
maze
ÉTÉ 2016 53



11 AU 14 AOÛT 2016 Collection Été #26

SAINT-MALO

LA ROUTE DU ROCK

Le Fort de Saint-Père · La Nouvelle Vague · La Plage Bon Secours

www.laroutedurock.com

ÉDITO

On pensait passer l'été à simplement boire du vin rosé en terrasse entre amis, simplement piquer des têtes dans la mer, à la piscine. On pensait tout aussi simplement que l'été serait une parfaite occasion de se remplir le Pokédex. On pensait, enfin, pouvoir respirer, pouvoir prendre le luxe de sortir la tête de cette actualité insupportable.

Cela ne sera pas pour cette fois, toujours pas. Les atrocités, les crimes, les catastrophes font partie de notre quotidien, et bien que l'on nous demande de nous y habituer, nous demererons toujours incrédules face à ce monde qui semble perdre la tête.

Face à cela, que faire ? Se déconnecter, se diviser, créer des conflits, accuser, trouver des coupables ? Pourquoi ? Essayons plutôt de vivre, d'apprendre, de lire, de découvrir le monde et surtout, d'essayer de le comprendre, de le réfléchir, pour mieux l'appréhender. Les solutions à court terme, celles des gouvernements, ne fonctionnent plus, c'est à nous d'en imaginer de nouvelles.

Dans les pages que vous vous apprêtez à lire, vous en trouverez, des solutions. La culture, la réflexion, l'imagination sont au programme dans ce numéro d'été. Nous avons préféré vous parler de ce qui fera toujours vivre notre monde, plutôt que de revenir sur l'actualité récente.

Le temps file à une vitesse folle, il est parfois impossible d'en saisir toutes les nuances, d'en mesurer tous les aspects. Ensemble, prenons le temps.

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et de la rédaction

maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012.
Le siège social de l'association est situé au 8 rue Voltaire, 50130 Cherbourg-en-Cotentin. Adresse de gestion : 18 rue d'Antrain, 35700 Rennes.

RNA : W502002188. SIREN : 751793555. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0920W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein. L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales. Le magazine Maze est le titulaire officiel et exclusif des droits de propriété intellectuelle portant sur son contenu en France et dans le monde entier (sauf mention contraire).

L'association Inspira et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-en-Cotentin, le ministère de la culture et de la communication, la commission européenne, le fonds MAIF pour l'éducation et Google.

L'association Inspira et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.

Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/legal.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site maze.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Couverture : Victoria Stampfer pour Maze Magazine.

CE MOIS

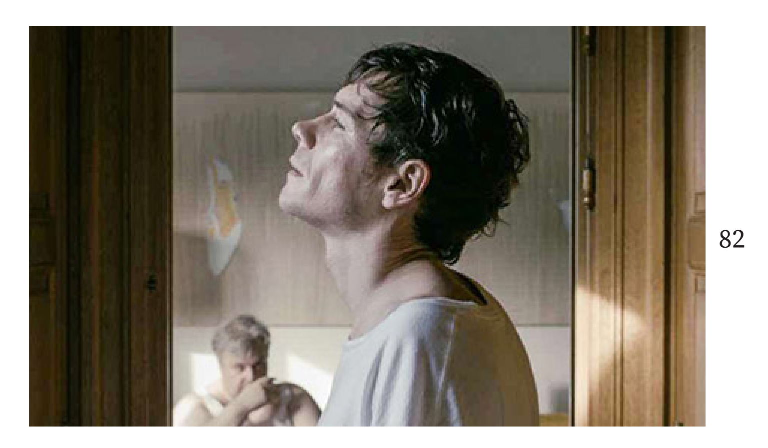
N°53



24



74



82



88

LA BEAUTÉ CORÉENNE DU BOUT DU MONDE

Agathe Hugel

Maze revient pour vous sur l'émergence de la Corée du Sud dans l'industrie cosmétique. Si vous n'avez jamais pensé à vous mettre de l'œuf sur le visage, c'est le moment ou jamais !

La mondialisation, on en parle depuis des années : elle déplace les foules, les capitaux, et beaucoup d'autres choses un peu ennuyantes dont on vous parlera certainement mieux dans un manuel de géographie. En bref, elle nous a ouvert sur l'ailleurs : les autres cultures, leurs savoir-faire, et ce dans tous les domaines. Aujourd'hui et encore plus qu'hier, le monde occidental ouvre ses portes à ses voisins et nous assistons, parfois sans comprendre, et parfois avec débat, à l'arrivée de lointaines tendances et pratiques qui sont là pour faire la révolution.

Après avoir exploré les tendances africaines et musulmanes, il est temps de découvrir la Corée du Sud, qui fait figure de nouvel arrivant côté beauté. Mais si nous constatons seulement l'apparition des marques coréennes, leur influence n'est toutefois pas toute jeune. La Corée du Sud a, selon certaines études, environ dix à quinze ans d'avance sur les pays occidentaux en matière de technologie cosmétique.

Par conséquent, depuis quelques années, les produits coréens envahissent lentement mais sûrement nos étalages et commencent à se faire une place plus qu'indispensable dans un monde de la beauté essoufflé et en manque d'innovation. Si la diversité des marques est grande sur le marché occidental, tant au niveau des prix que des produits proposés, il est aussi évident que la lassitude s'installe avec la montée en puissance de YouTube, où l'on voit toujours les mêmes produits et les mêmes techniques. Heureusement que l'on peut se tourner vers la Corée pour nous apporter un peu plus de fantaisie qu'un contouring vu et revu.

Du kawaï et des ingrédients originaux : le bon mix

Bambou. Blanc d'œuf. Bave d'escargot. Bizarre, non ? Et pourtant, ce sont certains des ingrédients principaux des produits coréens. Et apparemment, ils sont efficaces. L'originalité coréenne nous permet, nous petites européennes ennuyées de l'Oréal, de pouvoir nous évader dans un monde de nouveautés et d'étrangetés bienfaisantes pour notre peau. En Corée du Sud, avoir une belle peau est pour les femmes le signe d'un haut rang dans la société puisque cela montre qu'elle sait prendre soin d'elle, peu importe le coût. C'est pour cela qu'elles mettent l'accent sur les soins de la peau plutôt que sur le maquillage, soit tout le contraire de l'industrie occidentale, bien plus centrée sur le camouflage des imperfections plutôt que sur leur traitement.

L'originalité des soins est ajoutée à la culture asiatique du kawaï et

on voit alors de plus en plus de produits mignons, qui semblent sortis d'un dessin animé, bien loin des lignes épurées et monotones des packagings occidentaux. En France, la marque TonyMoly, en vente chez Sephora, en est le parfait exemple : petits pandas, produits drôles et décalés, ingrédients étranges et grandes promesses, sont la réussite d'un succès impressionnant quoique tardif.

Exportation et appropriation

L'innovation est importante, la demande et le marché encore plus pour ces marques coréennes qui s'implantent un peu partout dans le monde. Faute de distribution à grande échelle, l'augmentation des magasins en ligne est en forte croissance depuis quelques temps pour permettre la diffusion de ces produits révolutionnaires. Celle qu'on surnomme la K-beauty (korean beauty, la beauté coréenne) s'exporte, et fait des émules là où on ne s'y attend pas.

Pour surfer sur cette vague asiatique, les grandes marques occidentales reprennent les classiques coréens en se les appropriant totalement : Lancôme et l'Oréal ont récemment, par exemple, lancé une ligne de fond de teint cushion, c'est-à-dire que le produit est versé sur une éponge spécifique qui permet ensuite d'appliquer le maquillage de manière plus égale et naturelle.

Comme dans tous les domaines, la diversité est grandement appréciée. Il est rafraîchissant de se faire encore surprendre dans une industrie que l'on croyait monotone ; il est encore plus plaisant de remarquer que des savoir-faire du bout du monde attirent et satisfassent tant le public occidental, que l'influence de ces produits d'ailleurs soit si grande. Qui aurait cru qu'un peu de bave d'escargot aurait pu nous faire changer nos vieilles habitudes ennuyantes ?



Christelle Lim

MURAL,
L'INCONTOURNABLE FESTIVAL MONTRÉALAIS DE STREET ART

Après un hiver souvent long et très enneigé, la période estivale est toujours attendue de pied ferme à Montréal. Une arrivée des beaux jours qui est synonyme d'incontournables, entre terrasses ensoleillées et festivals. Parmi eux réside MURAL, festival international de street art qui signe cette année sa quatrième édition. Retour sur cet évènement désormais incontournable pour les curieux et les accros aux oeuvres de rue.

Myriam Bernet

C'est au coeur même de la ville que prends place MURAL avec des installations, des muralistes en plein travail, des oeuvres plus petites ou immenses, des expositions et bien sûr des partys. Une journée ensoleillée semble alors parfaite pour déambuler sur le boulevard Saint-Laurent, devenu marché ouvert pour l'occasion. Tous les commerçants, les restaurants et les bars du boulevard participent à cet évènement qui célèbre le street art. Et déambulation semble être un terme approprié, tant il s'agit de découvrir toutes les oeuvres en cours ou déjà terminées. Bien que des visites guidées soient proposées, il semble plus excitant de découvrir les installations et les oeuvres des muralistes au fur et à mesure. La chaleur, les odeurs, les musiques… L'ambiance très animée du boulevard Saint-Laurent, d'habitude plus paisible, enveloppe les visiteurs pendant leurs découvertes.

Une sélection d'exception et des muralistes canadiens

Bien que des artistes de plusieurs pays soient présents, MURAL s'efforce aussi de mettre en avant des artistes canadiens et québécois. À l'exemple de Hsix qui mélange graffiti et photographie. Ou encore Five Eight, peintre et muraliste montréalais, qui se démarque par ses réalisations géographiques, composées de couleurs vives. Il y a aussi Miss Teri, artiste inspirée par les contes et Marie-Antoinette, également montréalaise. Il est difficile de choisir tant la sélection du MURAL est importante et surtout de qualité. Malgré tout, la visite sera ponctuée de quelques gros coups de coeurs.

Entre « fafinettes » et sex shop feutré

Parmi ces coups de coeur, il y la toulousaine Fafi avec ces « fafinettes ». L'artiste a commencé à se faire remarquer en 1994 avec ses personnages colorés, sexy et agressifs, utilisés afin de détourner les stéréotypes féminins. En 2007 elle prend un nouveau tournant et créer un monde imaginaire nommé The Carmine Vault dans lequel ses « fafinettes » vivent dans un univers peuplé de créatures. Un monde, qui contrairement à ce que laisserai croire le choix des couleurs, ne semble pas si rose…

MURAL propose des oeuvres sur les murs mais aussi dans plusieurs

galeries. C'est à la Station 16, toujours sur le boulevard Saint-Laurent, que la découverte frappe encore, surprend, et interroge. Ce mélange d'émotions se retrouve avec l'exploration du travail de Lucy Sparrow, artiste britannique spécialisée dans la création d'objets en feutrine. L'exposition, réservée aux adultes, est trompeuse avant même l'entrée de la galerie. L'oeuvre en question est un sex shop entièrement feutré, avec pas moins de 5 000 objets crées en feutre. Une oeuvre impressionnante et troublante, dans laquelle se trouve des magazines, des DVD, des paquets de préservatifs et autres objets qui se trouvent habituellement dans les sex shops.

Les sentiments face à cette oeuvre à taille réelle sont mélangés. L'effet de la feutrine apporte une dimension presque innocente à ces images pornographiques et porte à interrogations. Et ainsi, la découverte continue…

À l'année prochaine MURAL !



Actualité

LE CHÂTEAU DES ÉTOILES

Certaines couvertures nous happent comme un visage à l'ossature particulière vu à la va-vite sur le coin d'une rue. Le regard s'arrête un instant, sent qu'il a quelque chose à saisir, mais vacille dans la cacophonie ambiante et ne saisit pas le titre. La couverture reste donc là, entre deux pensées, à tarauder son littéraire. Heureusement, contrairement à une personne, un livre n'est pas animé et ne possède pas cette tiédeur humaine qui pourrait susciter la timidité.

Frédérique Veilleux-Patry

Le littéraire est donc de retour le lendemain en librairie sachant pertinemment qu'il est peu probable que sa hantise ait bougé d'un iota. Il ne peut s'empêcher de sourire, car il sait qu'il lui ait maintenant possible de prendre dans ses mains un peu fébriles, son histoire tant fantasmée qui est ici :

Le Château des Étoiles

Cette bande-dessinée d'Alex Alice nous envoie au XVIIIème siècle dans le nord de la France. On y rencontre dès les premières pages Marie Dulac, mère du protagoniste de l'histoire. Celle-ci s'apprête à partir explorer le ciel afin d'y découvrir l'éther, une énergie qui pourrait permettre moult possibilités dont celle de voyager dans l'espace. Les temps sont hélas fort orageux et la brave pionnière disparaît en plein vol. Un an plus tard Séraphin et son père sont contactés par un mystérieux inconnu qui leur dit avoir retrouvé le journal de la scientifique. Cet étranger n'est autre que le roi de Prusse aux prises avec son ennemi Bismarck qui tente d'unifier l'Allemagne. Les deux personnages se retrouvent donc bien malgré eux dans une Bavière en proie à des litiges politiques et géographiques et surtout, en proie au rêve fou de son souverain : celui de construire un vaisseau qui permettra de voyager dans l'espace et de trouver l'éther.

Alex Alice a signé, avant le Château des Étoiles, deux autres séries respectivement disponibles chez Dargaud et Glénât. Il est aussi l'homme derrière l'adaptation en bande-dessinée du célèbre jeu vidéo Tomb Raider. À la vue de l'ouvrage, on ne peut douter du savoir-faire de l'auteur et de la maison d'édition. Le mot élégance bien que peu souvent employé pour décrire un livre, semble ici celui qui sied le mieux aux deux albums.

Car l'œuvre est définitivement un baume à prescrire pour tous les esprits cyniques. Il serait facilement possible de la comparer à une berceuse qui permet le rêve doux si ce n'était de son histoire merveilleusement ficelé qui tient éveillé du début à la fin. Elle dégage une expertise rarement rencontrée en littérature et en bande-dessinée : à posséder des aquarelles aussi sublimes on aurait pu craindre que son scénario et ses dialogues en pâtissent, mais il n'en n'est rien. La plume est tout aussi élégante et soutient les illustrations avec la même force rêveuse. La pâleur des dessins oblige d'ailleurs la concentration et la recherche de l'œil pour dénicher au travers des cases les objets de curiosité que l'auteur a placé. Lorsque ce dernier cherche à provoquer la sensation chez le lecteur c'est toujours d'une manière subtile et épurée. Les émotions ne sont pas destinées à animer un égo ou un voyeurisme quelconque : elles sont traitées avec respect et sévissent avec douceur en travers les personnages et ultimement en travers nous. Aussi bien le dire, l'harmonie générale qui s'échappe de l'ouvrage est un véritable vent de beauté qui nous souffle dessus page après page.

Il ne faut pas s'y méprendre, Le Château des Étoiles s'adresse à tous et il serait d'une tristesse insondable que les amateurs de Jules Verne – modéré ou non – passe leur chemin sans y jeter un coup d'œil. Aux fans déjà acquis il y a matière à se réjouir puisque les aventures de Séraphin recommenceront dans un prochain ouvrage nommé Les Chevaliers de Mars.

Quant aux autres, l'aventure n'attend que vous pour débuter.


ALEX ALICE
LE CHÂTEAU DES ÉTOILES



LE PROJET FRANCE EST EN MARCHE

Kevin Dufreche

Après près de deux ans de diète médiatique et politique, Arnaud Montebourg est revient dans la course, en proposant son «grand projet alternatif pour la France». Candidat à la primaire de la Gauche, l'ancien député de Saône-et-Loire compte bâtir son projet avec les citoyens intéressés. Pour cela, son équipe a monté une plate-forme sur Internet, baptisée «Projet France».

Depuis sa sortie du gouvernement de Manuel Valls en août 2014, il ne faisait aucun doute qu'Arnaud Montebourg reviendrait sur le devant de la scène politique. Et c'est lors de sa traditionnelle ascension du Mont Beuvray, le 16 mai dernier, que l'ex-ministre du Redressement productif a lancé sa campagne. Protectionnisme, made in France, VIe République et critique en règle du quinquennat de François Hollande, le chouchou de la gauche du PS n'a rien laissé au hasard.

«La primaire des idées avant celle des candidats»

« Le Projet France, c'est la réponse de la société civile à l'appel du Mont Beuvray », explique Julie Désangles, responsable de la jeune pousse bordelaise à l'origine de la plate-forme utilisée pour la campagne d'Arnaud Montebourg. « On a conçu un outil innovant et accessible à tous, au service de l'intelligence collective et de la citoyenneté active », poursuit-elle.

Le principe est simple : les « artisans » du Projet France votent sur plusieurs thèmes et propositions. « Tous les participants peuvent soumettre des propositions concrètes, explique Julie Désangles. Toutes les propositions sont prises en compte : les participants peuvent proposer des thèmes au débat, on en a déjà reçu plus de 750 propositions ». Les propositions les plus populaires, votées par les participants, sont destinées à faire ensuite l'objet d'une consultation plus large. «Cette plateforme, c'est un peu la primaire des idées avant celle des candidats ! ».

La fameuse marinière, devenue emblème du projet d'Arnaud Montebourg.
La fameuse marinière, devenue emblème du projet d'Arnaud Montebourg.
Hors des appareils politiques

Toujours membre du Parti Socialiste, Arnaud Montebourg semble vouloir se prêter au jeu d'une primaire à Gauche. Mais le chantre de la démondialisation se veut original. «Le Projet France est hors des partis politiques», affirme Julie Désangles. «Parmi les artisans du projet, certains sont militants ou sympathisants, d'autres sont des citoyens désireux de s'engager», continue-t-elle. L'autre volonté du (presque) candidat, c'est également de construire un dialogue direct avec ses supporters. « Il est très attentif au résultat de chacune des consultations et aux propositions des participants», confie Julie Désangles.

Mais ces plateformes, cette envie de se rapprocher des gens, rien de bien original. Et surtout à gauche, où Jean-Luc Mélenchon utilise le même genre de plate-forme que Bernie Sanders, et où Emmanuel Macron tente de rassembler grâce à son mouvement « En Marche». Pour Julie Désangles, «la dimension participative, interactive et incarnée est au cœur du Projet France : c'est ce qui en fait une véritable conversation qui commence dans l'espace virtuel pour se poursuivre sur tous les territoires. Ce n'est pas vraiment le cas sur la plateforme de Jean-Luc Mélenchon. »

Suffisant pour l'emporter ?

Mais on ne gagne pas une primaire, et encore moins une présidentielle, seulement grâce à Internet. «Tous les participants de la plateforme sont invités à rencontrer les artisans du projet près de chez eux dans le cadre de cafés du Projet France, de rendez-vous et de débats», indique Julie Désangles. Les premiers ont d'ores et déjà eu lieu, certains en présence d'Arnaud Montebourg. Le principe pour le candidat, toujours écouter, se nourrir du terrain.

Il faudra pourtant se présenter avec un projet clair lors de la primaire de la Gauche qui se tiendra les 22 et 29 janvier prochains. Peut-être quand les participants au Projet France auront fini de répondre à des questions telles que «Quelles orientations vous semblent les plus importantes pour changer la politique ? », « Quelle reforme du Sénat souhaitez-vous ?», «Êtes-vous favorable à la suppression du 49.3 ? » ou encore « Quelles solutions vous semblent efficaces pour combattre l'abstention et rendre notre citoyenneté plus active ? ». Tout un programme. Ou presque…


Joel Saget

WOODMAN À CORPS PERDU

Cléo Schwindenhammer

Lors d'un séjour à Rome, Francesca Woodman se rend à la librairie Maldoror où elle obtient un vieux cahier d'exercices de géométrie, dédié au théorème d'Euclide. Gribouillé, couvert de photographies, elle le publie en 1981, sous le titre de Some Interior Disordered Geometries, titre qui révèle l'univers troublé de la jeune femme. Quelques jours plus tard, elle se donne la mort. L'histoire d'apparence tragique de cette jeune photographe américaine attire et gêne à la fois ; c'est avec embarras et pudeur qu'on pénètre dans ce désordre mental que nous découvrent ses photographies, exposées à la Fondation Cartier-Bresson à Paris.

Francesca Woodman aimait à avoir son corps « toujours à portée de main », prêt à être photographié. Dénudé, déformé sous tous les angles, posé devant l'objectif. Parfois doucement dévoilé, soudain exposé à la pleine lumière. Comme si Woodman cherchait, à force de l'user, à s'en débarrasser une fois pour toutes, à mettre un terme à ce corps dont les angles, en même temps qu'elle en exploite toutes les possibilités, la limitent inévitablement.

Alors elle l'habille, le déguise. Et le changeant en arbre, mur, fantôme au milieu de ruines, elle trompe l'œil et puis s'oublie. Elle le dresse de lumière, sombre, son, et de tous les matériaux du quotidien qui chacun leur tour viennent poser devant l'appareil, costumes de fortune. Et voilà que, devenu cygne ou aigle, il tente de s'envoler – d'être un ange. C'est maintenant un corps qui n'en a plus la forme, ni même le sens ; mais qui toujours, fatalement, perdure. Un jouet ? Un monstre qu'on met en scène ? C'est elle, ces formes, c'est l'actrice qui devant son objectif joue à être son propre modèle et se déguise, se mutile, se métamorphose. « Suis-je dans l'image ? Est-ce que j'y rentre ou j'en sors ? Je pourrais être un fantôme, un animal ou un cadavre, pas seulement cette fille, debout dans le coin. »

Francesca Woodman est née en 1958 à Denver, dans le Colorado, dans une famille d'artistes. A ses treize ans, son père lui offre son premier appareil photo, une imitation japonaise d'un Rollei. Dès lors, elle ne cesse de se photographier. Déjà s'esquisse l'audace essentielle à cette toute jeune femme, qui, posant pour elle-même, imagine une approche nouvelle du corps féminin : corps qui là ne pose pas devant le pinceau d'un homme, ou l'appareil d'un photographe, mais existe pour celle qui le possède. Déjà elle semble si sûre, et pourtant si fragile. Elle est euphorique, puissante, un vrai météore. Elle frappe par sa sincérité. Son père s'interroge : fait-elle le choix de provoquer, ou est-elle provocatrice par nature ?

Francesca nous regarde et, tel un animal craintif, semble nous demander : « qu'avez-vous fait de moi ? » mais ironique, haletante, impétueuse, hardie, défiant notre raison, notre confort, elle nous force à la regarder, et cette fois semble nous dire : « regardez ce que vous avez fait de moi ». Et nous découvrons une jeune femme, précoce, à la recherche d'un équilibre, en quête de la vérité. Qu'est-ce qu'être et monde, et dans un corps de femme ? Comment faire pour exister ? Et nous qui connaissons la suite de l'histoire savons déjà qu'il n'y a pas de réponse à cette question : à vingt-deux ans Francesca Woodman se défenestre, devenant – enfin – un ange.








Art

WALDEN OU LA VIE DANS LES BOIS

Si vous aimez les récits proches de la nature, vous avez sans doute déjà entendu au moins une fois le nom d'Henry David Thoreau. La principale raison de sa renommée tient en partie à son premier livre intitulé Walden ou la vie dans les bois qui transcrit son expérience de retraite semi-solitaire au cœur d'une forêt du Concord, dans le Massachusetts. Voici le récit d'une expérience de deux ans, deux mois et deux jours.

A l'origine d'un tel projet

Tout juste diplômé de l'université après des études de philosophie, Henry David Thoreau qui se destinait premièrement à enseigner sa matière, décide de postuler à la mairie de sa ville pour obtenir un travail, mais en vain. Désœuvré et poursuivit à la même époque par les habitants de Concord car ayant mis involontairement le feu à une forêt, Thoreau décide de s'éloigner un temps de la civilisation. Encouragé par l'un de ses ami et mentor, Ralph Waldo Emerson, il se rend au bord du lac de Walden, propriété d'Emerson à l'époque et y construit un refuge qui lui servira deux ans. Loin des affaires intellectuelles qui le préoccupait jusqu'alors, le jeune homme de 28 ans ne manque pas de consigner ce qu'il juge important dans un journal de bord, première trace du genre littéraire du nature writting, mêlant des élans personnels et des épisodes de contemplations méditative, à l'image de celles Rousseauistes.

Bâtir son logis et se bâtir soi-même

La narration suivant les saisons, l'aventure commence en mars 1845 par la construction de la cabane de 13m², faite essentiellement de bois et de matériaux récupérés. En effet, Thoreau souhaitait dépenser le moins d'argent possible, usant de toute l'ingéniosité possible pour construire et commencer à cultiver la terre aux abords du lac. L'auteur offre au lecteur un récapitulatif précis de ses investissements minimes afin de montrer à l'homme du XIXème, la faisabilité et la rentabilité d'un tel choix de vie. Hymne à la réalisation personnelle et à l'ouverture à la nature, ce récit sonne tour à tour comme une invitation et comme un pamphlet face au rythme de vie effréné des hommes «dormant», ainsi que les qualifie Thoreau, accrochés à leurs possessions et effrayés de tenter un tel retour aux sources. Ne portant cependant pas de jugement, Thoreau privilégie des épisodes de réflexion personnelle pour tenter d'appréhender la relation intense le reliant de plus en plus aux éléments primordiaux, et du même fait le distançant du monde des hommes.

La contemplation de l'extérieur et de l'intérieur

Son regard ainsi s'arrête en extase sur les arbres, ces temples de verdure qui en toute saisons accueillent ses pensées mais aussi sur le lac Walden, ce «trait le plus beau et le plus expressif du paysage»1. L'expérience se transforme alors en une quête d'harmonisation de

deux instincts différents, celui sauvage, tout entier tourné vers les expériences utilitaires parfois choquantes comme la mise à mort d'un animal en regard de l'instinct plus élevé, l'instinct poétique de la contemplation de la Beauté et du respect de la vie dans tous ses aspects. En cette optique, tout est prétexte à la recherche de ce sauvage arrangement du Moi, ni tout à fait isolé du reste du monde mais comme protégé dans un écrin de verdure pouvant figurer tel un microcosme.

L'humilité pour tout style

Enfin, ce qui distingue le plus cette œuvre de Walden est l'humilité avec laquelle l'auteur écrit les 18 parties courtes constitutives de sa réflexion. Supplantant une quelconque recherche d'un style littéraire, l'écriture s'attache à l'exploration de thèmes simples, toujours envisagés suivant une procédure empirique et bien que tendant à une certaine forme de transcendance, restant intelligible pour le commun des lecteurs. Relevant sans nul doute de la volonté didactique de ce professeur dormant, cet enseignement de la vie primordiale retrouvée a pour seule prétention des pensées lancées tel des maximes. Comme en témoigne l'une d'elle, résumant à grands traits l'aventure initiée par Thoreau : «Soyez un Colomb pour de nouveaux continents et mondes entiers renfermés en vous, ouvrant de nouveaux canaux, non de commerce mais de pensée.»2.

Devenu une référence dans le paysage littéraire américain, Walden ou la vie dans les bois reprend les codes du roman et de l'autobiographie mais porte plus loin sa réflexion en l'orientant vers une question nouvelle au XIXème siècle, soit celle du lien unissant l'homme à la nature dans un monde ne cessant de s'industrialiser. Cette veine de la littérature sera reprise en brèche par de nombreux auteurs au siècle suivant, et notamment par Annie Dillard qui écrira Pèlerinage à Tinker Creek en 1945, rendant ainsi hommage à l'une des plus grandes figures de la pensée écologiste des lettres.

1.Walden ou la vie dans les bois, éd. Gallimard, coll. L'imaginaire, p.215
2.Ibid, p.363.



Littérature

RENCONTRE AVEC BÉTINA ORSETTI UNE « MINI BUSINESS WOMAN » ÉTONNANTE ET ATTACHANTE

Yolaïna Bar

A tout juste 23 ans, ce petit bout de femme surprend par son parcours et sa soif de travail. Elle est en effet à la tête d'une agence parisienne florissante et cumule plusieurs casquettes, notamment en tant que make-up artiste et mannequin. Elle nous raconte avec passion et humilité son parcours et l'histoire de son agence.

Parle nous un peu de toi : quel est ton parcours ?

J'ai toujours voulu m'orienter vers un milieu artistique, ce milieu m'a toujours attiré. Vivre de ses passions, c'est un peu le rêve de tous et j'ai voulu me donner une chance. Je me dis que j'aurais toujours la possibilité de faire quelque chose de plus «classique» si cela ne fonctionne pas, mais je ne voulais pas regretter et me lancer !

J'ai donc hésité entre une école de théâtre (j'en ai fait durant 4 ans) ou bien m'orienter vers une école de maquillage artistique et je ne regrette pas ce dernier choix aujourd'hui ! J'aime aussi beaucoup voyager, j'ai parcouru la Nouvelle-Zélande durant 5 mois après l'école, cela m'a permis de me poser et de savoir réellement ce que je voulais faire de ma vie «d'adulte».

Quand et comment t'est venue l'idée de créer ta propre agence ?

B&O est née il y a un an maintenant. J'étais alors modèle lors d'un shooting d'une jeune créatrice et nous avons bien accroché avec le photographe Henri Buffetaut (qui est maintenant devenu mon associé). Nous avions les mêmes idées sur le monde de la mode, des mannequins, des métiers artistiques en général et à partir de plusieurs déjeuners, longues discussions artistiques et de quelques shooting communs, nous nous sommes dit qu'il y avait quelque chose à faire pour que tout le monde y trouve son compte.

As-tu rencontré des difficultés à monter ton agence ?

Tout s'est fait petit à petit, elle grandit de jour en jour et ce grâce à la contribution et au talent de chacun. B&O existe grâce à des talents qui nous font confiance. Pour le moment, nous avons eu la chance de ne connaître aucune difficulté majeure.

Ton parcours professionnel (mannequin et maquilleuse) constitue t-il un atout majeur pour ton agence ?

Oui évidemment et pour différents aspects. D'abord, je sais mettre à l'aise les modèles, les orienter et les mettre en confiance surtout pour les plus timides par exemple ! Durant le moment make-up, il y a une intimité qui se créée automatiquement avec les modèles, ce qui est top pour le bon déroulement du shooting, et c'est toujours le moment préféré de la journée d'une

« Je sais mettre à l'aise les modèles, les orienter et les mettre en confiance surtout pour les plus timides »

mannequin, je le sais ! Ajouter à cela le fait que je suis de toute façon présente sur la totalité des shooting me permet d'avoir un œil sur l'intégralité du projet.

Peux-tu nous expliquer quels sont les principaux rôles et missions de ton agence ?

B&O a pour mission de rendre la vie plus facile aux jeunes créateurs et aux marques. Nous leur organisons de A à Z leur shooting, en leur constituant une équipe sur mesure, adaptée à leurs besoins. Tout cela pour une enveloppe raisonnable que nous fixons ensemble et qui permet à chacun d'être payé convenablement.

Nous proposons également d'établir un réseau entre ces marques afin qu'elles puissent partager les coûts de leur shooting. Par exemple : une marque de vêtements peut tout à fait avoir besoin de quelques bijoux. Ce qui permet d'avoir un shooting avec plus de moyens mais à moindre frais. Nous réalisons également des books pour les modèles et les comédiens.

Peux-tu nous expliquer le fonctionnement interne de l'agence ? Y a-t-il une hiérarchie ou une organisation particulière ? Par exemple, si un client se tourne vers vous, comment cela se déroule pour répondre à ses besoins, ses envies ?

Henri et moi même décidons de tout ensemble. C'est important qu'il n'y ait pas de hiérarchie justement, nous travaillons en équipe. Le déroulement est très simple, nous sommes en contact la plupart du temps, puis nous fixons un premier rendez vous entre les créateurs afin d'étudier leurs besoins et de leur proposer dans les jours suivant un devis complet ainsi qu'un moodboard d'inspiration. Si le tout est validé, nous organisons souvent un second rendez-vous peu de jours avant le shoot avec le(s) modèles choisi(s) afin de faire des essayages ou tout simplement de leur faire part du projet en direct.

De combien de personnes se compose ton équipe ?

Nous sommes deux fondateurs, Henri qui est photographe et moi ; puis nous travaillons avec deux vidéastes, deux autres photographes, une seconde maquilleuse lorsque je suis sur d'autres projet, une coiffeuse ainsi que différent(e)s modèles.

En quoi ton agence est-elle innovante ?

Je pense que cela facilite beaucoup la vie de nos jeunes créateurs, qui ne savent pas forcément à qui s'adresser ni comment afin de constituer une équipe de shooting. Le fait que nous nous adaptions à leur budget est aussi quelque chose de nouveau car c'est très souvent le contraire, leur petit budget est boudé par les photographes et les équipes. Nous essayons de trouver le meilleur rendement possible afin de leur assurer le meilleur travail possible et cela malgré leurs petites bourses.

Comment décrirais-tu ton agence ?

C'est avant tout un collectif de passionnés et d'amis prêts à changer un peu les choses dans ce monde artistique parfois superficiel, pour laisser place à la réalité du milieu. Nous aidons les jeunes créateurs à se lancer et ils nous aident à vivre aussi de nos passions. À la fin, tout le monde y trouve son compte et surtout dans la joie et la bonne humeur !

Avez-vous des projets en cours ? Si oui, peux-tu nous en parler ?

Oui, notre projet principal du moment est une collaboration avec le web-magazine et e-shop «Les Petits Frenchies». C'est un vendeur multi-marques made in France. Ce site va nous proposer à leurs différentes marques afin d'organiser les shooting.

Y a t-il un projet qui t'a particulièrement marqué et sur lequel tu as adoré travailler ?

J'ai beaucoup aimé travailler sur la campagne Pofineur, les deux «créas» sont adorables. Nous nous sommes beaucoup amusés sur ce shoot et leurs produits sont top ! Le miel de Paris a été aussi une chouette expérience. Nous avons découvert les coulisses de la



Thibaut Mallecourt

fabrication du miel, c'était extra, un vrai privilège, surtout à Paris. Mais pas de jaloux, je les aime tous !

Comment s'organise une journée type de travail ?

Nous avons deux types de journées différentes. Une plus classique, où nous sommes en train de démarcher, repérer les nouveautés dans les salons, où nous allons à la rencontre des jeunes créateurs, où nous alimentons les réseaux sociaux, trions nos photos. Et une plus originale, où nous sommes en shooting à l'extérieur ou en studio.

Qu'est ce qui te plaît dans ton travail ?

Le fait de toujours rencontrer de nouvelles personnes, d'être en contact permanent avec les nouveautés, ce qui sort de l'ordinaire. J'aime également beaucoup le travail en équipe.

Comment êtes vous parvenu à faire connaître l'agence ?

C'est principalement grâce aux réseaux sociaux, mais aussi grâce au bouche à oreille. D'où notre envie d'être proches de nos clients ou de nos associés, pour que tout le monde soit satisfait. C'est notre bon esprit d'équipe qui fait que nous gardons un lien permanent avec nos clients. Nous suivons alors les évolutions de nos shooting et pouvons potentiellement faire leurs prochaines campagnes.

Pensais-tu un jour être à la tête d'une agence ?

J'ai eu la chance de pouvoir me créer le métier que je voulais faire. J'ai toujours aimé le maquillage et être modèle, mais j'ai aussi toujours voulu avoir un œil sur tous les domaines qui me plaisent comme la mode, le mannequinat, les petits créateurs innovants. L'agence que nous avons créé nous permet d'associer toutes nos passions. En ce sens, cela ne semble pas impossible d'être à la tête d'une agence qui est le fruit de cette passion.

Travailles-tu sur des projets plus personnels qui te tiennent à cœur ?

En dehors de l'agence, je suis toujours mannequin, ou make up free-lance, ce qui me permet de rencontrer de nouvelles personnes tout en restant dans mon domaine.

Si tu devais faire un bilan aujourd'hui, que nous dirais-tu?

Qu'il est assez positif pour l'instant, mais qu'il nous reste toujours beaucoup à faire. C'est un métier où j'apprends tous les jours.

As-tu de nouvelles idées pour l'agence ? Y a t-il des choses à changer, à améliorer ?

Il y aura toujours des choses à améliorer ou changer, nous sommes en perpétuelle recherche de nouveautés, mais nous espérons surtout que notre réseau continue de grandir.

Dans l'avenir, que peut-on vous souhaiter à toi et bo-agency ?

Un bel avenir ! Que l'on réussisse à s'associer à de nouvelles personnes et que la fidélité de nos clients perdure.

MR. ROBOT : ILS VONT TOUS VOUS HACKER

Les vacances d'été sont enfin là, ce qui signifie aussi, plus de temps libre à consacrer à des séries télévisées. Le 13 juillet, c'est la sortie de la saison 2 de Mr. Robot. Retour sur une première saison peu médiatisée en France, qui a pourtant accumulée les récompenses et permis a la série dramatique de s'imposer comme l'une des séries américaines du moment.

Diane Lestage

A la genèse du projet, le créateur Sam Esmail voulait en faire un film. Le récit étant trop long, il a finalement opté pour le format série télévisée. Cela permet ainsi à l'histoire de se développer tranquillement. Mr. Robot est ce qu'on appelle un techno-thriller et présente une intrigue très ancrée dans notre réel. Le scénario retrace comment un groupe de hackers nommé Fsociety crée sa révolution grâce au système informatique. Leur but est principalement de détruire les puissances bancaires et redonner au monde un certain équilibre pour libérer le peuple et redistribuer les richesses. Ils se battent virtuellement contre «Un monde construit sur du faux. Des émotions synthétiques sous forme de médicaments, des guerres psychologiques sous forme de publicité, des produits chimiques qui bousillent le cerveau sous forme de nourriture, des séminaires de lavage de cerveau sous forme de média, des bulles contrôlées et isolées sous forme de réseaux sociaux." comme l'explique dans un discours le personnage de Mr. Robot à la fin de la saison.

Immersion dans un cerveau perturbé

Le premier point fort de cette saison se révèle être le personnage principal à la personnalité complexe. Elliott Anderson (Rami Malek) souffre d'anxiété sociale et de paranoïa. Il oscille entre le héros et le antihéros. Drogué et lucide, tendre et violent, le spectateur a du mal à le cerner. Et s'il veut bousculer le monde c'est inconsciemment qu'il le fait, il n'est donc pas un super justicier voulant sauver la population. Surtout que ce dernier, qui s'adresse à son public comme s'il était dans sa tête, lui montre en réalité que ce qu'il veut bien lui laisser voir. C'est ce qui est d'ailleurs intéressant : il parait impossible de s'attacher à un personnage et pourtant ils ont tous un côté séduisant. Ils sont tous présentés dans leur intégralité - et même les personnages secondaires, avec leurs névroses. Fascinant.

Deux autres personnages se distinguent clairement par leur personnalité. D'un côté, Mr. Robot (Christian Slater), le personnage éponyme, qui est un anarchiste à l'initiative du projet. C'est lui qui vient chercher Elliot pour l'arracher à l'entreprise de sécurité où il travaille comme technicien et le rallier à sa cause. Il détient un secret qui fait complètement basculer l'intrigue à la fin de la saison. De l'autre, l'obscure Tyrell Wellick (Martin Wallström), le directeur technique adjoint de la société Ecorp, (conglomérat principal client de la société

pour laquelle travaille Elliot) que le spectateur a du mal à comprendre. Les personnages féminins ne sont pas non plus laissés sur le bas côté, que ce soit Angela, l'amie d'enfance et collègue d'Elliot, Darlène, une autre hackeuse de Fsociety ou la femme de Wellick. Elles savent ce qu'elles veulent et semblent prêtes à tout pour parvenir à leurs fins.

Une série cinématographique

Mr. Robot - qui aurait donc du être un long métrage, est aussi une série destinée aux cinéphiles. En effet, la série est parsemée de références comme à Fight club de David Fincher pour la complexité de la personnalité du personnage central ainsi que la portée sociale, que l'on retrouve également dans V pour Vendetta, le masque qui ressemblant beaucoup à celui de Guy Fakwes et des Anonymous. Il y a également beaucoup d'éléments qui semblent renvoyer aux films de Martin Scorsese et de Stanley Kubrick. Elliot ressemble beaucoup au héros solitaire de Taxi driver, incarné à l'écran par Robert de Niro : comme lui, il s'exprime en voix off pour permettre au spectateur de rentrer dans son esprit. L'ambiance est également très proche de celle de l'angoissant Eyes wide shut de Kubrick.

La technique de la série est, elle aussi, très importante. Sam Esmail semble avoir une parfaite maîtrise de la mise en scène et de l'écriture de scénario. Les plans et mouvements de caméras sont perfectionnés pour faire monter l'angoisse du public. Chaque épisode est unique dans son intrigue et son montage, ce qui contribue à former un tout fascinant. Tout est parfaitement mis en place pour que le spectateur se laisse promener dans ce techno-thriller. La musique est en parfait accord avec le reste, tout en étant très variée dans les genres. Le dernier élément qui fait toute la série, c'est le jeu incroyable des acteurs qui leur ont valu d'ailleurs nominations et/ou récompenses.

Message politique et social ?

Fsociety veut créer une révolution en s'attaquant à l'économie mondiale pour supprimer les dettes afin de libérer la population et pour que l'argent ne profite pas seulement aux puissants. La série met le public face à une déshumanisation de notre société et à un capitalisme exacerbé. Mais en même temps, il n'y a pas vraiment de parti pris possible car le spectateur ne sait pas quelles sont les réelles motivations du personnage principal et Elliot n'a pas l'allure d'un justicier qui veut sauver le monde.

La saison 2 sort le 13 juillet et il semble impossible pour un cinéphile de passer à côté de cet OVNI cinématographique du petit écran. En attendant la sortie, vous pouvez vous rendre sur la page Facebook de la série pour assister à la montée du suspens.

RENCONTRE AVEC ROVER - « J'AI BESOIN D'UN LIEU MONACAL POUR ÉCRIRE»

Fin juin, le rockeur sensible Rover imposait son charisme sur l'une des scènes du festival Solidays. Trois ans après le succès de son album «Rover» où figurait notamment Aqualast, il sortait en Novembre «Let it glow». Un petit bijou que le rockeur de diamant a su faire briller.

Amélie Coispel

Ce nouvel album arrive trois ans après le dernier, alors que la tournée vient à peine de s'achever. Il a été écrit sur la route ?

Non, je n'écris pas quand je suis sur la route. J'avais envie d'écrire dans la foulée de la tournée parce qu'il y a des choses qui nous échappent quand on écrit des chansons. J'avais ressenti ce besoin à la fin de la tournée. J'ai un peu de mal à écrire sur la route, j'ai besoin d'un lieu où je me sens presque bureaucratique, un lieu régulier et dans lequel je me sens bien pour le faire. Et j'avais envie de le faire. Je ne me voyais pas aller sur une plage me dorer la pilule. Je laisse cela aux autres.

Ce sont pourtant des chansons très personnelles et sensitives. Cette démarche «bureaucratique» est presque antithétique, le sentiment est plutôt spontané non ?

Ça l'est. Mais c'est le propre des peintres aussi, ils ont un atelier. En tout cas, en ce qui me concerne, c'est tellement personnel que pour faire abstraction de tout le reste qui peut devenir une pollution, que ce soit l'organisation d'une vie quotidienne ou les relations humaines, il me faut à la fois m'isoler et un lieu dans lequel je n'ai pas à réfléchir d'une forme d'intendance musicale. Je sais quel objet est à quel endroit. Pour que ça aille très vite et que tout soit mis en place pour que les chansons viennent avec fluidité, et spontanéité.

C'est en cela que c'est bureaucratique. C'est esthétiquement en tout cas, un lieu monacal et épuré. C'est là que je me sens bien. Tout est dédié à la musique.

Et comment transmet-on, partage-t-on avec le public, quelque chose d'aussi personnel avec toute une foule ?

C'est la magie de la musique. Je ne peux pas l'expliquer. Dans un festival, c'est d'ailleurs plus difficile que dans une petite salle intime. Parfois, on ne touche que 20 % du public. C'est déjà une petite victoire. Il ne s'agit pas de plaire à tout le monde. Je ne fais pas forcément la même musique que les collègues qui passent sur la même scène et qui, peut-être, ont des musiques plus festives, directes et dansantes.

Malgré tout, si je suis cela, c'est qu'il y a tout de même des gens que je peux toucher et que l'émotion, quelle qu'elle soit, a quelque chose de très mystique. C'est inexplicable la puissance d'une émotion en musique. Dès lors que les musiciens sur scène sont sincères, il faut le rester. C'est la clé. Il ne faut jamais vendre son âme au diable pour essayer d'être quelqu'un d'autre.

Et qu'est-ce-qu'on ressent quand on réussit à toucher un nouveau public ?

C'est une victoire. Si seulement 20 % du public est touché, en ressort changé, ou remué, ou juste ressent une nouvelle émotion, c'est déjà un moment qui a valu la peine d'avoir lieu. Après, c'est très délicat, je ne suis pas dans le public, je vois des visages. Dans un festival, c'est aussi une ambiance plus légère. On est pas à un concert de Rover dans une salle, la démarche est autre. Mais quelle chance de toucher un public qui parfois ne nous connaît pas au départ et sont là en curieux ! C'est une vraie opportunité et elle est bonne à prendre. On quitte une sorte de confort, on part au combat.

Musset écrivait que «les plus désespérés sont les chants les plus beaux». C'est une idée que tu partages ?

Je pense que c'est assez vrai. D'autant que le bonheur peut être douloureux, donc c'est assez large comme



définition. Et la douleur, pour moi, n'est pas seulement à connotation négative. C'est un sentiment, un ressenti, souvent suivi d'un relâchement de la douleur. C'est une amorce de quelque chose d'autre. C'est le plus avant le moins ou le moins avant le plus. C'est ce qui inspire mes chansons, ce sont les épreuves de la vie qui font qu'une chanson naît. C'est l'après qui m'intéresse. J'ai été tout autant bouleversé de voir la réaction des gens, de voir les débats, les langues se délier. C'est fédérer autour de la musique.

Tu as toujours eu ce relationnel à la musique ?

Je pense que mon souvenir le plus ancien est lié aux vinyles. J'ai eu la chance d'avoir des parents qui consommaient beaucoup de musique, à la maison. Il n'y avait pas de gêne à en avoir en fond sonore, à en acheter, même à se tromper dans certains achats. Il n'y avait pas de cérémonial autour de la musique. On pouvait jouer avec le tourne-disque, abîmer la chaîne. Cela m'a permis très vite de m'accaparer des moments de musique, enfant et de jouer avec la stéréo. J'ai eu mes premiers émois avec la machine à vinyles de mon père.

Donc tu es l'unique auteur de ce rapport presque protocolaire à la musique ?

Je pense m'être créé un cérémonial qui m'est propre. Le fait d'avoir suivi cette liberté. Avoir un endroit accordé à la musique, pour l'écrire mais aussi pour l'écouter. Cela c'est transposé à la voiture. J'écoute beaucoup de musique en voiture mais je suis attaché au support. Que ce soit le CD, la cassette ou le vinyle, je me fais assez peu à la dématérialisation de la musique. Je conçois l'aspect très pratique et écrasant de diversité qu'offrent les plateformes numériques mais j'ai un côté très ringard et old school à aimer sculpter les pochettes, poser les objets, et sentir dans la main avant de l'écouter.

Justement, le old school ne fait-il pas un peu parti du personnage de Rover, avec les lunettes vintage, le blouson de cuir noir, et la Rover en elle-même ?

Oui, ça c'est un nom de scène pour séduire les filles (rires). Je ne sais pas si c'est un personnage, je ne suis pas très fan du mot. Il y aurait quelque chose de très conceptualisé, de réfléchi en amont. Même étudiant, je m'habillais comme ça. Les profs me détestaient pour ça. Mais ce n'est pas dans le but d'être arrogant ou prétentieux. Je sais que ça peut être l'image que je rends. Mais les lunettes, elles sont adaptées à ma vue, j'ai les yeux très clairs. Et le blouson de cuir, c'est le seul vêtement que l'on n'a pas besoin de laver en tournée. Il y a un aspect esthétique évidemment mais c'est le pratique qui prime et il n'y a pas de personnage comme peut l'être M de Mathieu Chedid.

EXPOSITION ANTARCTICA

L'EMPIRE DES SENS

Des manchots qui dansent, une plongée dans les profondeurs de l'antarctique ou un coucher de soleil sur la banquise, petits et grands en rêvent. En 2005, Luc Jacquet offrait au monde l'immense film documentaire La Marche de l'Empereur et montrait comment un manchot faisait de la luge. En 2016, au Musée des Confluences, l'équipe du cinéaste nous invite dans le monde des profondeurs glaciales avec Antarctica, une exposition-expédition époustouflante.

Benoît Michaëly

Passer un palier de décompression

La première salle est une invitation à entrer en douceur dans l'exposition, à se préparer avant d'entrer dans l'obscurité des profondeurs. L'équipe nous présente tout, dans les moindres détails. A trop fantasmer l'héroïsme d'une telle équipe d'explorateurs, la réalité prend un tout autre sens : matériel image de très haute qualité, protections contre le froid, combinaisons de pointe, la fameuse caméra sous-marine… Avant même de nous présenter leur travail, l'équipe se dévoile à nous, nous montre l'avant, ce qu'il y a derrière les images et le rêve, nous rappelant ainsi que, comme le visiteur, l'équipe était aussi faite de chair et d'os. Cette idée se confirmait à travers les quelques mots prononcés par les membres de l'équipe, que nous pouvions écouter et voir grâce à deux écrans présents dans la pièce. Au début de l'expédition, ils étaient surs d'une seule chose : se préparer était vital et indispensable. D'une autre manière, ils nous préparaient aussi à la suite, commençaient à nous raconter une histoire, leur histoire.

Être en proie à la Narcose

Au-delà du rideau séparant la première pièce du reste, nous entrons dans les profondeurs ; « le monde du silence » comme l'appelait le commandant Cousteau. Dans certaines salles, l'exposition nous plonge complètement dans l'obscurité et nous invite à contempler, assis, des images d'une qualité et d'une précision incroyable. Les images ne sont pas seules, elles ont toujours comme meilleurs compagnons des sons d'ambiance, alliant les vents puissants aux sons de de la faune et de la mer.

Dans d'autres salles, Antarctica nous invite à s'amuser, à rire et à rester fasciné de ce qui semble être à la fois de l'ordre du génie et de la bêtise. En effet, voir des manchots qui sortent à toute vitesse de la mer avant de s'écraser dans un plat majestueux sur la banquise aux allures de sucre glace invite forcément à l'extase. Certains visiteurs s'esclaffaient tellement que l'on aurait pu les croire en proie à la narcose, ces hallucinations visuelles et auditives que seuls les plongeurs et apnéistes connaissent.

Un autre dispositif pour le documentaire : précurseur ?

Dans la dernière salle immense d'Antartica, devant des couchers de soleil incroyables captés par l'équipe de Luc Jacquet et projetés à 360°, quelques ventilateurs au plafond viennent soulever nos cheveux et effleurer nos peaux : le sensible est poussé jusqu'au toucher. L'exposition se veut totale, et arrive à installer une ambiance et des sensations. Avec ce projet, la forme documentaire vient trouver un autre espace que nos téléviseurs et nos salles de cinéma. Image, montage, son, mise en scène et narration s'y mêlent intelligemment, ajoutés à quelques explications scientifiques nécessaires. Le cinéma documentaire, ici, donne alors une nouvelle liberté au visiteur/spectateur : il se voit offrir la possibilité de se balader comme bon lui semble entre les images, de revenir en arrière, de s'attarder, de contempler, de courir à la dernière salle. Fidèle au projet d'origine du musée des Confluences souhaitant donner davantage d'autonomie au visiteur, l'exposition Antartica, bien que trop courte, est une expérience merveilleuse.

Exposition à découvrir jusqu'au 31 décembre 2016.

« Dans d’autres salles, Antarctica nous invite à s’amuser, à rire et à rester fasciné de ce qui semble être à la fois de l’ordre du génie et de la bêtise. »



Vincent Munier

Cinéma

RÉALITÉ VIRTUELLE : RENCONTRE AVEC DEUX PIONNIERS DU FUTUR

Le Festival International du Film d'Animation d'Annecy accueillait Google Spotlight Stories, soit des histoires en réalité virtuelle commandées par la multinationale. A cette occasion nous avons pu nous entretenir avec deux réalisateurs qui s'y sont essayés: l'américain Patrick Osborne avec Pearl et l'anglais Felix Massie avec Rain or Shine. On a profité de cette rencontre pour échanger sur les tenants et aboutissants artistiques qu'une telle technologie peut offrir. Technologie qui pourrait bien bouleverser notre rapport à l'image dans les années à venir.

Nicolas Renaud

Écrans

Une fois chaussé du casque, les premières secondes sont déstabilisantes. Comme un nouveau-né qui acquière la vue, on s'ébahit sur chaque détail : un nuage au-dessus de nous, ou des gouttelettes d'eau qui coulent le long de notre vitre passager. On se contorsionne dans tous les sens pour que rien ne nous échappe, qu'importe de l'allure que l'on doit avoir. Nouveauté oblige, nous sommes plus attiré par tout ce qui nous entour que de l'histoire qui défile sous nos yeux. Mais c'est sans compter l'ingéniosité des réalisateurs pour récupérer notre attention, notamment en utilisant le son surround.

Il est passionnant de constater comment ces pionniers reprennent à leurs comptes des outils de leurs voisins du cinéma (le travelling, le montage) tout en s'aventurant dans de nouvelles contrées. Car tout l'enjeu de cette technologie est là. Offrant des possibilités impossibles jusque-là, toutes les règles sont à inventer. On se met alors à imaginer tout le potentiel que la réalité virtuelle peut avoir entre les mains d'artistes qui tentent d'aller toujours plus loin dans la narration. Si Steven Spielberg et James Cameron se mettent à investir dans de tels projets, c'est bien que nous sommes aux prémices d'une nouvelle vague artistique.

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans la réalité virtuelle ?

Patrick Osborne : Quand on a commencé à travailler sur le projet Rain or Shine, la demande principale de Google était de faire une histoire à 360°, sans aucune autres indications. Ils ne m'ont pas dit quelle type d'histoire ils voulaient, je pouvais tout faire. Ce n'est pas souvent que vous avez des opportunités comme celle-là. Quand on a commencé on a réalisé que ce qui est intéressant c'est de faire immerger totalement le spectateur dans l'univers du film. C'est différent que de voir un film comme on a l'habitude. Le bon côté c'est que le monde est autour de vous, vous pouvez regarder n'importe où. Il y a une plus grande connexion avec les personnages, vous vous consacrez pleinement à l'expérience. Vous n'êtes pas perturbé par votre téléphone portable ou d'autres distractions qui peuvent intervenir dans une salle de cinéma. Le mauvais côté est que c'est solitaire, alors que dans une salle de cinéma il y a une communion avec les autres, qu'il n'y a pas là.

Félix Massie : Je pense que c'est une excellente opportunité pour faire des films d'une nouvelle manière. C'était intéressant d'essayer d'appréhender la frontière entre un film en réalité virtuelle et un film normal. Là où vous regarder, c'est ce que vous voyez. Donc l'histoire change soudainement selon que vous regardez ici ou là. Ce n'est pas simplement comme regarder un film sur un écran plat, c'est plus immersif, vous vous sentez à l'intérieur. Ce qui m'a plu dans Buggy Night, l'un des 3 films en réalité virtuelle que l'on a fait, c'est que vous regardez autour de vous et avec une torche vous trouvez des insectes. Vous êtes donc responsable de ce qu'il se passe dans le film.

La réalité virtuelle offre t-elle plus d'avantages que le cinéma traditionnel ?

P.O. : Tout dépend de l'histoire, pour certaines la réalité virtuelle sera plus adaptée, pour d'autres le cinéma le sera. Tout dépend du lien que vous voulez entre le personnage principal et le spectateur.

F.M. : La particularité de la réalité virtuelle est de pouvoir raconter des films d'une manière que vous ne pourriez pas traditionnellement. Ici il y a Alice qui marche dans le parc pour échapper au nuage, puis elle s'arrête, puis elle repart, et ainsi de suite. Dans un film traditionnel vous en auriez vite assez. Mais avec la réalité virtuelle vous découvrez les choses par vous-même, c'est ludique.

Pensez-vous que la réalité virtuelle va coexister avec le cinéma ou, plus radicalement, le remplacer au long terme ?

P.O. : Je pense que les deux peuvent coexister en même temps, de la même manière qu'avec le jeu vidéo. Ce qui va être très intéressant c'est son implication dans les réseaux sociaux comme Facebook. Imaginez que pendant un appel téléphonique on puisse voir la personne, tourner autour, ça va être cool, et bientôt.

Vous êtes réalisateurs, Patrick Osborne vous avec réalisé un court métrage pour Disney [Feast, Oscar 2015 du meilleur court métrage d'animation, ndlr]. Est-ce que vous adaptez les règles de la mise en scène propres au cinéma à la réalité virtuelle ?

P. O. : Au départ tout consiste à raconter une histoire. Le processus est le même: on pitch une idée, on cherche des personnes qui la comprennent et qui veulent y prendre part, puis on cherche un financement. La seule différence c'est que pour la réalité virtuelle, les outils de création n'existent pas. Par exemple c'est très difficile de réaliser un storyboard pour guider les animateurs, puisqu'il n'y a pas de cadre. Ils doivent tout animer, alors qu'au cinéma ils s'arrêtent à ce qu'il y a dans le champ, cela prend donc plus de temps. Mais la réalisation en elle-même est similaire. On utilise aussi des techniques cinématographiques, comme cadrer les personnes à travers la fenêtre. On reprend d'anciennes techniques, dont celles de Hitchcock, pour rendre l'histoire visuellement intéressante.

F.M. : C'est intéressant parce que vous donnez l'opportunité de contrôler la caméra. Et en même temps le réalisateur peut faire changer la caméra de position et de lieu. Le spectateur ne peut pas le contrôler puisque vous ne faites que regarder autour de vous, comme dans un train. Les gens savent naturellement ce qu'il faut regarder dans le cadre. Comme quand le titre apparaît, le public sait que c'est par-là que ça se passe. Pour cela on a à notre dispositions des éléments de mise en scène traditionnels pour le faire regarder au bon endroit. A cause du 360° vous devez guider le spectateur par rapport aux personnages et à l'action.

Justement utilisez-vous des moyens pour forcer le public à regarder là où vous le voulez ?

P.O. : Je pense que c'est comme au cinéma, le spectateur peut regarder n'importe où dans le cadre. Mais si on met un éclairage sur un personnage, le public sait qu'il faut regarder ici. Si vous faites des endroits avec plus de contrastes, plus de formes, on guide inconsciemment le regard du spectateur.

F.M. : C'est une histoire à 360° donc il peut y avoir plein de trucs dingues qui peuvent se passer n'importe où. Mais on a compris que si il y a trop de distractions vous perdez le cœur du film, qui est ici la petite fille. Les actions autour du parc sont suffisamment intéressantes pour rendre l'environnement plus réel, plus immersif. Mais pas assez intéressantes pour concurrencer l'histoire principale.

Donc comme au cinéma vous manipulez le public...

P.O. : Oui bien-sûr !

Avec la réalité virtuelle, pensez-vous qu'il existe un risque que certaines personnes s'y perdent et ne fassent plus de distinction avec la réalité ?

P.O. : Oui cela peut arriver, mais pas avec ce film. Mais je pense que ce danger n'existe pas vraiment puisque l'on a conscience de ce que l'on fait. Par contre ça peut devenir très addictif pour certains qui peuvent y passer tout leur temps. Beaucoup de livres ont commencé à parler de ce danger mais cela n'arrivera pas avant une vingtaine d'année. Et ici on fait des choix de couleurs, de look, de style impressionniste qui font dire à votre cerveau que vous n'êtes pas dans le vrai monde.

F.M. : (rire) Non pas avec ce film ! Parce que vous ne ressentez pas les choses comme si vous étiez branché à la Matrice. Quand le cinéma a commencé et qu'il y avait ce train qui arrivait face caméra [référence à L'arrivée en gare du train de la Ciotta de 1985 des Frères Lumière, ndlr], je n'arrive pas à imaginer que le public pensait vraiment que le train allait leur sauter dessus. Mais c'est quelque chose d'instinctif. Aujourd'hui les gens ont l'habitude de jouer aux jeux vidéo. Je ne pense pas que le public soit facilement dupé, comme avec Avatar qui semble très réel . Je joue beaucoup aux jeux vidéo mais je ne pense pas que les gens fassent la confusion avec la vraie vie.

TURQUIE,
DANS LE TOURBILLON INFERNAL

Le 28 juin dernier, Istanbul a été une fois de plus la cible d'un attentat provoquant plusieurs dizaines de morts. Véritable pont entre l'Europe et l'Asie, la plus grande ville de Turquie, incarnant un pays entre modernité et tradition, semble bel et bien entrée dans le cercle de la terreur. Retour sur une situation complexe, entre conflits régionaux et internationaux.

Julia Prioult

Si la Turquie semblait pleine d'espoir concernant son avenir il y a encore quelques mois, les différents déséquilibres politiques et économiques sont en train de plonger le pays dans une terrible impasse. Alors que les attentats se multiplient aux quatre coins du pays, une véritable guerre civile fait rage dans le sud-est et les relations diplomatiques entre la Turquie et l'Occident empirent de jour en jour.

Le double jeu du gouvernement mis en cause

Pour une grande partie de la population turque, les derniers événements survenus en Turquie ne sont pas le fruit du hasard. Beaucoup accusent le gouvernement islamo-conservateur d'avoir joué un double jeu avec Daesh d'une part, et la communauté internationale d'autre part.

En effet, les relations entretenues entre le Président turc Recep Tayyip Erdoğan et le groupe État Islamique sont désormais connues de tous. Pour le gouvernement, le véritable ennemi à combattre reste le PKK (Parti des travailleurs du Kurdistan). Considéré comme une organisation terroriste, ce dernier réclame l'indépendance de la minorité kurde qui représente 20% de la population turque. Mais il est également combattu par les membres de Daesh, lesquels sont donc considérés comme de véritables alliés dans la « traque aux terroristes » par le Président turc. C'est seulement après plusieurs attentats commis par l'EI sur le territoire turc et un accord conclu avec les États-Unis que le gouvernement décide de changer de pied.

Aujourd'hui, les habitants ont perdu tout espoir en ce qui concerne leur pays. En mars dernier, au lendemain de l'attentat survenu sur l'avenue Istiklal, Ayse, jeune stambouliote de 25 ans rencontrée aux abords de la Corne d'Or, témoignait déjà de son désespoir et sa colère : « Aujourd'hui, on vit constamment dans la peur. J'ai peur qu'une bombe explose quand je marche dans la rue, quand je prends le métro, quand je monte dans un taxi… Cela peut arriver à tout moment, et partout ! Mais on ne peut plus rien faire, les problèmes se sont accumulés pour former cette situation catastrophique désormais irrémédiable. On peut seulement attendre, observer les choses se dégrader un peu plus chaque jour et essayer de survivre le plus longtemps possible. »

Des libertés en constante régression

Liberté d'expression et d'information, droits des femmes, éducation… Tout y passe. Entre la mise sous tutelle de différents journaux, l'arrestation de nombreux opposants politiques ou encore la fragilisation de la condition féminine, Recep Tayyip Erdoğan, en tant que promoteur d'un retour aux valeurs traditionnelles musulmanes, ne cesse de modifier les lois au détriment de ses concitoyens. Ozan, jeune médecin de 28 ans, nous confie « Je ne me sens pas libre. J'ai toujours peur, quoi que je fasse. Par exemple, quand je publie un statut sur Facebook, je vérifie toujours de ne pas écrire quelque chose susceptible de déplaire au gouvernement. Avec Internet et les réseaux sociaux, on peut nous retrouver très facilement et nous arrêter pour une raison ou une autre. On n'a plus de liberté d'expression. »

Depuis plusieurs mois, la liberté de la presse en prend pour son grade en Turquie. En mars dernier, le plus grand quotidien d'opposition turc Zaman est mis sous contrôle judiciaire, accusé d'entretenir des relations étroites avec l'imam Fethullah Gülen, prédicateur d'un mouvement d'obédience religieuse apparu dans les années 1970 et ennemi numéro un du Président. Plus récemment, deux journalistes du quotidien Cumhuriyet, Can Dündar et Erdem Gül, sont condamnés à cinq ans de prison pour avoir révélé

des vidéos montrant les services secrets turcs laisser passer des armes à destination de groupes djihadistes en Syrie. De nombreux journalistes occidentaux se voient également renvoyés chez eux pour « diffamation du gouvernement ». Le 20 juin dernier, Erol Önderoglu, représentant de Reporters sans frontières en Turquie, est arrêté et placé en détention provisoire pendant dix jours pour avoir pris part à une campagne de solidarité avec un quotidien kurde.

De leur côté, les femmes doivent faire face à un Président on ne peut plus sexiste et misogyne. Ses déclarations publiques méprisant le rôle de la femme se comptent désormais par dizaines. Récemment, il a déclaré « Une femme qui refuse la maternité et abandonne les tâches ménagères est menacée de perdre sa liberté. » Étrange vision de la liberté, me direz-vous… Les femmes turques subissent encore de fortes pressions au quotidien, si ce n'est des violences morales et physiques, que ce soit au sein de leur famille, dans les milieux professionnels ou même dans leurs cercles d'amis.

Le système éducatif n'échappe pas non-plus à la tendance. Alors que Mustafa Kemal Atatürk, fondateur et premier président de la République de Turquie, avait interdit les écoles religieuses au nom de la laïcité, Erdoğan les a, quant à lui, réintroduites dans la société turque. Les écoles publiques se font de plus en plus rares et disposent d'un programme éducatif très basique, si ce n'est superficiel. Jusque là, la scolarité des enfants était obligatoire jusqu'à quatorze ans. Désormais, il est possible de les déscolariser au bout de quatre ans. En effet, le gouvernement a découpé la scolarisation en trois fois quatre ans afin de permettre aux parents de déscolariser leurs enfants plus facilement et ainsi les placer en écoles coraniques ou les garder avec eux au domicile familial.

Si la Turquie prend son envol au moment de la République d'Atatürk, son avenir est désormais entre les mains d'un homme partisan d'une libéralisation de l'économie et de l'islamisation de la société, se préoccupant plus de la taille de sa nouvelle mosquée que de la sécurité de ses concitoyens. Loin d'être la démocratie qu'elle a été, incarnant un modèle en termes de mélange de cultures, d'opinions et d'origines, elle est aujourd'hui menacée par de nombreux facteurs qui pourraient bientôt tout faire basculer… si cela n'a pas déjà commencé.



LAST TRAIN
«ON AIME VIVRE SUR SCÈNE»

Quatre garçons qui décident à l'âge de onze ans de faire du rock, comme ça, pour le fun. Jean-Noël, Julien, Tim et Antoine forment Last Train, un groupe très rock n' roll. Ils ont aujourd'hui la vingtaine, et ont enflammé le Club Loggia des Eurockéennes de Belfort. Inspirés par une musique extrêmement variée, le quatuor, originaire de l'est de la France, nous livre un son rock sans artifice. Maze a rencontré Tim, le bassiste et Julien, le guitariste du groupe. Nous avons parlé inspiration, musique et madeleine de Proust.

Propos recueillis par Marie Daoudal

Pourquoi avez-vous appelé votre groupe Last Train ?

Tim : Last train, c'est un nom qui a été choisi il y a bien longtemps. Parce qu'on fait de la musique ensemble depuis qu'on a 12-13 ans, donc ça fait dix ans. Et c'est un nom qui a été choisi… on avait 15 ans, quoi. Ça allait avec la musique qu'on faisait avant. On faisait déjà du rock, mais c'était un truc un peu plus fougueux que ce que l'on est maintenant, jeune. C'est des mecs qui ont 15 ans, qui font de la zic (sic). Et il fallait avoir un nom qui était efficace, qui bastonne direct, qui sonne bien, qui soit stylé. On chante en anglais, donc un nom anglais. Du coup Last Train a été trouvé à ce moment là. Il n'y a pas de signification particulière. Avec le temps, on a souvent hésité. On s'est dit « oh on pourrait changer de nom, c'est le moment ». En fait, on s'est rendu compte que Last train nous plaisait bien, parce que ça nous représente. Ça représente le fait qu'on joue depuis très longtemps ensemble.

Pouvez-vous nous parler de vos influences musicales et de vos inspirations ?

Tim : Quand tu fais de la musique, tu donnes tout ce que tu as, tu vis vraiment ta musique. Un truc que tu conçois, comme construire une maison. Tu le vis vraiment, tu donnes toute ton âme et ce qui t'inspires, c'est le monde qui t'entoure. C'est tout ce que tu fais dans la vie, tout ce que tu écoutes comme musique, tout ce que tu regardes comme films, quand tu voyages, quand tu rencontres des gens. C'est vraiment ce qui sort du profond de nous-mêmes. Ça s'exprime comme étant du rock'n'roll parce qu'on adore ça. On a toujours fait du rock'n'roll, c'était assez instinctif. Après, en musique, c'est le rock en général, et même la pop, et l'électro. Tout type de musique en fait. Certes on a beaucoup écouté les Stones, les Beatles, Led Zeppelin, Black Rebel. Beaucoup de groupes de rock forcément, mais là, aujourd'hui, dans le van par exemple, on écoute beaucoup de choses qui ne sont pas du rock. On écoute du hip hop, de l'électro, de la pop. Je pense que tout ça nous inspire.

C'est la première fois que vous êtes aux Eurockéennes. Comment trouvez-vous le festival ?

Tim : On le vit avec une énorme joie. On habite pas loin, on de la campagne entre Belfort et Mulhouse. Du coup ça fait des années que l'on vient aux eurockéennes en tant que festivaliers. Ça va faire six ou sept ans. On est à la maison, quoi. On connait tous les endroits.

Julien : On s'était rarement imaginé à un moment de notre vie venir jouer ici.

Tim : On l'a rêvé quoi.

Julien : On l'a rêvé. Et venir dans les travers, derrière les scènes. C'est marrant, avec Antoine, on se disait que quand on marche, on ne voit pas cette partie du festival. On s'est jamais imaginé qu'il y avait un tel endroit derrière les scènes. C'est fou ! Forcément quand on a des rêves, on a envie d'y croire. On s'était dit que peut-être dans dix ans, quand on aurait fait trois ou quatre albums, qu'on


Boby Allin

aurait fait mille concerts, peut-être qu'à un moment donné on jouerait aux Eurocks. Et c'est arrivé plus tôt que prévu.

Selon vous, comment est l'état du rock aujourd'hui ?

Julien : C'est une vaste question, mais c'est intéressant.

Tim: Il ne va pas si mal.

Julien: Oui, il va pas si mal. Le rock, c'est une chose, mais après, il faut se poser la question de la musique de manière générale. On ne se considère pas comme des grands défendeurs du rock qui pensent que c'est la meilleure chose qui soit. Comme on l'a dit, on écoute beaucoup de musique différentes. Après il faut se questionner sur est-ce que la musique va bien ? Parce qu'on voit qu'il y a beaucoup de festivals en France. Il se crée de nouveaux festivals, les artistes font beaucoup de concerts. Alors, certes, il y a cette grande hégémonie des artistes qui sont produits par des grands majors, comme Maître Gims. Nous, on n'est pas du tout comme ça. On peut comprendre que le grand public, qui écoute un peu moins de musique, s'intéresse plus facilement à cet artiste là, qui va être placardé dans tous les métros parisiens. Mais on aime bien toutes les petites choses qui se font à côté. Le rock, c'est pas ce qui ressort le plus. A côté, je sais pas s'il y a vraiment des bons groupes de rock, à part ceux qui ont un peu de bouteille. Mais dans les autres styles, il y a des choses qui ressortent. On est fans des Dø, on aime beaucoup Lilly Wood And The Prick. Il se passe quelque chose dans cette nouvelle scène. Il faut accepter aussi que ce ne soit pas spécialement du rock. Je parle en mon nom, parce que je ne sais pas si tout le monde est d'accord avec ça. C'est pas très grave si le rock n'est pas là en ce moment. Et c'est aussi grâce à ça que l'on sort du lot. Parce qu'on a un rock vachement brut, qui fait peut-être revenir des anciennes émotions aux gens.

Justement, dans ce style musical, comment vous situez-vous exactement ?

Julien : On fait du rock tout ce qui a de plus pur. On a deux guitares, une basse, une batterie. Si on devait vraiment définir notre style, on est influencé par Led Zeppelin, du son qui touche des fois presque aux stoners. Enfin, je sais pas, je saurais pas trop dire en fait.

Tim : C'est con de faire des barrières. Si on met garage rock, rock psyché, pop rock, on met des barrières. Alors que nous, on a juste envie de sortir quelque chose qui vient de nous. Parce que si on fait du garage rock et qu'après on a une chanson posée, ce ne sera plus du garage rock.

Julien : Et même quand on était plus jeunes, on avait envie de faire du rock psyché. Mais je pense qu'il faut juste jouer ce que l'on a envie de jouer avec ses potes et essayer de toucher le plus de monde avec ça. C'est marrant de voir qu'il y a beaucoup de personnes qui nous aiment alors qu'ils écoutent pas de rock a priori. Pour nous c'est un challenge réussi.

Tim : Challenge accepted.

Votre musique a-t-elle évoluée depuis vos débuts ?

Julien : Oui. On évolue en tant qu'être humain. Et la musique c'est pareil. Quand on fait de la musique, on donne tout ce que l'on a. Donc forcément la musique évolue avec nous. Comment on la joue, comment on la compose, comment on l'écrit, ça change. Je pense que dans ces deux dernières années, on a atteint une sorte de maturité musicale. On sait ce qu'on veut, on sait ce qu'on aime, on sait ce qui nous fait vibrer. Je pense qu'en tant que spectateur, c'est pareil. Je peux voir n'importe quel groupe, du reggae, de l'électro… Tant que c'est fait avec le cœur, tant que le mec est sur scène et qu'il joue sa vie, là c'est de la musique. Alors que celui qui fait son job sans rien, ça c'est chiant. On a vu les Insus, reformation de Téléphone, il y a deux jours. C'est cool parce qu'on est contents d'entendre les morceaux de Téléphone. D'un autre côté, c'est chiant parce qu'ils font ça pour le business. Mais j'ai quand même apprécié, parce qu'on voyait qu'ils étaient heureux. Ils jouaient comme il y a trente ans. Et ça c'est cool.

Julien : Si on parle de rock, les groupes de rock qui sont ressortis, c'est surtout parce qu'il y avait un truc et qu'il le vivait à fond. Les Sex Pistols, ils ne jouaient pas bien. Ils étaient mauvais. Mais finalement, il y a un contexte qui fait que c'est joué avec le cœur.

Et c'est pour ça que vous vous êtes lancé dans la musique ?

Julien : Maintenant c'est pour ça qu'on le fait, c'est sûr. Parce qu'à 21 ans, on a fait des études. On pourrait très bien faire autre chose.

Tim : Ouais, on serait même heureux, aussi.

Julien: Oui, trouver un travail, tout ça, ça nous plairait bien. Mais maintenant, je sais que l'on fait ça pour ça. Mais on ne peut pas dire que l'on a commencé à faire de la musique pour ça, parce qu'on a commencé à l'âge de 11 ans. On savait pas qu'on allait transmettre des émotions. On faisait juste de la musique entre potes. C'était un peu pourri. Au départ, on se concentre sur ses parties, on essaye de bien jouer, on n'y arrive pas trop. Mais après 200 concerts, à 19-20 ans, là il se passe des choses. Des choses avec les potes, des choses sur la route, en tournée, les nouveaux concerts… C'est ouf.

Et vous êtes autodidactes ?

Tim : Complètement. Là, on est les deux autodidactes du groupe.

Julien : Antoine et Jean-Noël, le batteur et le chanteur ont un peu plus de notions. Antoine a fait pas mal de cours de batterie,

du solfège. Jean-Noël a fait du piano quand il était plus jeune. Mais ils ont vite arrêté. On se rend compte que quand on fait de la musique entre potes, c'est vraiment là que l'on progresse. Nous on est arrivé dans le groupe sans faire plein de musique. On a appris avec le groupe. Là, on commence à s'en sortir.

Tim : On commence, oui. C'est pas toujours évident. Des fois je suis là, genre « Oooooh, c'est dur ».

Vous avez des projets pour l'avenir ?

Julien : Là, on arrête (rires)

Tim : Mais non !!! Ce serait à contre-courant de tout ce qu'on a fait.

Julien : Nos projets, c'est un peu toujours la même chose dans le sens où on aime toujours faire des concerts. C'est là qu'on va chercher le public. On aime vivre sur scène. Donc on va continuer à faire des concerts. Par contre en même temps, on est en train de continuer notre album très sérieusement. Parce que ça fait 1 an et demi - 2 ans qu'on tourne sans album. On va sortir notre premier album début d'année prochaine. Il sera sans doute précédé d'un EP de quatre titres, avec des nouveaux morceaux, que les gens connaissent pas. Pour apporter un peu de nouveauté et aussi pour que les gens puissent nous écouter quand ils …

Tim : Quand ils vivent en fait.

Julien : Dans le bus, dans la voiture…

Tim : On nous avait dit ça. Les gens ont envie de vivre un peu avec nous.

Julien : Dans le sens où on a toujours défendu le fait que les gens devaient venir nous voir sur scène. On leur promet 45 minutes de set. Et c'est à ce moment là qu'ils étaient avec nous. Quand ils repartaient chez eux, ils étaient toujours un peu avec nous. Ce qu'il y a d'intéressant avec un album, c'est que t'es un peu avec eux dans la vie de tous les jours.

Tim : Le mec, il va bosser le matin. Il est dans un moment peut-être un peu chiant. Et il écoute, il écoute et il se sent proche du groupe. Il revit ce qu'il a vu en concert le week-end dernier.

Julien : Parce que nous, on a la même chose. On a des musiques qu'on associe un peu à des moments de notre vie sans le vouloir. On a taffé au Quick, par exemple, et on écoutait Balthazar à fond, pendant huit mois. Maintenant, quand j'écoute Balthazar, ça me rappelle quand on travaillait là-bas. Finalement, c'est l'effet madeleine de Proust.

Tim : Petite anecdote un peu à la con : je me souviens quand j'étais au collège, et au lycée, et que je kiffais une meuf à fond, il y avait un morceau qui m'y faisais penser. Toujours maintenant, c'est toujours un peu ça. Mais ça n'avait aucun sens. C'était un morceau de Sum 41. Maintenant je l'écoute encore aujourd'hui et je pense un peu à cette nana. Le groupe t'accompagne dans ta vie, et c'est super beau ! Ça nous fait plaisir de sortir des morceaux, un jour un album. Qu'il y aient des personnes qui nous écoutent tranquille dans un bar, qu'il y aient des personnes qui jouent nos morceaux en faisant l'amour, des personnes qui les écoutent en allant au taf. Ça nous touche. Beaucoup. C'est ce qui est le plus beau dans la vie. C'est pas le but, mais c'est magnifique.

EUROPE 2016

Kevin Dufreche

Si les Bleus n'ont pas remporté l'Euro, au bout d'un match qui a noué le ventre de tous les passionnés, et des moins passionnés, le mois de football écoulé a réservé son lot de surprises. L'ouverture à vingt-quatre nations a permis au grand public de découvrir de nouvelles nations du football comme l'Irlande du Nord, qualifiée pour les huitièmes de finale, ou encore bien entendu les incroyables Islandais, vainqueurs de l'Angleterre lors de ces mêmes huitièmes de finale et qui a atteint les quarts pour sa première participation à un tournoi international. Historique.

Pour l'Équipe de France, on sent que les ruines de Knysna ont fini d'être rebâties. Une nouvelle génération a pris le pouvoir, Antoine Griezmann en tête, véritable leader technique de cette équipe à seulement 25 ans. Le fantôme de Zinédine Zidane a lui aussi disparu, l'homme providentiel s'effaçant au profit d'un véritable collectif, où prennent complètement leur part des altruistes comme Samuel Umtiti, Paul Pogba ou Olivier Giroud. Loin aussi les larmes de «Grizou» au Maracana de Rio en 2014, résultat de l'inexpérience d'un groupe qui venait de perdre face au futur champion du monde allemand. Oui, nos Bleus vont bien, ils ont regagné les cœurs et ont la confiance de tous les amateurs de foot pour la prochaine Coupe du monde qui se déroulera en 2018 en Russie.

Mais finalement, est-ce le plus important à retenir de cet Euro ? Pas sûr. On a vécu de grands moments sportivement : une finale digne d'une tragédie grecque, un champion portugais loin d'être impressionnant mais enfin couronné, les larmes de Dimitri Payet lors du match d'ouverture, le brassard pour le vétéran Gudjohnsen lors du baroud d'honneur islandais, l'impuissance de Zlatan avec la Suède... Mais cet Euro a surtout séduit en dehors des terrains.

Au moment même où certains faisaient le choix de quitter l'Europe et où d'autres commençaient à y réfléchir, la France a été le formidable théâtre de tout ce qui fait l'Europe : les chants des supporters irlandais, applaudis par les Polonais, le clapping de l'Equipe d'Islande, dont 10% de la population du pays était en France pour les soutenir, les Italiens qui supportaient les Français dix ans après le coup de boule.

Cet Euro a surtout été celui des supporters, les Nord-Irlandais et leur fameux «Will Grigg's On Fire», chanson hommage à leur attaquant qui n'a pas joué une seule minute mais qui grâce à un peuple entier est devenu la vraie star de cet Euro. Les Islandais qui ont poussé leur équipe novice pour les amener à un inespéré quart de finale et qui ont réhabilité le clapping avec une force incroyable. Tous ces supporters, qui ont souligné la qualité d'accueil de la France, venus de partout en Europe, qui ont bu et chanté ensemble, ont rapidement fait oublier les quelques abrutis qui avaient gâché le début de la compétition.

C'est tout ça, cet Euro 2016. Ce qu'il faut en retenir, c'est cette fraternité et ce respect entre Européens. C'est cette belle fête dans un monde tourmenté. C'est une parenthèse dans des temps troublés. C'est surtout un moment qui peut nous donner foi en l'avenir : le salut de l'Europe viendra des gens, tout simplement.


AFP

DE LA LENTEUR DANS LES ROMANS

Il est plus facile à un auteur d'accélérer le temps que de le faire vivre à son lecteur, heure par heure, minute par minute, seconde par seconde. En effet, quoi de plus courant qu'une ellipse dans un récit, supprimant la banalité et l'inaction, pour passer à « Une semaine plus tard » par exemple ? Certes, faire un récit détaillé de chaque action d'un personnage, ou décrire son coucher avec précision peut sembler fastidieux, ennuyeux, sans intérêt. Et pourtant.

Anaëlle Féret

Pourtant, c'est ce que fait le narrateur de l'œuvre immense de Marcel Proust, À la recherche du temps perdu. Dans le premier chapitre (Combray) du premier volume (Du côté de chez Swann), le narrateur fait une première expérience de réminiscence, qui le renvoie à son passé de petit garçon et aux chambres dans lesquels il dormait. Il raconte notamment le désir ardent qu'il avait de recevoir un dernier baiser de sa mère avant de dormir, baiser en même temps redouté car il annonçait un adieu. Il relate également pendant des pages et des pages l'emploi du temps hebdomadaire de sa famille, très régulier, qui s'achève sur une promenade, vers le côté de chez Swann ou le côté de Guermantes. Enfin, la phrase proustienne illustre à la perfection l'idée de lenteur dans le roman. Très longue, elle coule lentement mais avec fluidité, la ponctuation instaurant de nombreuses pauses et respirations nécessaires au rythme de la phrase. Tout contribue à l'installation d'une atmosphère familière, comme si l'on restait toujours au même point, mais sans jamais provoquer l'ennui du lecteur, qui vit avec le jeune Proust chaque moment de la journée, jusqu'au drame quotidien du coucher.

Dino Buzzati, lui, dans Le désert des tartares, ne raconte pas une vie dans ses moindres détails, mais fonde son roman sur l'attente. Celle du jeune officier Giovanni Drogo, appelé au fort Bastiani. Il doit y rester deux ans, mais tente de partir plus tôt, car il ne s'y passe rien ; or Drogo veut se battre. Ce fort est un rempart contre les Tartares qui semblent n'être qu'une légende. Pourtant, quand il en a l'occasion, Drogo refuse de partir, comme retenu par un pressentiment mystique. Il restera en fait toute sa vie au fort Bastiani. Buzzati introduit en douceur la notion du temps qui passe et qui s'efface. Le lecteur vieillit en même temps que le héros et ne se rend pas compte des conséquences. Tout le roman repose sur une attente, celle de l'attaque des Tartares, dont on ne sait si elle se produira un jour. Mais quand enfin l'attente se mue en action, l'imprévu surgit. Ce roman pessimiste sur la cruauté du destin bouleverse le lecteur grâce à la mise en place de ce climat d'attente, qui tient le lecteur en haleine jusqu'au bout.

Buzzati desertoEnfin, un autre type d'attente existe, lorsque le lecteur sait ce qu'il va se passer, mais ni quand, ni comment et attend que cela se réalise enfin… Dans La splendeur dans l'herbe, de Patrick Lapeyre, Homer et Sybil font progressivement connaissance, rapprochés par le départ de leurs ex-conjoints respectifs l'un avec l'autre. Peu à peu, Homer tombe amoureux de Sybil. Mais tout dans la narration n'est que subtilité et douceur ; l'intrigue se fonde essentiellement sur le temps présent, le partage de chaque instant entre Sybil et Homer, si bien que le lecteur attend avec impatience « le moment où »… Et c'est quand ce moment arrive que l'on parvient le mieux à apprécier toutes les pages précédentes : l'attente peut être longue mais jamais déçue.

Ainsi, le roman de l'attente promet une récompense au lecteur et c'est ce qui est si agréable. L'idée est bien d'aller « à la recherche du temps perdu » en narrant le temps qui est toujours délaissé pour celui de l'action, que ce soit en ajoutant mille détails ou en instaurant une atmosphère d'expectative, sans jamais faire naître l'ennui. D'où l'importance, voire la nécessité, de la lenteur dans le roman…

J'IRAI CRACHER SUR VOS TOMBES, LE SEXE AU SERVICE DE LA VENGEANCE

Marie Daoudal

États-Unis du Sud, années 1940. Lynchage d'un Noir Américain, tué pour avoir eu l'audace de s'emmouracher d'une Blanche. À deux pas, son frère, métis, frappé par l'injustice de sa mort. Le décor est posé. J'irai cracher sur vos tombes, de Vernon Sullivan (Boris Vian, pour les intimes), paru en 1947, raconte l'histoire de Lee Anderson, bien décidé à venger son frère. Comment ? Par le sexe.



Vega Production

La question du sexe est à l'origine même du livre. Lee agit comme il le fait, en raison de son statut intermédiaire de métis, dans une société ségrégationniste. Or, il est lui-même le fruit d'actes sexuels entre Blancs et Noirs. Cette idée de sexe entre des communautés très différenciées est d'ailleurs reprise avec l'histoire de son frère, mort pour avoir aimé une Blanche. Dans l'émission La Tribune de Paris du 8 juillet 1959, Boris Vian explique l'importance originelle du sexe en ses mots : « Le sujet était un bon sujet que j'aurais pu hypocritement traiter avec de grands mots et […] d'une façon camouflée. Mais puisque le héros du livre est un métis, je pense que le problème du métis ne se pose que s'il y a problème sexuel […] Honnêtement parlant, il fallait traiter ce sujet là, du point de vue sexuel. S'il n'y avait pas de rapports sexuels entre les Blancs et les Noirs, il n'y aurait pas de métis et il n'y aurait pas de problème. Donc si on le traite d'un autre point de vue, on est malhonnête. » Ainsi, l'acte sexuel interethnique, interdit aux Etats-Unis à l'époque, constitue le point de départ d'une histoire où le sexe joue une place centrale.

Mais le sexe n'est pas uniquement aux origines de l'histoire, c'est également un fil conducteur, omniprésent dans toute l'intrigue. Il y a d'abord la dénonciation de l'asservissement et de la domination physique. Le thème de l'esclavage sexuel est notamment évoqué lorsque Lee se rend dans une maison close et qu'il rencontre deux prostituées mineures. Dans cette scène, il éprouve dégoût et pitié pour les deux enfants, si

jeunes et déjà confrontées à la violence de l'industrie de la chair. À travers cette scène, Boris Vian dénonce des pratiques de domination par le sexe. Il propose une véritable peinture de la misère. Ces filles n'ont rien, sinon leurs corps. Et même ce corps, elles en sont dépossédées. Le contraste est frappant entre ces deux prostituées et la jeunesse dorée WASP qui se donne gratuitement et pour le plaisir. La dichotomie entre ces deux mondes montre bien que le sexe a plusieurs fonctions. Pour les pauvres, il est asservissement et moyen de survie. Pour les autres, il est plaisir et indifférence.

Cependant, les dominés peuvent renverser ce rapport à la chair et se réapproprier le sexe pour en faire une arme. Lorsque Lee Anderson se fait passer pour un Blanc et qu'il couche avec toute la jeunesse WASP des environs, il le fait par vengeance. Pratiquer des actes sexuels avec des Blancs de bonne famille procure à Lee une jouissance intense. Cela lui permet de faire ce pour quoi son frère a été assassiné, d'humilier les enfants de ceux qu'il considère comme responsables du lynchage. Il prend le pouvoir et domine ceux qui, autrefois, le méprisaient. C'est à la fois une vengeance et une forme de rébellion. Rébellion contre la ségrégation raciale et la société qui l'encourage, contre un statut social qui lui colle à la peau depuis la naissance, contre l'injustice de l'Amérique des années 1940. Une vengeance des plus insidieuses… Si les jeunes WASP avec qui il couche savaient qu'il est un « nègre », elles seraient horrifiées et déshonorées.

Le sexe est ici un instrument utilisé par le dominé pour regagner sa dignité. C'est pourquoi l'acte sexuel est toujours décrit de manière si crue, très descriptive et souvent très violente. Boris Vian retranscrit avec brio ce que les Anglo-Saxons appellent le hate sex, le sexe induit par la haine d'autrui. A mesure que l'histoire avance, la violence de Lee Anderson grandit pour finalement sortir du cadre sexuel et devenir meurtre lors de la scène finale de l'ouvrage. Le sexe ne satisfait pas, il permet au contraire une escalade de la violence.

Censuré et condamné pour « outrage aux bonnes mœurs » en 1949, cet ouvrage fut considéré par beaucoup, à sa sortie, comme pornographique et immoral. Le langage qu'emploie Boris Vian rejette tout sous-entendu. C'est sans doute cela qui a choqué le public. Mais l'intention de l'auteur était de dépeindre la réalité, telle qu'elle aurait pu avoir lieu, dans n'importe quelle ville du sud des Etats-Unis. Bien plus qu'une histoire de vengeance, c'est une analyse fine de la place que peut jouer le sexe dans une société ségréguée. Il peut casser des barrières, mais il peut aussi laisser des morts sur les barricades…

LES CASSEURS FLOWTERS EN MODE «PARTAGE»

Nicolas Fayeulle

Musique

A l'affiche d'une douzaine de festivals, le duo de rappeurs revient sur scène après de multiples expériences. La mini-série Bloqués, le film Comment c'est loin et sa bande-originale : l'actualité fut chargée ces dernières semaines pour les Casseurs Flowters. Afin de préparer leur retour sur scène, Gringe et Orelsan se sont présentés sur la scène du Cargö à Caen, le 18 juin dernier, pour un dernier tour de chauffe.

Lors de la présentation du film co-réalisé par Orelsan, Comment c'est loin, les deux amis ont affirmé que la bande-originale ne serait certainement pas transposable sur scène. Aucune tournée ne semblait prévue au début de l'année. Seulement, après leurs multiples succès audiovisuels et musicaux, les Casseurs Flowters font une parenthèse pour s'accorder une tournée des festivals d'été. Au programme, le Rock Dans Tous Ses États, le Big Festival de Biarritz ou encore Rock en Seine.

Les Casseurs ont bien évolué depuis leurs débuts, puisqu'ils sont aujourd'hui des têtes d'affiches dans les événements musicaux les plus importants de l'été. Aux côtés des plus grands artistes pop-rock, les deux amis semblent être les principaux représentants de la scène rap française sur les scènes en plein air. Encore une preuve de leur inarrêtable ascension.

Pour préparer ce marathon des festivals, c'est un retour à la maison qui s'impose : direction le Cargö pour Gringe et Orelsan. Le groupe en résidence dans la salle caennaise conclut son séjour par un concert intimiste affichant complet. Pour cette répétition générale, Deuklo, Ablaye, DJ Pone et Skread les accompagnent dans ce spectacle surprenant et furieux.

Deux procrastinateurs auto-proclamés pour un concert parfaitement ficelé

En presque deux heures de présence, Gringe et Orelsan ont su régaler leur public, créant ainsi une véritable osmose. Ils n'hésitent pas à utiliser tous les moyens pour communiquer avec leurs fans avant, pendant et après le concert. De Snapchat à Twitter, Orelsan tente d'être le plus présent possible sur les principaux réseaux sociaux. Un moyen pour lui de créer une effervescence autour du retour sur scène des Casseurs.

Malgré un semblant d'improvisation totale, le spectacle est parfaitement orchestré par une setlist de prestige. Avec une trentaine de titres, les Casseurs Flowters ont un bagage musical suffisament conséquent pour présenter leurs meilleurs morceaux en live. En commençant par un Fais les backs survitaminé, le groupe nous donne une claque d'entrée de jeu. La setlist fait la part-belle aux meilleurs morceaux de la bande-originale, véritable album transposable sur scène.

Les deux amis assument parfaitement leur statut et répondent aux attentes du (jeune) public : une forte présence scénique et une intense interaction avec les fans sur les réseaux sociaux. Voilà les ingrédients du succès grandissant du duo.

Un clip intimiste pour Si facile

Musique

Les Casseurs sont capables de nous réserver des surprises, et celle de cette soirée caennaise fut grande. Surfant sur la réussite de Comment c'est loin, filmé à Caen, le groupe réitère l'expérience d'un tournage afin de promouvoir le morceau Si facile. Après une demi-heure de tournage dans une ambiance survoltée, avec de nombreux essais, le rendu du plan-séquence est exceptionnel. Pour beaucoup de fans présents, la joie d'avoir participé à la réussite d'un clip est présente.

Après cet entracte ludique, les rappeurs survoltés arrivent à lâcher prise : plus d'improvisation, plus d'oublis de paroles, mais toujours plus d'ambiance. En point d'orgue, le classique St-Valentin est lâché. Orelsan et son comparse Gringe rappellent sans cesse l'importance que prend la capitale normande dans leur carrière. Ils ont su offrir un concert digne du statut qu'a pris leur duo.

Les deux amis ont paru heureux, heureux d'être à Caen, chez eux, heureux de partager les premiers moments de leur tournée dans le cocon du Cargö. Ils donnent ainsi une véritable dimension émotionnelle au rap. S'autoproclamant « groupe de rap le moins productif », les Casseurs Flowters ont pourtant humblement prouvé qu'ils étaient loin d'être « inachevés ».


Wagram Music 3ème Bureau 7th Magnitude



TROLLHUNTERS ET VAIANA
LA LÉGENDE DU BOUT DU MONDE PRÉSENTÉS EN EXCLUSIVITÉ AU FESTIVAL D'ANNECY

Cette édition 2016 du Festival International du Film d'Animation d'Annecy a été marquée par deux événements majeurs, à savoir la présentation en exclusivité mondiale de deux nouveaux projets. D'un côté Trollhunters, la série animée de Guillermo Del Toro produite par DreamWorks pour Netflix, et de l'autre le Disney de Noel prochain, Vaiana la légende du bout de monde. Après avoir survécu à des files d'attentes interminables pour accéder à la salle, nous vous disons tout ce que nous avons appris.

Nicolas Renaud

«Faites un film pour lequel vous êtes prêt à mourir»

Trollhunters n'est pas une première dans le domaine de l'animation pour Guillermo del Toro. Il a déjà offert ses services de consultant et de producteur pour certains des derniers films DreamWorks. A ce propos il a avoué avoir refait l'ouverture et la conclusion de Megamind et il serait à l'origine des morts parentales de Kung Fu Panda 2 et Dragons 2. Il l'affirme fièrement, l'animation n'est pas un genre mais un médium, et est encore moins réservée aux enfants.

Son intérêt pour ce domaine est à trouver du côté du contrôle artistique. Selon lui l'animation représente la main mise ultime du réalisateur sur un film. Un film live représente tellement de batailles pour achever ses idées que cela revient à «attraper des papillons avec un filet». Plus que les diriger, il est lui-même l'acteur en contrôlant le moindre mouvement de ses personnages.

Trollhunters devait être à l'origine une trilogie d'animation. Mais avant la sortie du troisième opus le boss du studio, Jeffrey Katzenberg «avait peur d'être trop vieux» et del Toro, «trop gros». C'est donc sous la forme d'une série animée pour Netflix que le projet voit le jour. Pour sa conception le Mexicain a pris soin de créer une bulle de créativité pour tous les artistes afin de leur donner une totale liberté, et éviter les interférences à la fois de DreamWorks et de Netflix. Il le définit lui-même comme un objet ambitieux, sombre et adulte dans la veine de l'esprit des productions Amblin des années 80.

A la vision des premiers extraits qui nous ont été projetés il semblerait que la promesse soit tenue. Quelques minutes suffisent pour constater l'écriture solide du héro (qui découvre un univers souterrain de Trolls) favorisant notre attachement. Visuellement Guillermo del Toro a l'air de s'être donné à cœur joie avec sa caméra numérique. La mise en scène est à la fois ample et d'une grande fluidité, notamment dans un combat à mort contre un Troll au sein d'une arène. Et comme à son habitude, les designs des nombreuses créatures (et armures) sont soignés, inspirés et leurs aspects comic book assumé. Il est conforme à sa philosophie: «être toujours plus ambitieux que le budget donné, même si cela est un cauchemar pour le producteur». Enfin, Ron Perlman, grand habitué de sa filmographie, prêtera sa voix aux côtés de Kelsey Grammer et du regretté Anton Yelchin, décédé récemment.

On attend donc avec impatience de découvrir la série dans son intégralité. Et souvenons-nous le conseil del Master : «Ne faites pas des films dont vous avez besoin, mais faites les films qui ont besoin de vous».

«Quand Fury Road rencontre Disney»

Le duo John Musker et Ron Clements reprennent du service après avoir participé à la popularité moderne du studio Disney avec La Petite Sirène, Aladdin, Hercules, La Planète au trésor et dernièrement La Princesse et la grenouille. Cette fois l'héroïne, Vaiana (qui veut dire océan) nous embarque au milieu du Pacifique, à Hawaï, pour une histoire mêlant destin d'un peuple, divinités, et navigation. A travers ce voyage initiatique elle va devoir

retrouver son héritage, qui elle est ou autrement dit, selon l'expression, connaître sa montagne.

Le film a été fabriqué dans l'esprit culturel du Pacifique. Pendant la phase de pré production les réalisateurs et une équipe réduite, sont allés pendant plusieurs semaines à Hawaï et aux Iles Fidji pour prendre des photos, et surtout pour s'imprégner de la culture et des croyances. On peut aussi citer Opetaia Foa'i, un Polynésien, qui a aidé à la composition des chants.

Difficile d'avoir un avis tranché après la vision des extraits qui enchaînaient plan finalisé, une planche de storyboard, puis une animation grossière. Néanmoins plusieurs choses nous ont frappé. Tout d'abord cela fait plaisir de voir Disney laisser de côté le post modernisme de ses dernières productions, pour un imaginaire débridé à travers des monstres géants, un monde sous l'océan et un respect des croyances fantastiques. La mise en scène respire en distillant des tableaux amples qui jouent avec les différentes échelles. On retiendra une scène d'action sur un navire détenu par des noix de coco et inspirée par le dernier Mad Max. Cependant on peut regretter les personnages secondaires, dont un Maori doublé par Dwayne Johnson, un cochon et un coq qui ont l'air de se disputer la médaille de la bêtise. Sans compter une blague déplacée sur Twitter.

Mais ces quelques scènes non finalisées ont suffi à nous faire prendre conscience du véritable tour de force du film: l'animation de l'océan. Cela fait déjà de nombreuses années que les animateurs ont modélisé les ondulations de l'eau, mais jamais avec autant de justesse. Les vagues, les remous, les éclaboussures, la lumière, les couleurs: tout sonne spectaculairement tangible. L'Océan justement semble être un personnage à part entière, ce qui est confirmée par une scène de premier contact avec Vaiana enfant. Une minute environ, sans dialogue, pendant laquelle l'eau s'écarte au fur et à mesure que la petite fille avance. Une scène, à la beauté sidérante, où la magie opérée rappelle le Ponyo sur la falaise de Hayao Miyazaki. La suite le 30 novembre prochain.





Cinéma

L'AVÈNEMENT DU SPORTSWEAR

Agathe Hugel

Loin de nous faire ressembler à un poster Decathlon, le look sportswear revisite les classiques et nous apporte allure et confort. Quand on regarde d'un peu plus près, le passage des escarpins aux baskets n'est pas le seul changement qu'a entraîné cette nouvelle tendance. Alors, porter un jogging, ça veut dire quoi au niveau de la société ?

Le sportswear (style sportif) désigne tous les vêtements portés pour faire du sport, ou qui s'en inspirent. Jogging, baskets, sweatshirts, sont les nouvelles coqueluches de la mode depuis quelques temps. Face aux talons aiguilles et autres vêtements jugés trop inconfortables, le sportswear se distingue et présente une alternative sympa et agréable à la mode incommode d'autrefois.

Si on peut s'intéresser à la mini/énorme révolution de l'industrie de la mode qui a suivi cette nouvelle tendance (parfois sympa, d'autres fois moins, on ne citera plus jamais les baskets Chanel), il est aussi normal de se demander ce que ce bouleversement signifie pour la société en général. A l'ère du tout healthy (bon pour la santé en anglais), les habitudes de consommation et les styles de vie changent. Même si ce n'est pas en France que cette tendance a démarré, elle vient sûrement s'y ancrer comme un peu partout.

Désormais, la mode est aux fruits et légumes, au yoga et aux smoothies, aux dimanches passés à la salle de sport plutôt que dans son canapé ; tout ce qui ne rentre pas parfaitement dans ce beau tableau passe aux oubliettes. La société change, et c'est grâce à cela qu'on peut le voir : les femmes, et même les hommes, se libèrent de leurs contraintes habituelles et brisent leurs routines pour pouvoir enfin s'occuper d'eux-mêmes plutôt que de s'abattre au travail, même si ça signifie porter des Adidas plutôt que des Louboutin (après tout, Victoria Beckham le fait bien, donc pourquoi pas nous ?).

MAIS IL N'Y A PAS QUE LE STYLE QUI CHANGE

Petit à petit, le monde sort de sa flemme habituelle. Pas mal comme concept, sauf qu'il entraîne un autre chambardement : la perception du style de vie change et influence. Maintenant, pour être « cool », il faut être décontracté dans son jogging, bien manger et surtout faire de l'exercice. Même si en soi ce phénomène n'est pas bien méchant, il peut avoir une influence quelque peu néfaste sur des publics fragiles qui devront se construire dans un monde d'insécurités personnifié par Victoria's Secret et Calvin Klein. Désormais, un regard sur quelqu'un permet de savoir si cette personne correspond à cet idéal-type et si celle-là en est fort éloignée.

Si on a souvent cru, et c'est encore parfois le cas, que la mode n'était qu'un phénomène artificiel et ridicule, sans vraiment de signification ou de but réel, finalement on peut voir que celle-ci joue un rôle bien plus qu'important qu'on ne le pense. Grâce à elle, nous pouvons voir qui nous sommes, ce en quoi nous croyons, et à quel idéal de vie nous aspirons.

Finalement, la longue apogée du style sportswear est liée à celle de la tendance healthy, et nous ouvre grand les yeux sur les changements sociétaux actuels, la lutte contre les modes de consommation et de vie « normaux », mais aussi sur l'influence des célébrités sur le mode de vie de millions de personnes dans le monde. Dit comme ça, ça fait un peu peur…



INTERNET, OU LE MYTHE DE LA COMMUNICATION TOUTE PUISSANTE

Marion Collot

Écrans

A l'heure où accéder à l'information en une fraction de seconde est devenu banal, certains voient dans le web une entité supérieure omnisciente et détenant la vérité absolue. Sans mâcher leurs mots, un nombre croissant de personnes considère Internet comme une véritable religion.

Internet, une entité supérieure en laquelle croire ?

C'est l'idée qu'avancent certains, notamment dans le film documentaire augmenté IN LIMBO d'Antoine Viviani, qui sortait sur Arte en février 2015. Ce webdocumentaire, qui utilise les données publiées sur le web de son spectateur, questionne ce dernier sur la mémoire et le stockage de données personnelles dans un espace virtuel, mais également publique. Au fur et à mesure du documentaire, les données personnelles du spectateur défilent et le mettent face à une réalité parfois inquiétante : sur le web, l'oubli est impossible, et les informations et autres données privées qui y ont un jour été publiées peupleront à jamais la toile. En outre si, dans la religion chrétienne notamment, l'immortalité se trouve dans la vie après la mort au Paradis ou dans les Enfers, il en irait de même pour Internet : fonctionnant comme les archives de notre vie, nos publications personnelles, sur les réseaux sociaux par exemple, permettent de nous rendre, en un sens, immortels. Cette trace virtuelle de notre passage sur Terre restera gravée pour toujours sur la toile. A la fin du documentaire, nous sommes mis face à l'idée que tous les souvenirs que l'on stocke, nos données, nos photos, etc., sont en fait peut-être finalement l'idée que l'on se fait de l'au-delà et de ce que pourrait être la vie après la mort : notre trace virtuelle, un passage de l'autre côté de l'écran.

Dans ce webdocumentaire, on découvre des personnes qui considèrent Internet comme une religion à part entière. C'est notamment le cas de l'historien George Dyson, qui s'exprime en ces termes : « Toute la morale de ma mère venait de la Bible. Quand elle est morte, j'ai eu beaucoup de mal avec le contexte biblique de la morale religieuse. Mon esprit ne connectait pas avec ça. Il m'a fallu du temps pour réaliser que toutes mes valeurs et mon système moral venait d'Internet. Tout ce qui était de l'ordre du partage, de la connexion, de la transparence et de l'authenticité, toutes ces choses étaient mes valeurs, ma morale. Et c'est à ce moment-là que j'ai compris qu'Internet

était devenu ma religion. »

Un peu plus tard dans le visionnage, on rencontre un homme qui lui-aussi considère Internet comme une forme religieuse, et dont les membres tourneraient « dans le désert comme les personnages de l'Ancien Testament qui n'auraient pas encore trouvés leur messie », même si d'après lui cela ne saurait tarder. Comme une communauté religieuse autonome, les adeptes de la religion Internet en parlent comme d'une intelligence supérieure qui posséderait la connaissance et la vérité ultime, qu'elle offrirait au monde par écran interposé. Dans un monde dans lequel « les données deviennent le socle de notre société », un homme interrogé dans IN LIMBO avoue qu'il aimerait pouvoir compter sur Internet pour le guider dans ses choix de vie, lui demander conseils sur quoi penser, quoi faire, que choisir, ou encore la raison de sa présence sur Terre, comme un croyant le ferait lorsqu'il s'adresse à son dieu à travers ses prières. Encore une fois, le net est mis sur un pied d'égalité avec les dieux dans leur rôle de conseillers, de guides des hommes.

Il est une nouvelle fois possible d'établir un parallèle entre religion et Internet lorsqu'un homme évoque son expérience personnelle avec le web : son travail consiste à rester éloigné d'Internet, à en être privé. Son expérience de vie ne peut alors pas être enrichie par ce que représente l'accès à la toile : en l'occurrence, l'accès illimité à l'information, une forme de connaissance ultime et sans limites, ainsi qu'une idée de vérité et de transparence. Ce qui représente, en somme, une privation non-négligeable par rapport à chacune des personnes ayant accès au web. Il avoue d'ailleurs se sentir diminué par rapport à ces dernières, en retrait face à un monde dans lequel l'information circule à la vitesse de la lumière. L'idée d'un enrichissement des connaissances et de l'expérience de vie grâce à Internet est relativement similaire à l'enrichissement qu'apporte la religion à ses adeptes : un exutoire, quelque chose qui nous dépasse mais en lequel on croit, une entité supérieure à laquelle se raccrocher et qui serait en mesure de trouver des réponses aux questions que l'on se pose car détentrice d'une vérité absolue. Et les quelques interventions dans le webdocumentaire faisant part de leur perception religieuse de web sont loin d'être des cas isolés.

En Suède, une nouvelle religion revendique le partage et la copie d'informations sur le net

Il s'agit de la communauté religieuse du Kopimisme, reconnue en 2012 comme association religieuse à part entière en Suède. Créée en 2010 par Isak Gerson, le Kopimisme tire son nom de l'anglais copy me et prône les valeurs de la copie et du partage d'informations, à l'heure où de plus en plus de mesures sont prises contre le piratage de données en ligne. Ses membres – plus de 3000 à travers le monde – considèrent que « l'information est sacrée » et que « le partage et la copie d'information est un sacrement ». Par cette reconnaissance, les adeptes de cette nouvelle organisation religieuse ont la légitimité d'exercer librement leur foi en piratant, copiant, téléchargeant des contenus web afin de les rediffuser par la suite. Les descendants directs du Parti Pirate, parti politique suédois fondé en 2006 prônant « un Internet libre, sans aucune licence, dans une société ouverte », passent alors de l'illégalité à la légalité de par cette légitimation par le gouvernement suédois d'une association religieuse dont le web est en centre des croyances.

Une foi en Internet qui tend à se généraliser

En règle générale, on assiste aujourd'hui à une généralisation de la foi en la communication et en la circulation d'informations, ainsi qu'en les médias et le pouvoir colossal qu'ils peuvent avoir, tant sur le plan culturel que politique. Si dans son ouvrage Le Culte de l'Internet Philippe Breton s'interroge sur cette nouvelle forme de culte et le rôle qu'il pourrait jouer dans la cassure progressive du lien social, ici il semble que le culte de l'Internet rapproche plus qu'il ne divise, rassemblant de nouvelles communautés autour d'idéaux communs.

PRÉSIDENTIELLES 2016 AU PÉROU : L'HEURE DU «KAMBIO» A-T-ELLE SONNÉE ?

Julie Vrignaud

Les électeurs de Pedro Pablo Kuczynki fêtent depuis quelques semaines la victoire in extremis de leur candidat. Son adversaire, la coriace Keiko Fujimori, échoue pour la seconde fois à remporter le second tour… d'un scrutin pour le moins laborieux. Entre la gauche évincée dès le premier tour, le spectre populiste et la majorité fujimoriste au Congrès, le pays est-il prêt à se délester de ses nombreux boulets pour permettre le changement ?

n arrivant sur le site internet officiel de Pedro Pablo Kuczynski, « PPK » pour les intimes, le rose fuchsia explose aux yeux, de la même manière qu'a explosé la joie de ses électeurs le 5 juin 2016, au Pérou. Vainqueur du scrutin présidentiel à 77 ans, le candidat du parti Peruanos Por el Kambio (centre-droit), faisait pourtant pâle figure à côté de la favorite Keiko Fujimori, 41 ans et un sourire ultra-bright.

Mais le désormais Président du Pérou a, en réalité, pu compter sur bien des atouts. Sans refaire sa biographie, il est important de noter des études pour le moins prestigieuses à Oxford et Princeton, une carrière émérite de banquier à Wall Street, à quoi s'ajoute une véritable malle politique (notamment deux mandats de Ministre et un de Président du Conseil des Ministres). Non, décidemment, après un échec aux élections présidentielles de 2011, où il arrive tout de même en troisième place, il serait faux de dire que PPK n'a pas les épaules ou la vitalité pour le poste.

Une victoire in extremis face à une rivale de poids

Ce triomphe, PPK l'a arraché à son opposante du second tour, la candidate de Force Populaire, la droite populiste. Avec environ 49,8 % des voix, la défaite de Keiko Fujimori est loin d'être sanglante. La coqueluche des sondages a commencé très tôt sa campagne… Si tôt qu'on se demande si elle a jamais quitté le devant de la scène politique, depuis l'élection de son père Alberto Fujimori, en 1990. Ce dernier, actuellement incarcéré au Japon, n'a pas été cité à répétition ou avec fierté par la jeune femme. Violation des Droits de l'Homme oblige, elle a sans doute eu raison. Mais les tendances, du père à la fille, restent les mêmes. Le fujimorisme autoritaire, populiste et adepte des pots-de-vin a donc provoqué une levée de boucliers pour les élections de 2016. D'autant que dans un pays comme le Pérou, premier producteur de cocaïne au monde, on parle d'avantage de « narco-politique ». Le 11 avril 2016, le quotidien Le Monde rapportait les paroles de Jaime Antezana, 50 ans, chercheur indépendant, spécialiste du trafic de stupéfiants : «Force populaire

est le parti qui comptait le plus de candidats au Congrès financés par les narcos, quand ils ne sont pas eux-mêmes des trafiquants ».
Keiko Fujimori, surnommée « K », a cependant su surfer sur la frustration causée par la fin de l'embellie économique et la montée de l'insécurité au Pérou. Sillonnant, quadrillant même franchement le pays et ses coins les plus reculés, « K » a peut-être rappelé à certains la délicieuse Eva Perón en son temps ? En tout cas, c'est son adversaire, PPK, qu'on taxe de « candidat de l'élite », pas elle. Bizarre, quand l'entourage politique de Keiko est déjà sur les photos de Papa lorsqu'il était Président.

Un spectre à gauche qui suit la tendance globale en Amérique du Sud

Parce qu'avec deux candidats à droite, qu'en est-il de la gauche ? Au Pérou comme au Brésil, l'autre côté du spectre politique subit. Sa candidate la mieux placée dans la compétition, Veronika Mendoza, avait pourtant réalisé une belle ascension dans les sondages. Mais sa campagne, débutée 5 mois seulement avant l'élection, n'a pas résisté au bulldozer Keiko.

À côté de cette faiblesse face à la concurrence, c'est le fractionnement multiple des forces de gauche qui a freiné toute montée en puissance potentielle. Sans coalition, « Vero » a vu s'éloigner peu à peu la perspective du second tour. Belle joueuse après son éviction au premier tour, elle n'a cependant pas hésité à appeler au vote pour PPK, afin d'éviter que le Pérou ne croque dans la pomme, brillante comme le sourire de Keiko : « Le pire scénario serait la vivvctoire de Keiko, alors que les fujimoristes disposent déjà d'une majorité absolue au Congrès (soixante-treize élus sur cent trente) » résumait alors Veronika Mendoza.

L'euphorie de la victoire passée, Pedro Pablo Kuczynski doit maintenant s'atteler prestement à la tâche, les péruviens attendent le « kambio » (changement) tant promis… Tiens tiens, ferait-on du recyclage de slogan ?

LES KASSOS
RENCONTRE AVEC LE PRODUCTEUR (SALE GOSSE) DAVID ALRIC

Nicolas Renaud

Cela fait maintenant trois saisons que la série animée Les Kassos sévit sur YouTube. Plus que de détourner des figures iconiques de la culture populaire, chaque épisode représente ce que la France produit de plus corrosif. Nous avons donc profité de la venue de l'équipe au Festival d'animation d'Annecy pour s'entretenir avec le producteur, David Alric. Il a été notamment question de liberté de ton, des nouveaux médias comme Internet, et d'un hypothétique film à venir.

Cinéma

Comment le projet Les Kassos est-il né ?

Il est né d'une envie de faire une série basée sur des personnages avec un acting fort et face caméra. Au départ cela devait être un programme court pour les enfants mais ça n'a pas marché, malheureusement. Du coup on l'a poussé adulte avec El Diablo et Balak [les scénaristes, ndlr]. Cela a donné Les Kassos et a intéressé Canalplus.fr qui a mis du budget pour faire une animatique de pilote et un test d'animation. Comme cela leur a plu ils ont mis le reste pour en faire une série.

Concernant votre liberté d'expression, vous ne vous êtes jamais censuré ?

En tant que producteur je ne censure rien, souvent parce qu'il y a des arguments pour défendre l'idée. Concernant Canal, ils ont compris que c'était le côté borderline qui plaisait. Ils nous ont laissé faire quasiment tout, sauf une ou deux fois sur la saison deux et la saison trois.

Vous pouvez nous en parler ?

On était à une époque durant laquelle il y avait des problèmes concernant deux communautés qui s'affrontent depuis longtemps. C'était une blague communautaire comme on en fait des fois, de l'humour noir en référence à un phénomène historique. Du coup Canal ne voulait pas que l'on balance de l'huile sur le feu. C'est normal car ils sont co-producteurs, la série leur appartient.

Les Kassos à la télévision, c'est inenvisageable ?

Cela nous aurait intéressé mais ce n'est pas dans la culture de Canal+ la série d'animation adulte. Il n'y a toujours pas eu d'évolution. Ils se disent « l'animation c'est pour les enfants, le live c'est pour les adultes ». Cette frontière est mentale. J'espère qu'avec le succès de séries comme BoJack Horseman cela changera.

La série est basée sur des icônes de la culture populaire. Est-il arrivé de ne pas faire de sketch de peur que les personnages ne soient pas assez connus ?

C'est arrivé au tout début parce que la série se cherchait un peu. Mais on a remarqué que dans les commentaires lorsque quelqu'un n'avait pas la référence, la communauté lui répondait. À partir de ce moment-là on s'est dit qu'on pouvait tenter des choses un peu moins mainstream, ou aller chercher des références plus pointues.

Par exemple dans le dernier épisode de cette saison il y a une référence à Enter the void de Gaspar Noé, vous pensez que le public la saisira ?

Le grand public non, mais on a la chance d'avoir un public très cultivé. Par rapport aux autres youtubeurs on a des gens qui ont une vraie culture cinématographique, un background de films et de séries. Mais c'est pas grave si le public n'a pas la référence, le sketch marche quand même sans.

Les personnages que vous utilisez sont des marques. Est-ce que vous demandez l'autorisation à leurs propriétaires ?

Non on ne demande pas d'autorisation puisqu'on a le droit de faire de la parodie, avec certaines règles. Tant qu'on les respecte il n'y a pas d'autorisation à demander à Disney pour utiliser La Reine des neiges.

Il est compliqué de gagner de l'argent lorsqu'on diffuse sur Internet. La série est-elle rentable pour Canal+ ?

Ils ont investi beaucoup d'argent et ils ont du mal à le récupérer. Eux, ils gagnent toutes les vues, mais ce n'est pas une série qui rapporte. Aujourd'hui je pense qu'ils perdent de l'argent. S'ils continuent c'est parce qu'il y a peut-être moyen d'en gagner avec les produits dérivés ou des choses comme ça.

Quel regard portez-vous sur la télévision aujourd'hui ?

Quand tu fais de l'animation à la télévision il faut que ce soit pour un public enfant, quasiment uniquement. Moi j'ai pas réussi. A priori le futur de la télé se fera sur le web : regarde les nouveaux entrants comme Netflix ou Amazon. Vu qu'il s'agit d'abonnements, il n'y a pas de publicité, donc moins de contraintes. Pour faire de l'animation adulte c'est vers eux qu'il faut se tourner, et oublier la télévision.

Donc si on a un projet ambitieux c'est sur internet que cela se passe ?

Alors ambitieux sur l'image, ça coûterait forcément plus cher. Mais faire quelque chose de trash au niveau du ton, non. Il faut penser à la liberté de ton avant tout et pour ça les chaînes, c'est mort.

Canal vient de vous proposer un film Les Kassos...

Il n'y a pas grand chose à dire encore, c'est trop frais. On travaille mais il n'y a pas de choses évidentes. Ce n'est pas quelque chose que l'on attendait.

Vous n'avez pas peur que le public qui vous suit sur internet ne se déplace pas au cinéma ?

Cela dépendra du projet qu'on fait. Mais c'est vrai qu'on a remarqué que dès qu'il s'agit de sortir un peu d'argent, par exemple pour une place de cinéma, c'est plus compliqué. C'est sûr qu'on ne fera pas plus de 50% du public de notre communauté, et encore ce serait énorme.

Vous avez envie de développer un projet autre que Les Kassos ?

Oui mais ça veut dire qu'on repart de zéro. Déjà que c'est compliqué de faire un court métrage tout court, alors de zéro... Mais la série c'est cool quand même. Cela permet d'installer les choses. J'aime bien ce format-là et on commence à comprendre comment il marche, donc on ne va pas se précipiter tout de suite sur le long métrage.



Canal Factory

Cinéma

MICHEL HOUELLEBECQ SE MET À NU AU PALAIS DE TOKYO

Céline Quintin

Qui a dit que la littérature ne pouvait se fondre dans la création plastique contemporaine ? C'est le défi que relève actuellement Michel Houellebecq au Palais de Tokyo. Dans son exposition intitulée Rester Vivant, également le nom de l'un de ses premiers essais, l'auteur polémiste nous propose un travail très textuel, lui permettant de ne pas s'éloigner de son amour de l'écriture. Entre photographies, vidéos et installations, l'artiste nous offre une palette de médiums qui nous plonge dans ses tourments : des œuvres plastiques maitrisées et riches de singularité.

L'expression « Il est temps de faire vos jeux » nous saute aux yeux avant même de commencer l'exploration. Telle une mise en garde qui contraint le visiteur à prendre position, c'est alors avec une certaine appréhension que nous pénétrons les murs houelbbecquins. Deux grands chapitres décomposent la visite. L'ambiance austère de la première partie dénonce l'absence de charisme de notre monde moderne. Du décor urbain sinistre au splendide coucher de soleil, l'homme ne semble plus être au centre des préoccupations. L'aigreur et la mélancolie s'accentuent dans la salle composée de cartes postales qui révèle les désastres d'un tourisme de masse.

Ponctuée de rencontres, la deuxième partie se veut plus optimiste. Loin du monde lugubre et sombre que nous venons de traverser, l'homme se réapproprie une valeur. Les poèmes de l'artiste s'invitent dans les peintures de Robert Compas dont les compositions aux allures enfantines rendent ce duo de supports parfaitement complémentaire. Michel Houellebecq donne également carte blanche au scénographe Maurice Renoma pour concevoir le décor d'une salle. Celle-ci ayant pour objectif d'exprimer sa vision de l'érotisme. Mais c'est surtout en consacrant une salle à Clément, son chien mort il y a cinq ans, qu'il se met véritablement à nu. Tel un sépulcre qui lui rend hommage, l'homme fait preuve d'une délicatesse extrême.

Finalement, chaque salle de l'exposition s'apparente à une page de journal intime. L'ambiance varie selon l'humeur et nous pouvons suivre l'évolution mentale de l'artiste. Cette invitation dans un univers aussi intime reflète une prise de risque évidente. Il est alors difficile de ne pas s'y laisser emporter. Les œuvres de Rester vivant appellent parfois à des interprétations subjectives et cette délicieuse sensation nous confronte à notre imagination sans jamais perdre de vue le raisonnement global du créateur. Ainsi, malgré la complexité des angoisses que nous parcourrons, le récit reste structuré. La force de Michel Houellebecq se trouve certainement ici, dans ce juste milieu. Dans cette exactitude à être « entre deux choses ».

L'exposition Rester vivant,
Palais de Tokyo
Jusqu'au 11 septembre 2016

Art


Jane Roussel



Jane Roussel

AVEC FRAPP MUSIQ
ZEKWÉ POURSUIT SON ASCENSION

Guillaume André

Après deux premiers projets révélant un talent certain pour la production et le rap, Zekwé a livré Frapp Musiq, troisième galette d'une carrière déjà riche.

Musique

Tel un Freezer, un Cell ou un Boo dans la série Dragon Ball Z, Zekwé a vécu plusieurs transformations depuis les années 2000. Ceci en gardant toujours la même base. Il a d'abord été producteur pour l'écurie Neochrome (label des Seth Gueko, AlKPote ou encore Joe Lucazz pour ne citer que les principaux porte-étendards) sous le nom de Kévin Ramos. Sous les conseils d'AlKPote et Katana, il a ensuite enfilé la casquette de rappeur sous le doux nom de Zekwé Ramos. Depuis, le rappeur de l'Essonne a quitté Neochrome, enlevé son patronyme de son nom de scène pour devenir tout simplement Zekwé et ainsi atteindre sa forme ultime.

Avec Seleçao, sorti en 2010, Zekwé Ramos proposait un projet plus que correct mais sur lequel l'influence du label Neochrome était encore un peu trop prononcée tant dans les prods que sur les lyrics. Mais déjà, on sentait que le Franco-Cap-Verdien disposait d'un potentiel ne demandant qu'à être exploité. Et c'est quatre ans plus tard que le rappeur d'Évry s'exécutait pour mettre tout le monde d'accord avec Seleçao 2.0. Depuis, il a quitté Neochrome et a pris son temps. Il nous a laissés retourner en long, en large et en travers son dernier projet. En livrant Frapp Musiq le 24 juin dernier, il a mis fin à deux années d'attente qu'il a passées à apparaître sur des projets comme ceux du Gouffre notamment.

Marginalité

Nous sommes en 2016, Dragon Ball Super nous fait regretter le Club Dorothée et rapologiquement parlant, la mode est à la Trap ou au cloud rap. Zekwé semble las de cette facilité (« Plus la force de mettre le rap game à niveau » (Animos) / « Oui oui ça sent l'Essonne pas besoin de pomper les mecs de Chicago » (Zombies)). C'est un créateur et c'est tout à fait normal qu'à chaque début de morceau, une douce voix nous annonce : « Ceci est bien de la Frappe Musique. C'est bien Zekwé qui a inventé cette merde géniale. » D'ailleurs, sur Toudanlkalm, il demande carrément au « rap FR de remercier [sa] génitrice ». Rien que ça.

Autre lassitude qu'il s'évertue à partager sur ses réseaux, le rap façon skyrock, toujours plus aseptisé. Depuis qu'il « (s'en) branle de percer » (Zombies), il pisse allègrement sur le faciès du Rap jeu comme il le dit sur Animos. « Fuck le rap game » ; « J'dégueule en allumant la radio / J'me rince la bouche au Diplomatico » ; « Plus la force de mettre le rap game à niveau ».

Self-made man

« Koidmieux qu'un Zekwé qui gère l'affaire ? » Depuis qu'il a quitté Neochrome, Zekwé ne cesse de le revendiquer : il préfère travailler seul. Le morceau inaugural Koidmieux annonce la couleur. Tout du long, Frapp Musiq transpire cette fierté. Il est « toujours à produire, consommer [sa] propre merde comme Jesse Pinkman" comme il le rappelle sur Chicken Wings, l'un des meilleurs morceaux de l'EP.

D'une manière plus générale, les productions sont actuelles et collent parfaitement au personnage qu'il s'est créé depuis six ans. Le tout donne un ensemble cohérent à l'œuvre et amène un peu de variété à ce qu'on peut entendre d'habitude. Il nous l'avait déjà démontré sur Seleçao 2.0, Zekwé sait s'adonner au chant. Il le prouve sur Princess ou la ré-édition de Premier Métro, deux morceaux à l'eau de rose.

En somme, Frapp Musiq n'augure que du bon pour la suite de Zekwé. Avec « toujours des phases en stock" (Chicken Wings) et à ce rythme-là, pas sûr que Son Gokû ou Son Gohan ne puisse l'arrêter.



Repeat

Imaginez-vous le 29 avril 1968. Il est 20h30 et le journal vient de se terminer. En lieu et place de l'habituel film de la soirée, 2 minutes 30 d'absurdités télévisuelle vont être diffusées.

L'ART DE L'ABSURDE

Dorian Le Sénéchal

Les Français vont, ce jour là, découvrir sur Canal+ l'absurde univers Shadoks, de méchants volatiles vivant sur une planète a forme changeante et leurs gentils voisins de la planète Gibi qu'ils martyrisent avec un certain succès. Une ambition commune : aller vivre sur terre où les choses semblent mieux se passer. Un point commun : un taux d'échec de 100% dans ce projet.

La réaction est immédiate : une moitié des téléspectateurs s'offusque et hurle au scandale, l'autre regarde avec bienveillance. Au point que la chaîne pu programmer une émission, Les français écrivent au Shadoks où Jean Yanne lit les lettres adressées à l'ORTF. L'artisan de cette révolution télévisuelle ? Jacques Rouxel, un jeune employé du service R&D de l'ORTF, qui tente de répondre à la question qu'on lui a soumis : les Français veulent de la télévision, que leur montrer ? Alors oui, on peut penser que Les Shadoks, ce n'est pas vraiment le nirvana de l'audiovisuel. A côté de Game of Thrones, The Walking Dead et autres Vikings, c'est même un peu léger.

Mais les Shadoks, ce n'est pas juste une bande de piafs complètement stupides et pas très bien dessinés. On peut penser qu'ils sont un reflet de la société des années 1960 : «La plus grave maladie du cerveau, c'est de réfléchir». Ne peut-on voir ici une certaine critique de la société paternaliste et conservatrice qui a entraîné mai 68 ? Il en va de même avec leur occupation favorite : pomper. On rapproche cela de l'industrialisation et de la nature répétitive des tâches. N'oublions pas les politiques ! Une devise semble leur être dédiée : «S'il n'y a pas de solution, c'est qu'il n'y a pas de problème». Cependant, Rouxel n'est pas toujours critique de la société humaine. Lorsqu'il fait dire à ses personnages : «Ce n'est qu'en essayant continuellement, que l'on finit par réussir. Ou, en d'autres termes : plus ça rate, plus on a de chance que ça marche...» Ne rend-il pas hommage à la persévérance dont l'homme sait faire preuve ? Le réalisateur ne donnera cependant jamais son avis sur ces interprétations, il se contentera seulement de dire que «Les Shadoks, c'est l'image de notre civilisation oscillant entre son matérialisme dévorant et son perpétuel rêve de poésie et de beauté».

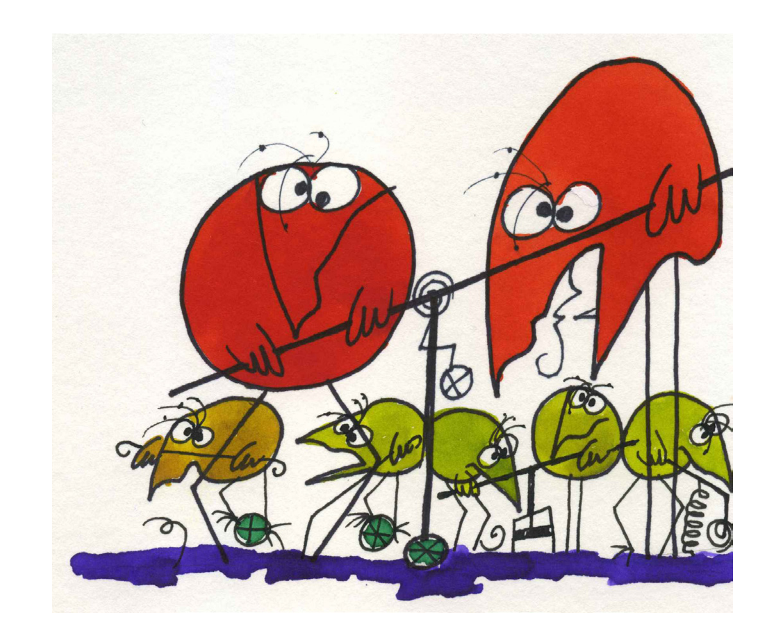
Révolutionnaire pour l'époque, tant dans son contenu que dans sa technique, cette série n'a à ce jour pas d'équivalent. L'»esprit» Canal+ a un temps pu s'en rapprocher, mais les récents événements lui ont fait effectuer un retour en arrière.

Lili Fantozzi «Périlleusement vôtre» taille 41 © Lili fantozzi
L'exposition du musée des arts modestes de Sète a pour ambition, en plus de faire perdurer la réflexion que voulait provoquer

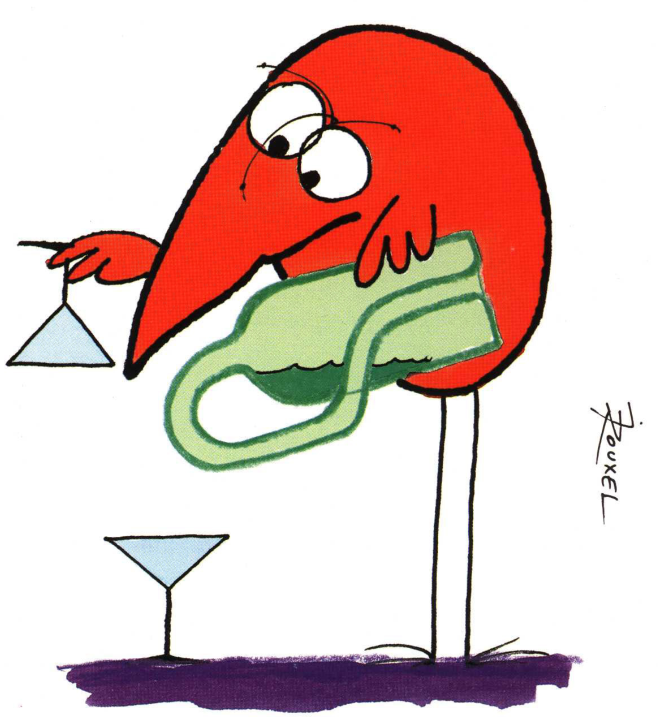
Rouxel, de nous montrer l'arrière plan artistique de cette émission. En effet, on retrouve de nombreux artistes, tant dans leur pensée que dans leur image : Miro ou Klee sont une inspiration indiscutable de la forme et de la composition des personnages et du monde qui les entoure. Une composition qui utilise de nombreuses formes géométriques simples et des couleurs vives : la ressemblance est frappante. Il faut quand même relativiser, le domaine artistique des Shadoks est à l'exact opposé des grands maîtres. Une émission équivalente aujourd'hui serait crée par des street artistes ou des auteurs de fanart. C'est là toute l'origine de la polémique : mettre à l'écran un contenu jugé vulgaire et sans valeur par la majorité, quand bien même ses auteurs sont talentueux et dans notre cas, avant-gardistes.

L'actualité de ces dernières semaines nous l'a rappelé, l'absurde n'est pas un objectif à atteindre mais un moyen de réflexion. Pourtant, cela ne semble pas faire l'unanimité. Il est cependant nécessaire de se rappeler que ce n'est pas l'intelligence qui crée la réflexion, au contraire, c'est de la réflexion que provient l'intelligence.

SHADOKS ! Ga Bu Zo Miam, du 18 juin au 6 novembre, MIAM de Sète. (www.miam.org/actu1.htm)



Les devises Shadok



S'IL N'Y A PAS DE SOLUTION
C'EST QU'IL N'Y A PAS DE PROBLÈME.

Art

RAMADAN SANGLANT, MÉDIAS SILENCIEUX

Agathe Hugel

Malgré les dernières violences internationales plutôt impressionnantes, le monde des médias français s'est avéré silencieux face à l'expansion de Daech : celui-ci gagne du terrain et il semble que la communauté internationale reste aveugle à la détresse des pays qui ne nous sont pas proches. Mais l'ignorance est grave, surtout face à ce genre de menaces.

Les dernières semaines ont été, médiatiquement parlant, plutôt monopolisées par de grands dossiers européens comme le Brexit, ses conséquences plus ou moins immédiates, mais aussi par l'Euro de football, qui a mobilisé les nations et les passions, et d'autres. Si de toute évidence tout cela a sa place dans l'actualité, il est toutefois clair que les médias français ont occulté des évènements internationaux bien plus importants, à savoir les derniers attentats imputés à l'Etat Islamique.

Ce mois de Ramadan 2016, comme l'explique Jean-Pierre Filiu, professeur à Sciences Po, a été ensanglanté du début à la fin, à cause des divers attentats qui l'ont ponctué. D'abord, deux attaques à Bagdad, puis l'attentat au Pulse d'Orlando mi-juin, l'assassinat d'un couple de policiers en France, les attentats en Syrie et de nouveau à Bagdad, puis au Yémen, au Bangladesh, et enfin, le dernier en date, l'attaque à l'aéroport Attatürk d'Istanbul. Parmi ceux-là, lesquels ont pu bénéficier d'une couverture médiatique aussi importante que les attentats du 13 novembre à Paris, les attaques de Bruxelles, ou même celui d'Orlando en Floride ? Aucun. Il semble que le monde pleure les pays riches et puissants, mais il est plus difficile de s'intéresser aux attaques lointaines, qui nous atteignent beaucoup moins.

Si on en parle, ce n'est que brièvement, comme pour évoquer ce qui se passe dans un monde qui est éloigné de nous, pas si proche que ça, et où on ne peut pas intervenir. Si le monde a prié pour Paris, jamais il n'y a eu de mouvement de solidarité aussi grand et important pour Bagdad, Dacca, ou Istanbul. Pourtant, ce qu'on peut remarquer, c'est que loin d'être isolés, ces attentats sont revendiqués par le même ennemi commun contre lequel l'Ouest déclare se battre : l'État Islamique. Alors comment, dans ce cas, peut-on ignorer des attaques qui certes, se passent au bout du monde, mais sont également perpétuées par cette organisation meurtrière ?

Les mois de juin et juillet ont été catastrophiques concernant la lutte contre l'État Islamique : à trop vouloir se concentrer sur des dossiers purement diplomatiques comme le Brexit ou simplement sans grande importance comme le football, le monde a ignoré les nombreuses victimes des attentats de Daech, et il a laissé prouver à l'organisation islamique que celle-ci a une force de frappe qui est bien au-delà de ce que l'on aurait pu prévoir, faisant alors du groupe terroriste un ennemi bien plus dangereux que ce que l'on pensait.

En ne réagissant pas aux attentats et aux attaques, les dirigeants des grandes puissances laissent l'État Islamique se répandre à son aise et devenir plus fort. Sans vrai plan d'action international réellement efficace, il est certain que plutôt qu'ignorer la détresse de ceux qui nous sont inconnus, la prochaine fois nous pleurerons de nouveau nos voisins.

ARLES 2016

LES RENCONTRES DE LA PHOTOGRAPHIE

EXPOSITIONS
4 JUILLET
— 25 SEPTEMBRE

RENCONTRES-ARLES.COM

MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION
DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES PACA
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE,
DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE
RÉGION PROVENCE - ALPES - CÔTE D'AZUR
CONSEIL DÉPARTEMENTAL DES BOUCHES-DU-RHÔNE
VILLE D'ARLES

FONDATION LUMA
OLYMPUS

SNCF
arte



Konbini
LE GRAND TOUR

TOILETPAPER MAGAZINE /
MAURIZIO CATTELAN ET PIERPAOLO FERRARI,
SANS TITRE (DÉTAIL)
DESIGN ABM STUDIO

44E FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE : UNE ÉDITION ENTRE DOCUMENTAIRE ET FICTION

La quarante-quatrième édition du Festival International du Film de La Rochelle s'est tenue au tout début du mois de juillet. Le festival a fait la part belle au documentaire, en interrogeant sa forme, mouvante, et ses liens avec la fiction. Cette édition aura aussi été le lieu de belles (re)découvertes.

Mathieu Champalaune, Justine Madiot

Une image aura dominé la quarante-quatrième édition du Festival International du Film de La Rochelle (FIFLR). Une image tirée du film La Vallée de Barbet Schroeder qui voit Bulle Ogier entourée de plusieurs hommes d'une tribu à moitié nus et portant de drôles de masques. Ce film illustre parfaitement une tension entre fiction et documentaire au cœur même de cette édition. Plus largement, l'œuvre de Barbet Schroeder, à qui le festival rendait un hommage en projetant une bonne partie de ses films en sa présence, est le parfait exemple de cette tension. La carrière de Schroeder aura été parcouru à la fois par le documentaire (Général Idi Amin Dada : autoportrait ; Koko, le gorille qui parle ou encore L'avocat de la terreur) et la fiction (More, Barfly, Le Mystère Von Bülow). Mais avec Schroeder, qui a également créé Les films du Losange et joué dans quelques films, la fiction recèle souvent une part de documentaire. Ainsi dans La Vallée (1971), il s'agit tout autant de raconter l'histoire de Viviane qui se retrouve embarqué dans une expédition, aux découvertes nombreuses pour elle, à la recherche d'une mystérieuse Vallée, que de documenter un territoire, la Nouvelle-Guinée, et sa population.

Les territoires multiples du film documentaire

Le documentaire aura été plus directement mis en avant à travers l'hommage rendu au documentariste américain Frederick Wiseman (High School, Welfare, In Jackson Heights) ou encore par la présence de l'italien Gianfranco Rosi qui venait montrer son dernier film, Fuocommare, qui a reçu l'Ours d'or au dernier festival de Berlin, et un autre plus ancien Bellow Sea Level (2009).

Une communauté autarcique, sans loi, sans gouvernement, sans eau ni électricité, trente mètres au dessous du niveau de la mer, en plein désert, à plusieurs centaines de kilomètres de Los Angeles. C'est le décor dans lequel se déroule Below Sea Level, fait de rencontres étonnantes et intimes avec des oubliés, des âmes perdues, des solitaires. Gianfranco Rosi filme avec pudeur et tendresse un monde inconnu, inimaginé et inimaginable, à la fois d'une absence objective et d'une présence inexplicable. Lors de la rencontre organisée par le Festival avec le public, il a confié avoir découvert cet endroit alors qu'il traversait une crise personnelle proche de la dépression. « J'ai vécu une à deux années là-bas, je m'y suis totalement intégré. » C'est sûrement ce qui explique la justesse de son regard sur les personnages qui se confient à lui, peut-être plus qu'à la caméra. Le temps a été long avant qu'ils ne l'acceptent et ne lui fassent confiance, mais la rencontre a bien eu lieu. « Ce que j'aime avec les documentaires, c'est qu'il faut s'ouvrir à un nouveau langage à chaque fois. J'ai vraiment cette envie d'apprendre à connaître des lieux que je ne connais pas, c'est comme cela que ça se passe. C'est d'abord une rencontre avec un lieu, puis avec des gens qui représentent l'idée précise que je me fais de ce lieu. » Rosi voulait que le désert


Les films du losange

soit un personnage de son film quand il le parcourait, et il a trouvé dans cette communauté des vies brisées, des espoirs perdus, des cœurs déchirés qui s'unissent à la sécheresse cruelle de ce paysage. Pourtant, rien de cruel dans les images. Malgré une réalité parfois dure, elles restent caressantes, émouvantes, drôles parfois. « Le seul langage que je sais utiliser pour accéder à la vérité de ceux qui sont devant ma caméra est le langage cinématographique. J'essaye toujours de créer de la circularité dans les entretiens avec ces gens, avec un début, un milieu et une fin naturelle, des moments que je ne coupe pas, que je ne monte pas. La vérité ne s'écrit pas. » Ces entretiens, ils sont le grand mystère du cinéma de Rosi. Ces personnages inconnus se dévoilent, se livrent tant, sans que jamais la voix ni le corps du réalisateur n'interviennent à l'écran. Nous découvrons petit à petit les histoires de chacun, les raisons qui les ont menés à se retrancher en plein désert, loin de toute civilisation, les tragédies qu'ils ont affrontées, la manière dont ils vivent dans ces conditions si particulières, les relations qu'ils entretiennent. Ils semblent se lancer dans leurs confidences comme s'ils se parlaient à eux-mêmes, et évoluer avec un tel naturel, une telle aisance, que le doute se crée : fiction, ou documentaire ? « Définir mes films en tant que fiction ou documentaire ne m'intéresse pas. Je ne suis pas capable de dire ce que je fais. » : voilà ce que Gianfranco Rosi en dit. Il est pourtant sûr qu'il a créé une nouvelle façon de manier le registre.

Cela se confirme avec Fuocoammare, par-delà Lampedusa. Se dégagent de la réalisation une liberté, des émotions, un naturel et une justesse surprenante, qui créent davantage de doutes encore sur la frontière entre les genres. La caméra semble avoir été posée là, presque par hasard, mais les scènes qui se déroulent devant elle sont parfois paradoxalement trop vraies pour être vraies. Sans explication, sans voix-off, sans commentaire, la vie de six habitants de l'île et l'arrivée des migrants à la nouvelle frontière déplacée dans la mer s'entremêlent sans jamais se rencontrer réellement. « Le vrai défi que je me lance, dans ce monde plein d'informations, est de fermer la porte, de ne pas l'ouvrir, et de filmer ce que je vois à travers le trou de la serrure. Il y a évidemment tout un monde autour de ce que je filme, il y a une multitude de choses à voir derrière une image, et cela appartient à la liberté du spectateur. » Une intemporalité enveloppe en effet les films de Rosi, un accès au plus essentiel est offert au public par l'étude sociologique des caractères à laquelle s'évertue le cinéaste, dans des lieux-cocons coupés du monde. Fuocoammare lève ainsi le voile sur les tragédies migratoires immenses qui ont frappées les portes de l'Europe ces dernières décennies, et auxquelles le réalisateur a été particulièrement sensible, faisant de ce tournage un des plus compliqués qu'il ait vécu. « Filmer les migrants et les morts de Fuocoammare a été très dur. J'ai eu l'impression de me retrouver face à une chambre à gaz. Quand

je suis descendu dans les cales des bateaux et que j'ai vu ces cadavres, quelque chose s'est brisé en moi. Je me suis dit que le monde devait savoir. C'était un choix politique et éthique. » Les images de ce dernier documentaire touchent alors à l'humanité même de chacun des spectateurs. Une nouvelle fois, l'objectivité avec laquelle sont filmées ces images permettent au documentaire de ne pas tomber dans un pathos dérangeant. Les choses sont montrées comme elles sont, sans explicitation orale, sans exagération, sans dramatisation, sans théâtralisation. Les deux lignes directrices du film se compensent l'une et l'autre, et les histoires des habitants de l'île montrent aussi que la vie continue et triomphe tout près de ce cimetière maritime. Samuele, un jeune garçon d'une dizaine d'années, occupe une large place dans cette part là du documentaire, y apportant autant de fraîcheur et de légèreté que d'humour. « J'avais besoin de trouver un enfant qui soit encore en train de découvrir le monde, qui ne parle pas des migrants ni de la politique, et qui justifie aussi le fait que je n'en parle pas sur l'île. » Fuocoammare est en effet aussi l'histoire de deux mondes qui ne se rencontrent jamais, tout en cohabitant, interrogeant à nouveau le motif de la frontière. Gianfranco Rosi a significativement conclu la rencontre publique du Festival en ces termes : « La frontière est un concept très important. Dans Below Sea Level, le désert représente une frontière entre la vie et la mort. Lampedusa est, de la même façon, une limite invisible entre la liberté et la tragédie. »

À Frederick Wiseman et Gianfranco Rosi, on pourrait rajouter le cycle dédié au documentaire d'animation, genre en plein essor depuis Persépolis et Valse avec Bachir, pour donner une pleine mesure du documentaire en 2016.

Jean Vigo et Carl Theordor Dreyer à l'honneur

Durant cette quarante-quatrième édition de FIFLR, deux cinéastes avaient les honneurs d'une rétrospective. Celle consacrée au danois Carl Theodor Dreyer permettait de faire le tour d'une filmographie qui s'étend de 1919 (Le Président) à 1964 (Gertrud), entre le cinéma muet et le cinéma parlant avec une carrière qui semble en deux temps. Plutôt prolifique au moment du muet, Dreyer se fait plus rare après le passage au parlant marqué par Vampyr, qui garde par ailleurs quelques traces du muet, avec un film tous les dix ans. L'occasion donc de vérifier que Vampyr (1932) avait bien gardé intacte son étrangeté et que Ordet était toujours d'une force sublime. A travers cette rétrospective, la grande précision de Dreyer et son extrême croyance dans le cinéma impressionne.

Malgré sa très courte carrière (seulement quatre ans), Jean Vigo a aussi eu le droit à une rétrospective. Celle-ci a permis l'émerveillement devant la beauté sur grand écran du célèbre L'Atalante. Un cinéma riche aussi de toutes les trouvailles du chef opérateur de Vigo, Boris Kaufman, fait de trucages en tous genres. Cette volonté d'une expérimentation constante est encore plus visible avec les courts-métrages documentaire de Vigo comme La Natation par Jean Taris, champion de France.

Ce (vieux) rêve qui bouge

Enfin, dernier cinéaste à l'honneur, Alain Guiraudie qui depuis maintenant vingt ans étonne par son cinéma étrange et fantasque, inventant un territoire, une époque. Outre le merveilleux L'Inconnu du lac, sorti il y a déjà trois ans, l'ensemble de ses moyens et longs métrages était montré à La Rochelle. Entre western moderne, traques des bandits, histoires de bergers d'ounayes, monde en désindustrialisation, recherche du plaisir, le cinéma de Guiraudie est parcouru par une noirceur qui semble ne cesser d'augmenter, à l'image de son dernier film Rester Vertical.

D'aujourd'hui et d'ailleurs

Le Festival International du Film de La Rochelle a aussi à cœur de donner des nouvelles du cinéma d'aujourd'hui ou d'hier. Parmi les prochaines ressorties de film anciens restaurés, retenons Fargo des frères Coen, qui fête ses vingt ans, Little Big Man d'Arthur Penn ou encore Masculin Féminin de Jean-Luc Godard. Parmi les films d'aujourd'hui, le rire pouvait être de mise avec le l'hilarant Victoria de Justine Triet, l'aventurier Le Voyage au Groenland de Sébastien Betbeder ou le délirant Apnée de Jean-Christophe Meurisse.

Une nouvelle fois, Le Festival du film de La Rochelle a montré qu'il était le lieu de tous les cinémas, où la fiction et le documentaire ne cessent de se croiser et de se brouiller, où la douleur et la noirceur deviennent tout de même jouissance.

QUI EST DOM JUAN ?

On connaît la figure du séducteur par excellence qu'est Dom Juan, qui enchaîne les aventures amoureuses avec de belles femmes moins par attirance sexuelle que par goût esthétique. C'est justement là que se pose le problème. En effet, dans la pièce de Molière, Dom Juan est poursuivi par une de ses anciennes conquêtes, et ne séduit qu'une paysanne. On est loin du constat des mille conquêtes de l'homme qui vit pour séduire. Qui est donc Dom Juan ?

Anaëlle Féret

Son portrait est fait par son serviteur Sganarelle dès la première scène : un homme abominable, sans mœurs et athée par-dessus le marché, qui ne respecte rien ni personne hormis lui-même. Un homme libre, qui se détache volontairement et quel qu'en soit le prix de toute obligation sociale. Mais il reste attaché à l'hypocrisie (« l'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus », acte V scène 2), comme son serviteur d'ailleurs, qui n'osera jamais dire du mal de son maître devant lui.

Dom Juan est en fait simplement un beau parleur, qui manipule aussi bien les femmes que les hommes, comme son créancier. Il semble vivre pour le plaisir : « Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? [...] Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. » (acte I, scène 2)

Mais paradoxalement, Dom Juan n'a plus aucun goût, ne sait plus distinguer le beau du laid, il est attiré par celles qui le rejettent et les rejette aussitôt qu'elles s'offrent à lui, comme Done Elvire, qui en fait les frais. On ne peut donc plus voir en lui un simple esthète, qui apprécie la beauté, car il perd toute notion esthétique. Il n'est pas non plus un obsédé, maniaque ou autre psychopathe décidé à posséder tout ce qui lui plaît.

Non, Dom Juan n'est rien de tout cela. C'est un homme libre, qui recherche sans relâche la liberté absolue : il rejette Dieu non par athéisme ou diabolisme mais par refus de limites, si lointaines soient-elles. Il ne s'attache à aucune femme, n'a aucun ami. Dom Juan se revendique comme anticonformiste. Contrairement aux autres personnages, il ne montre aucune stupeur face à la statue du commandeur qui lui parle. Pour lui, qu'une statue se mette en mouvement prouve bien qu'il est hors du commun. Le titre même le prouve : Dom Juan ou le Festin de Pierre, il souligne un lien au surnaturel plutôt qu'une identité de séducteur.

Dom Juan n'est pas un séducteur, ou du moins n'est pas que cela : il est avant tout un homme libre, et meurt libre, distingué des autres hommes par la statue du commandeur qui incarne la loi, la vengeance, les convenances, tout ce dont il s'est détaché au cours de sa vie de séducteur. Sa mort est l'ultime libération qui le rattachait au monde banal des hommes.

LA MAGIE DES STUDIOS HARRY POTTER

Arthur Martineaud

En 1990, lors de son voyage en train de Manchester vers Londres, la jeune J. K. Rowling eut soudainement une idée incroyable. Elle imagina un personnage, Harry, et un univers magique prenant place autour d'une école de sorciers : Poudlard (Hogwarts en anglais). Elle commença alors à rédiger ce qui sera le premier tome de la fameuse saga Harry Potter. Curieusement, une fois le livre fini, Rowling se vit refuser son œuvre par une bonne dizaine de maisons d'éditions. Ironie, lorsqu'on connait le succès de la saga aujourd'hui. Après le triomphe des huit livres et films, le Warner Bros Studio décide alors, en 2012, d'ouvrir le parc « Making of Harry Potter » afin de permette au grand public de visiter les studios Harry Potter et d'être au cœur du monde du jeune sorcier et de ses amis.

Le lieu

Si vous êtes en vacances à Londres et que vous êtes fan d'Harry Potter, sachez que les studios sont à environ une heure du centre. Autrement dit, ils sont très proches ! Allez faire un tour sur le site des studios pour réserver votre ticket (une cinquantaine d'euros) puis sur le site du National rail où vous pourrez acheter vos billets de train pour un départ à Euston et une arrivée à Watford Junction (aller-retour pour une vingtaine d'euros). De là, prenez l'un des bus Harry Potter qui vous conduira jusqu'aux studios. Et voilà, vous y êtes !

Let's get started

Vous y voilà. Les gigantesques studios vous font face et, autour de vous, vous apercevez déjà quelques pièces d'échecs géantes toutes droit sorties du premier film. Au loin, vous entendez la musique mystérieuse de la saga qui vous berça huit films durant. En rentrant dans les studios, vous pouvez admirer les portraits des acteurs et la voiture volante utilisée dans le second volet. La visite commence.

La visite

Affiches, extraits vidéos, plateaux de tournages, costumes, mannequins, animatronics, balais, baguettes, monuments, objets nous sautent aux yeux : entre émerveillement et excitation, vous réalisez rapidement que le prix du billet valait le coup. Vous pouvez alors déambuler dans les studios pour une visite d'environ trois heures (temps moyen) afin de rentrer dans les coulisses d'un univers que vous avez toujours voulu mieux connaitre. Mais trêve de bavardage, nous vous laissons le plaisir de découvrir les lieux par vous-mêmes.


7990 TD

LE SEXE ET LA BIBLE

Le sexe, thème sulfureux, tenait déjà sa place dans les écrits sacrés de l'antiquité, et plus particulièrement dans la Bible. Les Don Juan de ce temps, joyeux anachronisme, étaient alors souvent incarnés par les figures féminines.

Marine Roux

L'amour charnel est un sujet ambivalent dans le livre de référence des chrétiens. Il peut être motivé par deux élans contraires, le bien ou le mal. Moyen d'expression de la passion des créatures, le sexe voit la première femme d'Adam, Lilith, devenir l'incarnation de la femme rebelle, l'insoumise qui tente de chevaucher l'homme, prenant ainsi le contrôle de l'acte charnel. Comportement réprimandé par le tout-puissant, elle se voit frappée dès lors d'une malédiction lui interdisant d'enfanter et ainsi, de fonder un couple avec Adam. Lilith devient dans l'imaginaire biblique hébraïque, la femme fatale, à l'instinct sexuel débridé, l'une des affidés du diable qui n'hésite pas à se venger en tentant les maris à commettre l'adultère mais aussi, en tuant les nouveaux-nés, ces promesses de vie qui lui sont à jamais refusées. Ce premier visage de femme se révèle ainsi entièrement tourné vers l'impulsivité, la bestialité aussi bien charnelle que mentale et figure au rang des monstres diaboliques. Ne dit-on pas d'elle qu'elle prend l'apparence du serpent tentateur qui poussera la pieuse Eve à commettre le péché originel ?

Après le désastre de la création de l'égal d'Adam, Lilith, il est écrit que le tout puissant créa une seconde femme, aux instincts bien plus sages, Eve. Née d'une des côtes d'Adam, et donc déjà soumise entièrement à lui, Eve représente le sexe-mariage par excellence. Loin d'être aussi enivrant que le sexe-bestial promit par la première femme, celui-ci est entièrement motivé par Dieu et a pour but la procréation et non plus le simple plaisir. A noter que le premier rapport du couple fondateur de la lignée humaine n'intervient qu'une fois chassés du Jardin d'Éden, après que la nudité soit devenu un sujet de honte. Cachant les sexes, ces derniers deviennent alors l'un des points central de la vie, aussi bien loué que redouté mais en tous temps, dissimulé aux regard et n'intervenant que lors de l'accouplement des créatures.

Mais sur les hanches d'une femme à la beauté sans pareille, le voile a glissé, sensuellement, laissant place au sexe-désir. En effet, dans le Nouveau Testament, un des épisodes met en scène la danse d'une jeune princesse, Salomé, portant symboliquement sept voiles et tentant par la démonstration de la grâce de son corps s'offrant et se refusant au regard, de charmer le roi Hérode. L'enjeu ici pour la femme n'est pas de répondre à une quelconque passion mais bien d'accéder à une place favorable pouvant l'assurer de combler ses désirs. S'offrant ainsi au regard du monarque régicide, la belle mime l'abandon charnel au travers de sa danse et fait passer le corps dans la dimension de la représentation, devenant ainsi l'objet-désir de l'homme. Habituée à plaire aux hommes, Salomé est l'incarnation de la tentatrice sage qui devient néanmoins dangereuse dès lors que le prophète Jean-Baptiste arrive à la cour d'Hérode. Seulement habité par dieu, cet homme ne lui voue aucun culte, ce qui pousse la belle à charmer le monarque pour recevoir en cadeau de mariage, la promesse de la décapitation de l'indélicat Jean-Baptiste que l'on retrouve désormais comme un lieu commun de la peinture.

Enfin, dernier aspect de la sexualité dans la Bible ici mis en relief, le sexe-passion. Celui-ci s'exprime le mieux dans un récit apocryphe des livres poétiques de l'Ancien Testament, soit le Cantique des cantiques. L'épisode en question met en exergue les voix de deux amants, la bien-aimée et le roi Salomon, soupirant d'amour dans des portraits croisés au travers desquels ils présentent l'objet de leur amour. Tissu de métaphores simples prenant appui sur des éléments naturels pour chanter la gloire de l'aimé, ces louanges enflammées offrent la part belle au désir charnel librement exprimé, fait inhabituel dans la Bible, avec notamment la supplication amoureuse de la bien-aimée qui, ouvrant l'épisode, implore : « Qu'il me baise des baisers de sa bouche ! ». Cet écrit de la Bible ne fut pas compté de suite comme faisant partie du texte sacré de part son caractère libéré, voir profane et ne dut sa place parmi les écrits fondateurs, qu'à l'interprétation allégorique de Rabbi Akiva qui y vit l'expression de l'amour du peuple, représenté par la bien-aimée, pour Dieu, alors figuré par le roi Salomon. Seuil de la transcendance, le sexe apparaît en ce dernier cas comme l'un des moyens d'accéder au degré le plus élevé de l'amour, dans l'extase du corps et de l'esprit.



LES FANTÔMES DE LA GUERRE CIVILE SRI-LANKAISE REFONT SURFACE ET MENACENT L'EQUILIBRE DU NOUVEAU GOUVERNEMENT

Manon Vercouter

Sri Lanka. 1983. Le début d'une guerre civile sanglante qui mènera à plus de 100'000 personnes tuées.

Sri Lanka. 2009. Le conflit entre la majorité cinghalaise et la minorité tamoule d'une part, et des insurgés marxistes d'autre part, se termine.

Sri Lanka. 2016. Le gouvernement agit enfin face aux atrocités commises pendant la guerre civile tandis que des documents semblent accabler certains membres, dont le président lui-même.

Un pas en avant…

Il aura fallu sept ans pour que le gouvernement sri-lankais réagisse après une guerre civile de plus de vingt-six ans. Le 8 juin 2016, c'est en effet la première fois que Colombo a parlé des 65'000 personnes disparues lors de ce conflit. Tous les noms n'ont pas encore pu être répertoriés par les autorités, et pour cause, la tâche est gigantesque. Cependant une proposition de loi qui devrait passer d'ici quelques mois devant le Parlement du pays devrait autoriser l'émission de certificats d'absence aux proches des personnes disparues. Ces précieux papiers pourraient leur permettre d'accéder aux biens de leurs proches, gelés depuis leurs disparitions, et ainsi de gérer temporairement leurs propriétés et leurs avoirs.

Ces avancées sont notamment dues au nouveau président, Maithripala Sirisena. Elu le 8 janvier 2015, celui-ci s'est tout de suite engagé à rétablir la paix dans son pays. Le 7 juin dernier, le président a d'ailleurs déclaré vouloir « éradiquer l'idéologie séparatiste des Tamouls, localement et internationalement ». Ces derniers, représentant 15% de la population, se battent en effet pour l'autodétermination de leur pays. Il a aussi promis de veiller à ce que « toutes les communautés puissent coexister pacifiquement et harmonieusement. Ce sera une société où tout le monde sera traité équitablement ».

Sirisena représente donc un espoir pour son pays après avoir succédé à Mahinda Rajapakse, un leader extrémiste et corrompu. Cependant, le processus de réconciliation s'annonce long et difficile. Le pays reste meurtri par les vingt-six années de guerre civile entre la majorité cinghalaise (bouddhiste) et la minorité tamoule (essentiellement hindouiste), qui a tué plus de 100'000 personnes dans le nord et l'est du pays.

De plus, le gouvernement, et particulièrement l'armée sri-lankaise, portent également leur part de responsabilité dans ce désastre puisque la victoire de l'armée en 2009 a entrainé la mort de plus de 40'000 civils après que le mouvement séparatiste a utilisé la population comme bouclier humain. Un désastre humain que les autorités sri-lankaises ont qualifié « d'opération humanitaire » devant l'assemblée à l'occasion de son deuxième examen périodique universel (EPU) devant le Conseil des droits de l'homme (CDH) en 2012.

Deux pas en arrière ?

Les plaies sont encore profondes, ouvertes et douloureuses au Sri Lanka. Et la situation ne cesse de se compliquer. Le dernier rebondissement en date provient des révélations du quotidien britannique The Guardian qui a reçu des photos par un ancien employé de Halo Trust, l'ONG britannique reconnue comme la plus importante mondialement concernant le déminage. Ces photos semblent confirmer que des bombes à fragmentation ont

été larguées sur la population à la fin de la guerre civile, en 2009. Elles sont également accompagnées de témoignages qui expliquent que des restes d'armes ont été découverts dans des zones de cessez-le-feu où près de 300'000 personnes avaient été envoyées de réfugier afin d'échapper aux derniers combats en 2009 opposant militaires et tamouls.

Le problème ? Bien que ce soit Gotabaya Rajapaksa, le frère du précédent président Mahinda Rajapaksa qui était à l'époque en charge de la stratégie militaire du pays, et par conséquent considéré à l'époque comme le responsable des massacres de 2009, l'actuel président Maithripala Sirisena était alors ministre de la Défense. De plus, d'autres membres du gouvernement actuels semblent être inquiétés, comme Sarath Fonseka, l'ancien chef des armées et actuel ministre du Développement régional.

Face à ces révélations, le gouvernement sri-lankais joue la carte du scepticisme comme le rapporte le journal The Hindu. Pour Colombo, impossible de prouver la véracité des clichés de bombes à fragmentation, ni de savoir à qui ces bombes appartiennent – à l'armée, aux Tigres tamouls ? Bien qu'il faille prendre ces nouvelles informations avec précaution, The Guardian explique cependant que seul le gouvernement sri-lankais avait la possibilité de développer un tel arsenal.

Droits de l'homme et Sri Lanka, une relation compliquée

La parution de ces photos intervient au même moment que l'ouverture de la 32e session du Conseil des droits de l'homme à Genève (CDH), Conseil qui a souvent été confronté aux situations difficiles au Sri Lanka. Le CDH s'était d'ailleurs réuni les 26-27 mai 2009 pour une session spéciale consacrée au pays. Espérons que Maithripala Sirisena respectera ses engagements et continuera dans la lignée de la transparence politique. C'est en effet à cause de la réticence du précédent gouvernement à creuser les questions qui se posaient autour de cette guerre civile que le Conseil des Nations Unies pour les droits de l'homme s'est lancé dans une enquête sur les allégations de crimes de guerre à l'origine. Le Sri Lanka avait même refusé l'émission de visa d'entrée aux envoyés des Nations unies chargés d'enquêter sur les crimes de l'armée sri-lankaise et de la guérilla tamoule en 2014.

Après avoir appliqué une résolution de l'ONU demandant la tenue d'enquêtes indépendantes afin de faire la lumière sur d'éventuels crimes de guerre commis en 1986 et 2009, Sirisena risque d'être lui-même inquiété. Un risque qui ne cesse de s'accroître depuis les révélations du Guardian, et la nomination le 7 mai dernier du général Jagath Dias à la tête de l'état-major, pourtant accusé par les organisations de droits de l'homme d'avoir joué un rôle majeur dans les crimes de 2009. Espérons que ce pays, régulièrement interpellé sur la question de l'impunité par le CDH notamment, saura cette fois assumer ses responsabilités et honorer ses promesses afin de rendre justice aux centaines de milliers de personnes qui ont souffert de cette guerre civile.



TÉLÉVANGÉLISME LE SERMON 2.0

Yannis Moulay

Désormais sur Youtube, Facebook et Instagram, les pasteurs modernes ont troqué leurs pupitres contre un compte Twitter et certains comptent même plusieurs millions de followers à travers le monde. Véritables stars du web, qui sont les nouveaux télévangélistes ?

« Muslim Pro », application pour connaître l'heure exacte de la prière et la direction de la Mecque, « JewsUpp » pour faciliter les événements et rencontres entre membres de la communauté juive, « Audio Bible » pour pouvoir écouter une version du livre saint partout où l'on se trouve … Quand les smartphones et autres écrans font irruptions dans le quotidiens des croyants, la manière de vivre sa religion s'adapte. Rabbins et papes se mettent à Twitter tandis que les megachurches américaines, nouvelles cathédrales modernes de verre et d'acier, proposent un réseau wifi gratuit et illimité en plus de leurs librairies interactives et télés plasmas. Quid des pasteurs ?

Le message, c'est le médium

Depuis longtemps, l'heure n'est plus au prêche austère : à l'instar des chanteurs, comédiens, ou hommes et femmes politiques, le pasteur moderne est en effet devenu une véritable vedette médiatique américaine, et ce depuis que ses sermons se sont diffusés massivement à la télévision : le télévangélisme. Aujourd'hui, les américains Joyce Meyer et Larry Mack, par exemple, ou le célèbre pasteur nigérian T.B. Joshua ne sont plus limités par les murs des églises ou du petit écran. Leurs prêches sont maintenant «teasés» sur Twitter et rapidement en ligne sur leur chaîne YouTube, en podcast sur iTunes ou sur leurs sites personnels.

Si les pasteurs (officiellement reconnus par l'Eglise ou non) utilisent de nouveaux canaux de communications pour toucher un maximum de fidèles, ils s'y adaptent et en reprennent les codes. Ainsi, les sermons modernes se calquent sur les émissions de télévisions contemporaines et autres produits culturels médiatiques. On fait donc face à un vrai one-man-show télévisé, proche du jeu et du magazine politique, dirigé par une vedette experte dans le discours rhétorique sachant capter l'attention de ses cibles. Fascinant les foules par son charisme, cette dernière sait aussi canaliser la puissance émotionnelle de son public pour proposer (ou vendre ?) son interprétation personnelle des idéaux et valeurs religieuses parmi des centaines de courants différents … et en tire au passage des millions de dollars de bénéfices.

Les voies du Seigneur … sont sur Netflix

En début d'année, c'est même le géant Netflix qui a annoncé la disponibilité de contenu télévangéliste sur le territoire américain, désireux de toucher un nouveau public. Désormais, il est possible de voir les très connus « Sense8 », « House of Cards » ou « Orange Is The New Black » aux côtés des chaînes de quatre vedettes religieuses très populaires aux Etats-Unis : Steven Furtick, Joyce Meyers, Andy Stanley et Ed Young. Ce dernier, interrogé sur la question, a d'ailleurs dit qu'il « croy[ait] qu'aujourd'hui, si Jésus était physiquement sur Terre, il serait sur Netflix. » [I believe if Jesus were on planet Earth today in the flesh he'd be on Netflix].

Le sermon, une arme politique

Mais n'oublions pas non plus que le rôle de l'évangélisation, peu importe les supports technologiques, reste de convertir. Et grâce aux nouveaux canaux médiatiques, l'influence télévangéliste ne s'arrête plus aux frontières de l'Amérique et peut se faire à grande échelle : certains sont particulièrement reconnus en Amérique Latine, mais aussi au Nigeria ou en Corée du Sud et abreuvent de nombreux adeptes suspendus à leurs lèvres. Et cela a son importance, puisqu'ils diffusent des idéaux de vie, religieux mais pouvant être également moraux et politiques. Euthanasie, questions du genre, armes nucléaires : autant de sujets sensibles qui alimentent des discours parfois très conservateurs touchant une communauté peut-être religieuse, mais avant tout civile. De fait, les télévangélistes d'aujourd'hui deviennent de puissants leaders d'opinion … dont il ne faudrait pas sous-estimer l'influence.



Ed Young

RENCONTRE AVEC YALTA CLUB « ON A APPRIS LA MUSIQUE GRÂCE À LA SCÈNE »

Trois ans après leur premier album éponyme, le groupe Yalta Club composé de six nantais, est de retour avec son nouvel EP Midas dans lequel il revisite le mythe grec. Le chanteur du groupe nantais, Julien, nous a parlé du travail et des choix, pour la réalisation de cet EP. Un premier pas vers le deuxième album qui devrait sortir début 2017.

Marie-Madeleine Remoleur

Pourquoi avoir choisi de revisiter le mythe de Midas ?

On a toujours été fasciné par cette histoire qui est une métaphore assez simple et juste du monde dans lequel on vit. Midas, c'est quelqu'un qui est constamment dans une fuite en avant pour essayer d'avoir toujours plus de richesses et qui fonce dans le droit dans le mur. La métaphore avec le monde actuel est assez évidente. Mais derrière ce constat qui peut paraître assez péjoratif, le mythe a une touche optimiste. Midas décide finalement de se débarrasser de ce pouvoir. Il y a toujours une porte d'ouverture. On ne voulait pas être dans la tragédie, mais dans le constat.

Comme dans le mythe, en quoi le monde actuel s'effondre ?

On a l'impression qu'on est dans la fin d'un cycle, que le gros empire est en train de s'effondrer. Au regard de l'histoire, on voit que ça a souvent été le cas, comme pour les civilisations, celle des Incas par exemple. Sauf que là, ce n'est plus pareil. La civilisation dont on parle, c'est le monde entier. Avec la globalisation, on a une situation inédite de chute globale. C'est une nouvelle fois un constat assez pessimiste. Sauf qu'on voit bien au quotidien, il y a plein de petites initiatives locales qui permettent de se retrouver. Ensuite, il faut que ça prenne de l'ampleur.

Sur les morceaux de l'EP, on retrouve beaucoup de thèmes d'actualité. Notamment sur Exile qui aborde la question des migrants.

Quand on entend les discours actuels, on a l'impression que le mot migrant est un portrait-robot. On a l'impression que ce sont tous les mêmes. Avec le groupe, on s'est dit qu'on allait raconter l'histoire d'une personne, d'un migrant. C'est un moyen de réindividualiser une personne. On veut s'éloigner du stéréotype d'un ensemble de migrants venant d'un pays imaginaire qui feraient tous la même chose. Les migrants, ce sont avant tout des personnes individuelles, avec des gens biens et des sales cons, comme partout. C'est une manière de dire : « On vous voit en tant que personne, pas en tant qu'ensemble désindividualisant. »

Love que vous avez écrit après les attentats de Charlie est aussi au coeur de l'actualité. Pourquoi le choix de la position naïve ?

Ce morceau est venu assez spontanément. Ce n'était pas morceau écrit dans la réflexion. On avait besoin de nous débarrasser de notre colère et de la tristesse qui étaient nos premières réactions après les attentats contre Charlie Hebdo en janvier 2015. Ecrire une chanson plus légère était une façon de ne pas tomber dans la haine et la vengeance mais plutôt de se dire qu'on pouvait sortir quelque chose de positif de tout ça. Quand les attentats on à nouveau frappé la France le 13 novembre. Ca a été de nouveau dur pour tout le monde. On l'a sortie juste après ces attentats, c'était nécessaire. Il fallait qu'on partage avec les gens.

Love en réaction aux attentats, Exile sur les migrants, The Door sur la violence sexuelle, trois morceaux assez forts. Est-ce que vous vous considérez comme un groupe engagé ?

Nos engagements respectifs, on

les a construits chacun de notre côté. En groupe, on reste assez prudents avec le terme « engagé ». On a pu voir que l'engagement en tant que groupe est à double tranchant. C'est assez délicat et ça peut faire parfois plus de mal que de bien aux causes défendues. Après individuellement, on a des valeurs en commun et certains de nos membres sont engagés dans des associations. Nicolas est très engagé avec son festival Smmmile (premier vegan pop festival ndlr) et Corinne est dans l'association SOS Méditerranée. Mais pour porter une parole politique forte en tant que groupe, il faut être capable de l'assumer dans tous ses actes. Si ce n'est pas le cas, ça fait plus de mal que de bien. On ne veut pas jouer aux moralisateurs.

Vous avez travaillé avec Florent Livet et Pavle Kovacevic, qui ont travaillé respectivement avec Phoenix et Sébastien Tellier. Que vous ont-ils apporté dans la création de l'album ?

C'est notre ancien label Atmosphérique qui nous avait mis en relation. La rencontre avec Florent fut un petit coup de foudre réciproque musicalement et humainement. Il a tout de suite adoré les maquettes. Il a un vrai côté de réalisateur à l'anglo-saxonne et grâce à ça il a donné une vraie impulsion à l'enregistrement. Ca a été un apport artistique important, il nous a bousculé et nous a poussé à aller chercher ce qu'il y avait de meilleur pour que l'album nous ressemble vraiment. Il n'a jamais hésité à nous dire « Ca pourrait être n'importe qui ! » en écoutant nos maquettes. On avait 50 maquettes, on a gardé 12 morceaux. Quand on est six dans un groupe, ce n'est pas facile de prendre le temps pour réfléchir. Il a été un peu comme le papa du groupe qui aide à donner le tempo.

Pavle Kovacevic est un arrangeur qui a une connaissance encyclopédique des sons de synthé. Sur nos maquettes, on avait justement une touche un peu plus électro. On a voulu creuser le monde du synthé. Il a insufflé sa science des claviers pour pousser tous les arrangements. Quand on compose sur l'ordinateur, ce n'est pas évident, c'est plus dur d'aller créer sa propre patte. Le risque est d'avoir le même son que tout le monde. C'est pour ça que grâce à ces deux personnes qui nous ont bien entourés, on a réussi à préserver notre empreinte.

Il y a énormément d'influences musicales étrangères dans vos morceaux. Pourquoi ce choix ?

On est six dans le groupe donc forcément, on écoute tous des musiques différents. On est des gros boulimiques de musique. Quand on se retrouve au studio le matin, il y en a souvent un qui sort « j'ai écouté tel son ou telle percussion indienne ». Toute notre écoute nourrit les multiples influences qu'on a sur nos morceaux. Ca colle d'ailleurs très bien avec la globalisation qu'on constate. Aujourd'hui, il n'y a plus de barrières musicales. Récemment, j'ai lu une interview d'un DJ d'Afrique du Sud qui s'est inspiré d'un DJ français. Il y a une vraie communication entre tous les musiciens. Certes, il y a un risque que l'identité musicale soit lissée. Il faut juste savoir placer le curseur.

On se souvient des prestations scéniques énergiques et spontanées, suite à votre premier album. A quoi ressemblent-elles aujourd'hui ?

Au moment de notre premier album, le live c'était notre force. On a appris la musique grâce à la scène. Le premier album était la retranscription à l'identique de ce qu'on faisait en live. Pour le deuxième album, on est allé chercher plus loin. On a exploité toutes les possibilités que nous offrait le studio. Du coup, on a plus de contraintes pour l'adapter en live. Mais finalement, après nos derniers concerts, on était hyper contents. On trouve nos marques. Notre musique est plus imposante que sur l'album mais on arrive à garder notre énergie.


Yalta Club

Musique

RENCONTRE AVEC
CLÉMENT BAZIN
«LE STEEL-DRUM NE M'A JAMAIS LÂCHÉ»

Instrumentiste de Woodkid, moitié de Hijacked, Clément Bazin est un homme plein de projets. En solo, il dévoile son nouvel EP, le rythmé et mélodieux Return to Forever sorti chez Nowadays Records. A cette occasion, nous l'avons rencontré. Il nous a parlé de sa passion pour le steel-drum (percussion mélodique originaire des Caraïbes), de ses nombreux projets et de son nouvel EP.

Tu as commencé la musique en jouant du steel-drum. Un choix d'instrument original ?

J'ai commencé cet instrument assez jeune, vers 12 ans. J'étais aux journées portes ouvertes d'une association qui s'appelle Calypsociation où il y avait des orchestres avec des steel-drum. C'est une association qui existe encore et qui fait la promotion de cet instrument. Je suis tombé là-dessus et ça m'a complètement sidéré. Je me suis inscris très vite et j'ai commencé à en jouer dans une école de musique. J'ai fait ça pendant des années en apprenant en autodidacte et au contact d'autres musiciens.

C'est seulement après, vers 18 ans, que je me suis inscrit dans une école de jazz puis une école de musique cubaine pour apprendre plus techniquement ce que c'était que l'arrangement, l'harmonie,. En bref, pour formaliser ce que j'avais appris en autodidacte. Encore aujourd'hui, j'en joue beaucoup et je vais encore à des festivals de steel band. Le steel-drum ne m'a jamais lâché.

Comment s'est effectué ton passage vers une musique plus électronique ?

Au début, je me disais que je serais instrumentiste et musicien de groupe et d'orchestre. Dans mon école de jazz, on apprenait aussi l'improvisation et l'harmonie jazz. J'ai fait que ça pendant vraiment longtemps. Au fur et à mesure que je me suis intéressé à la production en home studio, à la manière avec laquelle tu pouvais faire de la musique dans ton coin sans être avec un groupe ou avoir à programmer des répétitions. Et surtout, je voulais écrire de la musique. Ça s'est donc fait progressivement. En plus, en tant que musicien, il y a toujours des sons que tu adores. Si tu te mets à acheter un ordinateur et un logiciel pour faire de la musique, rapidement il y a des sons que tu vas chercher à reproduire, à étoffer. C'est ce que j'ai fait au début avec des sonorités du hip-hop ou de la musique électronique anglaise que j'adorais. J'ai essayé de reproduire ça et au fur et à mesure je me suis mis à produire mes propres sons.

Comment construis-tu et composes-tu un nouveau morceau ?

En général, je pars du clavier que ce soit pour créer une mélodie ou une suite d'accords. Mon steel-drum n'est jamais très loin. J'en ai assez joué et je n'ai donc pas besoin d'être forcément derrière pour savoir ce que je pourrais jouer dessus. Je l'ai vraiment intégré au fil des années. Souvent je travaille sur une petite séquence. C'est très proche du travail du beatmaking où tu travailles sur une petite boucle, où tu cherches la petite boucle en or. Ensuite, j'étoffe autour de cette petite base mélodique ou de suite d'accords.

Tu as été instrumentiste pour Woodkid et tu as un groupe, Hijacked, avec la chanteuse Jésabel. Pourquoi cette volonté

de multiplier les projets ?

J'aime faire plein de choses, c'est pour moi super intéressant. Ce que je fais avec mes steel-band c'est une musique instrumentale qui n'a rien à voir avec ce que je peux faire tout seul. Ce qu'on a monté avec Hijacked c'est encore autre chose parce qu'on écrit des chansons. C'est hyper intéressant pour moi en tant que musicien et producteur de me mettre à l'exercice de la chanson alors que c'est quelque chose que je ne faisais pas avant. Dans mon format plus électronique, même si on retrouve une structure qui pourrait s'apparenter au couplet / refrain, ça n'a rien à voir avec le fait d'écrire une chanson. C'est quelque chose que j'ai envie de continuer à faire. J'aime faire des choses différentes, ça enrichit chaque projet.

Tu as fait plusieurs premières parties de Fakear, une belle expérience j'imagine ?

C'était top ! On a enchaîné cinq dates. J'ai présenté beaucoup de morceaux du nouvel EP et quelques morceaux de mon ancien EP. On était deux à ouvrir le concert de Fakear, avec Douchka, un copain du label Nowadays. On a eu un super public et des salles bien remplies où le son résonnait avec qualité.

Accordes-tu une attention particulière à soigner ton live ?

Là c'était pas évident à mettre en place sur une première partie parce que c'était court. J'ai un passé d'instrumentiste dans des groupes donc pour moi c'est important qu'il se passe quelque chose sur scène, de proposer une véritable performance instrumentiste. Être engagé dans ce que tu fais, ce n'est pas juste faire un DJ set. J'essaye vraiment d'avoir un engagement musical, d'être investi dans le jeu avec mon steel-drum. Pour ce qui est du jeu de lumière, j'essaye de le développer parce que c'est très important. Ce n'est pas juste de l'habillage. La lumière ça dit tellement chose par rapport au ressenti, à l'émotion. En plus, quand t'es un artiste qu'on connait moins, c'est un super guide la lumière. Ça transmet beaucoup de choses.

Tu sors ton nouvel EP, Return to Forever ...

Return to forever est composé de sept morceaux. Il sera accompagné de clips sur lesquels on a commencé à travailler. C'est un peu la continuité de certains morceaux de mon précédent EP chez With Us Records. Il a un peu cette touche mais on y trouve aussi tout ce qui s'est passé pendant ces deux ans et demi, tout ce qui a pu m'influencer. J'ai pas fait un album de techno ou de minimale mais j'ai essayé de pousser ce que je faisais jusqu'à maintenant dans mon sillon.

Comment as-tu intégré la famille Nowadays Records ?

J'ai fait deux ans et demi de tournée avec Woodkid. On a fini la tournée il y a un an et je me suis remis à faire la musique parce que je n'avais pas eu le temps du tout pendant ces deux ans et demi de tournée. Je me suis mis à composer de façon boulimique plein de sons et une fois que j'avais aligné pas mal de morceaux je me suis dit qu'il fallait trouver un label pour avancer. Le label avec qui j'avais bossé avait déjà programmé plein de sorties du coup je me suis posé. Et Nowadays est arrivé très vite. C'est un label que je suivais depuis un bon bout de temps. J'ai toujours été un grand fan de hip hop et de beatmaking et c'était vraiment ça les débuts de Nowadays. Je les ai contactés par mail en leur envoyant ma musique. Ils m'ont répondu hyper rapidement. Je suis passé les voir au studio et on a bien accroché. Je suis super content d'avoir rejoint cette équipe. C'est un label bien installé et c'est une vraie petite famille. Ça c'est donc fait très simplement.


Flavien Prioreau

LE FOOTBALL EST-IL L'OPIUM DU PEUPLE ?

Lundi 11 juillet. Le réveil est un peu plus dur que d'habitude car, avant même que la finale ne commence, on avait déjà célébré une victoire qui nous tendait les bras. Au lieu de ça, une défaite qui laisse un goût amer en bouche et de lourds regrets, les nombreuses pintes bues pour chasser l'anxiété causée par les prolongations n'aidant pas. Ça y' est, l'Euro est donc fini, et s'en vont avec lui la folie des parcours gallois ou islandais, les déceptions belges, anglaises, une défaite prématurée qui sonne définitivement le glas de la génération dorée espagnole, mais aussi les pleurs et la joie des supporters, les foules en liesse, les violences extra-sportives, les théories du complot ou les gifs de François Hollande supportant les Bleus.

Pour les grands fans de football tels que moi comme pour les allergiques au ballon rond, impossible d'avoir loupé une seule miette du parcours des Français. Ce grâce à un traitement médiatique fleuve et ininterrompu dans les grands médias, sur les réseaux sociaux (un peu partout en fait), à propos de tous les sujets touchant de près ou de loin à l'Euro. Et même si on semble loin de l'euphorie collective de 1998 qui avait permis à Jacques Chirac de se refaire une petite santé - de courte durée - dans les sondages, le tournoi a dominé tous les sujets de discussions et de débats au cours des dernières semaines. Assez pour occulter les informations de l'actualité politique ? Bien sûr que non, en raison notamment d'un climat social délétère depuis plusieurs mois et des manifestations contre la Loi Travail qui ont continué en marge de la compétition, ainsi que du Brexit qui a donné de quoi écrire aux journalistes et analystes du monde entier. De même, avec le passage de la Loi Travail le 5 juillet après une ultime utilisation de l'article 49-3, difficile d'imaginer que la contestation populaire ne va pas vite reprendre, d'autant plus que cela a été fortement répandu dans les médias. Cependant, comme l'illustre très justement le tweet du Bonjour Tristesse (voir ci-dessous), si l'actualité politique parallèle au football n'a pas été totalement occultée pendant la compétition, c'est l'intérêt de l'opinion publique pour d'autres questions, notamment sociales, qui semble avoir diminué. En attestent le rejet à l'Assemblée de l'idée du récépissé lors des contrôles d'identité afin de lutter contre le contrôle au faciès mais surtout le peu de réactions qu'il a provoquées, alors que cela correspondait à un engagement de François Hollande en 2012.

Tout cela se serait-il passé ainsi s'il n'y avait pas eu l'Euro ? Personne ne peut l'affirmer. Peut-on blâmer les gens de souhaiter profiter de cet événement, couplé à l'arrivée - enfin - des premiers rayons de soleil estivaux, d'oublier la morosité du climat social français de ces derniers mois ? Absolument pas, moi le premier, étant comme je l'ai déjà dit un aficionado depuis mes plus jeunes années. Pour autant, cet engouement populaire autour du spectacle sportif qu'il serait ridicule de renier au vu des audiences TV réalisées, n'est-il pas l'illustration que le sport, et le foot en particulier, est un parfait outil d'aliénation des masses, un opium du peuple qu'un gouvernement largement contesté depuis de nombreux mois peut utiliser ?

Foot, politique et capitalisme

« Le sport est la continuation de la politique par d'autres moyens ». C'est Matthias Fekl, Secrétaire d'État auprès du Ministère des Affaires Étrangères et du Développement International, faisant référence à la célèbre phrase de Clausewitz, qui a prononcé ces mots en direct sur RTL, interrogé le matin de la demi-finale France-Allemagne sur les liens entre politique et sport.

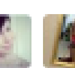


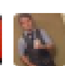



Demain les Français vont se réveiller sans Coupe D'Europe et sans Droit du Travail. Utilisez vos drapeaux tout neufs pour moucher vos larmes

RETWEETS 5 126 J'AIME 3 556









23:40 - 10 juil. 2016

 5,1 k  3,6 k

Outre une fonction géopolitique - la légitimation d'un régime dictatorial tel qu'aux JO de 1936 à Berlin ou à la Coupe du Monde de football en Argentine en 1978, en pleine dictature des généraux - le sport , et a fortiori le foot, remplit donc des fonctions socio-politiques prééminentes, permettant d'encadrer idéologiquement les foules et de les aliéner comme l'affirme Jean-Marie Brohm, sociologue connu pour sa théorie critique du sport. En reprenant les éléments de critique de Guy Debord sur la « société du spectacle », il critique un spectacle sportif omniprésent pour son côté politique, idéologique mais également économique.

Ainsi, en plus d'être un outil d'endoctrinement populaire tel qu'on le retrouve dans les régimes autoritaires, le foot est devenu selon lui le reflet d'un monde globalisé, vampirisé par le capitalisme et ses logiques de marchandisation. Pour de nombreux observateurs tels que le philosophe Jean-Claude Michéa, la soumission du football aux logiques ultra-libérales s'est matérialisée par l'adoption de l'arrêt Bosman en 1995, livrant le marché des transferts aux règles de la libre-concurrence et transformant les joueurs en des marchandises qu'on s'arrache pour des dizaines de millions d'euros. Entre la capitalisation boursière de nombreux grands clubs, les milliards d'euros dépensés en droits TV, sponsors, etc… les scandales de corruption ou encore les intérêts géopolitiques liés à l'obtention de l'accueil d'une compétition internationale, le football semble bien loin d'être encore le sport du peuple par excellence, mais à l'inverse un spectacle qu'on lui offre tel une pilule de soma.

Pour autant, s'il est difficile de contester la libéralisation du football professionnel ou encore la fonction sociale et politique qu'il revêt bien souvent, peut-on réduire le football à son rôle de soft power et de partie importante du divertissement marchand à l'échelle mondiale ?

« Le royaume de la loyauté humaine exercé au grand air » (Antonio Gramsci).

Né à la fin du XIXe siècle en Angleterre, en pleine Révolution industrielle au sein de l'aristocratie anglaise, le football a pourtant vite été approprié par le prolétariat.

Comme le souligne Jean-Claude Michéa, l'esprit collectif du sport prôné par la classe ouvrière a rapidement supplanté l'individualité technique et physique défendue par les classes supérieures. A l'heure où certains joueurs pèsent plusieurs dizaines de millions d'euros, le football populaire reste, de manière historique, l'apanage des classes populaires. Des docks de Manchester aux mines du Nord de la France, des villas de Buenos Aires aux favelas de Rio en passant par le FC Sochaux Montbéliard, le football est un vecteur principal d'expression des classes populaires. La dérive économique de ce sport, son inscription dans une logique ultra-libérale et les conséquences qui en résultent, tout cela n'empêche pas deux

équipes de s'affronter dans un parc avec pour buts quatre manteaux grossièrement posés.

Sans proposer une version édulcorée de la réalité de ce qu'est le football aujourd'hui, réfléchir uniquement en termes de contrôle des masses et de capitalisme serait réducteur à l'égard des milliards de personnes dans le monde qui pratiquent ce sport en tant qu'amateurs. Le football a été et est encore un outil de propagande et le théâtre d'un conflit entre rois du pétrole arabes et oligarques russes qui souhaitent investir dans le marché du football européen ; il en reste cependant un sport qui suscite chez les classes populaires une ferveur incomparable avec d'autres sports.

Ainsi, certains auteurs marxistes critiquaient le football comme un moyen de détourner les masses de la révolution marxiste, il apparaît nécessaire de nuancer ce propos en présentant le football comme la meilleure manière de s'exprimer pour les classes prolétaires autour du monde. C'est d'ailleurs pour ça que Pasolini ou Camus ont défendu le football comme sport populaire par excellence.

Finalement, rien n'est tout blanc ou tout noir, et il est impossible d'affirmer que le foot est l'opium du peuple, ou au contraire que les classes populaires se le sont approprié historiquement, et ce jusqu'à aujourd'hui. Même conscients des scandales financiers, des spéculations financières autour du football pro, pourrions-nous, supporters, arrêter de regarder ce spectacle sportif et ainsi d'alimenter l'industrie qui le régit ? Le football a évolué au fur et à mesure des sociétés qu'il a côtoyées, du monde amateur à un milieu professionnel régi par les lois du marché ; s'il y a peut-être une chose qui est restée intacte, c'est la passion de tout supporter derrière son équipe. Une passion qui en fait sa force et qui le rend indissociable du peuple.



FLaP présente
Le Crédit Mutuel donne le LA
LE CABARET VERT
25 • 26 • 27 • 28 AOÛT 2016
WILD WILD FEST
CHARLEVILLE-MÉZIÈRES EN ARDENNE
INDOCHINE • LOUISE ATTAQUE • M83 • NEKFEU • NAS
DAMIAN "JR. GONG" MARLEY • BLOC PARTY • SUM 41
GRANDADDY • ANDERSON .PAAK & THE FREE NATIONALS
CASSIUS • WOLFMOTHER • MIIKE SNOW • JAKE BUGG • THE INTERNET
L7 • ARNO • MHD • KING GIZZARD & THE LIZARD WIZARD
SHARON JONES AND THE DAP-KINGS • FAT WHITE FAMILY
BREAKBOT • FEU! CHATTERTON • MASS HYSTERIA
JACQUES • HIGHLY SUSPECT • MASTODON • SERATONES
THE INSPECTOR CLUZO • CLUB CHEVAL • GRAND BLANC • SOOM T
MOLECULE • SONGHOY BLUES • COMAH • TORB • AND MORE

DOM JUAN MIS À NU

L'ADAPTATION DU CLASSIQUE LITTÉRAIRE FRANÇAIS POUR LA TÉLÉVISION

Amélie Lequeux

Vincent Macaigne, comédien et metteur en scène, signe la dernière adaptation en date de la célèbre et intemporelle pièce de notre cher ami Molière, Dom Juan (ou Le Festin de pierre). Répondant à une commande de la chaîne de télévision Arte pour sa collection « Théâtre », en partenariat avec la Comédie Française, Macaigne réalise le téléfilm Dom Juan et Sganarelle, diffusé sur la chaîne franco-allemande. Ce long-métrage est tourné avec les comédiens de la Comédie-Française. Au casting, Loïc Corbery joue le rôle de Dom Juan et Serge Bagdassarian celui de Sganarelle. Mais sont présents également Suliane Brahim en Elvire, Clément Hervieu-Léger en Dom Carlos ou Julie Sicard en Charlotte.

Dom Juan, c'est ce personnage libertin et blasphémateur, en marge de la société française du XVIIè siècle, qui jouit de la vie, n'ayant que faire des règles et de la morale, qui séduit toute personne croisée au détour d'un chemin et déshonore les femmes tombées les unes après les autres sous son charme ravageur. Mais c'est aussi une figure mythique qui n'a de cesse, depuis le XIVè siècle, d'inspirer l'art et les artistes. À travers ce projet, Vincent Macaigne propose sa propre lecture de la pièce.

Au diable la morale

« Trash », « sulfureux », « brûlant », « scandaleux », « sombre », autant d'adjectifs que l'on a pu apercevoir dans la presse pour qualifier le Dom Juan de Macaigne. Si cette adaptation fait tant parler d'elle, c'est parce que l'intimité et la sexualité sont omniprésentes. Pas si étonnant quand on connaît un peu le travail du metteur en scène. Le film est d'ailleurs diffusé en deuxième partie de soirée sur la chaîne Arte, âmes sensibles s'abstenir ! En effet, dès le début du téléfilm, les cris d'une femme en train de faire l'amour se mêlent à l'opéra Don Giovanni de Mozart. La première scène se déroule dans une chambre où plusieurs personnes regardent cette même femme et un homme pendant l'acte sexuel. Sexe, drogue et alcool : Vincent Macaigne présente in medias res le menu de son film. Ainsi, on peut retrouver dans cette adaptation un Dom Juan partouzard et drogué, un Sganarelle dont l'intérêt se tourne davantage vers la gente masculine ou encore des transsexuels dans un bois à prostitution. Des scènes « trash » peut-être, mais pas « scandaleuses », sauf si l'on considère que certaines pratiques sexuelles sont anormales ou amorales, et donc « inmontrables ». Mais ce serait penser comme au temps de Molière. Et si le Dom Juan du XXIè siècle était celui de Macaigne ?

De chair et de charme

Du sexe « trash » certes, mais pas que… Dans ce téléfilm, les acteurs de la Comédie-Française donnent du corps à l'ouvrage ! En effet, ils doivent jouer des scènes compliquées et sont souvent nus. Mais Macaigne sait sublimer les corps et certaines scènes sont éblouissantes par leur érotisme et leur poésie. C'est le cas de la scène où Dom Juan rend visite à Mathurine (jouée par Claire de La Rüe du Can) la nuit et, ne pouvant la toucher, la caresse à travers sa fenêtre. La caméra suit le parcours de sa main sur le corps dénudé de la jeune paysanne et l'intimité est telle qu'on en oublie un temps ce qui sépare les corps. Alors oui, certaines scènes sont osées dirons-nous, mais il ne faut pas s'arrêter là ; le pari de Macaigne est réussi, nous prouvant qu'aucun classique n'est intouchable.

De même que Dom Juan – ou plusieurs autres pièces de Molière comme Le Tarfuffe – fut censuré, l'adaptation de Macaigne a suscité les critiques de la chaîne Arte qui a interdit certaines des scènes tournées, coupées au montage car jugées trop « provocatrices ». Il s'agit alors de nous poser la même question que Dom Juan depuis le XIVè siècle : à quel point sommes-nous libres ?


Arte France / Comédie Française / Euromédia / Maïa cinema

Cinéma

LES ALBUMS INCONTOURNABLES DES SIX PREMIERS MOIS

La rédaction musique de Maze a sélectionné les albums qui ont fait le premier semestre de l'année 2016.



James Blake - The Colour in Anything

James Blake, devenu maintenant incontournable en matière de soul électro, nous a surprit le 6 mai dernier en sortant un troisième album. Éblouissant, The Colour in Anything est un album qui s'écoute, se réécoute et nous transporte dans une musique à la fois sombre et lumineuse. Dans ce dernier album, le jeune homme de 27 ans a su s'entourer de grandes pointures de la musique actuelle tel que Bon Iver et Frank Ocean. Sur la chanson I need a forest fire, l'univers de James Blake et Bon Iver se mêlent et s'entremêlent entre électro et performance vocale.
Frank Ocean a quant à lui a co-écrit deux morceaux de l'album My Willing Heart et Always.
The Colour in Anything est un album qui montre encore une fois le talent de ce jeune artiste et on ne peut qu'être impressionné par son savant mélange entre fluidité, simplicité et une recherche constante d'émotions et sonorités complexes. Certains morceaux sortent carrément du lot, tel que Love in Whatever way ou encore Timeless. Cet album est une belle surprise mais aussi unWwWWe bonne promesse pour l'avenir : la musique de Blake ne cesse d'expérimenter, d'avancer et de mûrir. Ce jeune anglais nous promet bientôt un très bon cru et est très prometteur pour soutenir la relève de Radiohead sur la musique électro mélancolique.

Lauranne Wintersheim



Marvin Jouno - Intérieur Nuit

Si la scène francophone se développe avec une vive intensité ces dernières années, il est la touche d'élégance rare et pure qu'il lui manquait. Marvin Jouno livre un premier album sensible et personnel, où il parle d'amour, et de ce qui fait mal en amour, du temps qui passe, de lui, de nous, de vous. Le tout sur une pop volontairement minimaliste, et grâce à une voix singulière qui scande des textes finement ciselés, importants sur des thèmes aussi ressassés.
L'élégance toujours lorsqu'il reprend le mythique Le Grand Sommeil de Daho, en version piano-voix. L'élégance toujours, comme celui qui semble être son inspiration première, Breton aussi, comme Daho, Marvin Jouno est, en un seul album, le digne héritier du dandy de la pop française.

Kevin Dufrêche

DIIV - Is The Is Are



Is The Is Are, second album du quintet new yorkais DIIV, est pour moi un album phare de ces six premiers mois. Ce fut un album très attendu, après leur premier album Oshin sorti sur Captured Tracks en 2012. Composé de 17 titres un peu plus sombres dans leurs mélodies mais aussi leurs histoires, auteur/compositeur Zachary Cole Smith nous laisse impatient pour de nouvelles sorties. Un nouvel album sous les influences d'artistes comme Elliott Smith ou encore Sonic Youth, Is The Is Are est une vraie réussite.

Dearbhla O'Hanlon

Fakear - Animal





Enfin ! L'épopée de Fakear continue. Le 3 juin dernier, il dévoilait son premier album, Animal. 17 titres pour faire frissonner. 17 titres pour envoûter. Si on connaissait déjà La Lune Rousse, qui a fait son succès, on découvre les morceaux avec précaution et modération. On déguste. Comme à chaque fois, Fakear offre des sonorités originales, où les voix singulières se mêlent à la douceur de ses beats. Une fois encore, il nous emmène, nous promène et comme s'il nous tenait par la main, nous entraîne vers des contrées lointaines. On reconnaît les couleurs de l'artiste, sa finesse, et ce talent que l'on aime tant à s'éloigner du travail de ses compères. Une ode au voyage, certainement, mais aussi à l'amour, puisqu'il a écrit cet album avec l'inspiration de sa nouvelle relation. On le sent, Fakear n'est qu'amour et envoûtements.

Amélie Coispel

Samba de la muerte - Colors

SAMBA DE LA MUERTE
— colors



Après plusieurs EP et une alliance musicale avec Superpoze sur Kuage, Adrien Leprête (ex-Concrete Knives), à la tête du projet caennais Samba de la Muerte, a offert son premier album Colors sorti sur le label Yotanka. L'écriture se fait toujours aussi fine, poétique et travaillée, s'intégrant avec élégance à l'univers musical folktronica sans retenue des caennais. Alliant frénésies jazzy, folk, pop et arrangements aériens, Colors dépasse les cadres et les codes pour offrir un album ensorcelant qui nous plonge dans des transes incantatoires et colorées. Si la beauté du ciel normand qui a inspiré le nom de l'album s'allie à merveille à ses frénésies musicales, il nous emmène parfois dans des contrées plus lointaines. Parfois même, des terres inconnues, insaisissables, consumant toute frontière.

Marie-Madeleine Remoleur



Jarod - Caméléon

« J'suis sûr d'une chose, j'ai toujours voulu être un caméléon ». C'est en ces mots que se clôture Caméléon, intro de l'album éponyme de Jarod. Depuis le début de sa carrière solo, après avoir fait ses armes au sein du groupe L'institut, il ne cesse de suivre ce crédo. Déjà, sur Frappe préventive, son premier album, il faisait étalage de toutes ses capacités. Entre flow rapide (Zulu, Boyboy, En forme…), ou encore chant (Mon ami, Rester danser, Building…), l'ancien membre du groupe L'institut sait tout faire. Il le confirme avec son deuxième projet. Avec son éclectisme musical, le rappeur du XIXe peut toucher un large public allant du puriste au plus occasionnel des auditeurs.

Guillaume André



Car Seat Headrest - Teens of Denials

En mai 2016, l'Américain Will Toledo, à seulement 23 ans, sortait son premier album studio après avoir auto-produit une grosse dizaine d'albums disponibles sur la plate-forme Bandcamp. Pourtant ça n'était pas gagné : l'utilisation du refrain de la chanson des Cars Just What I Needed sur un des titres n'a pas du tout plu aux intéressés, qui l'ont menacé très gentiment de sérieuses représailles judiciaires. Ce sont donc des milliers de copies de l'album qui ont du être rappelées et détruites par son label Matador, et sa sortie physique repoussée jusqu'en juillet. Pas si facile donc d'être un millenial et de vouloir infuser ses compositions avec des clins d'oeil aux grands du passé. Côté paroles, les thèmes abordés sont loin d'être légers même si familiers à bien des jeunes aujourd'hui : on y parle de la confusion qui suit la fin des études, de la difficulté à trouver sa place et à concilier rêves d'enfant et la réalité moins rose des débuts dans la vie adulte…Mais pour autant l'album ne fait pas dans le misérabilisme. Cet état de fait sert surtout à prôner la force de l'humour et de la dérision comme arme de défense ultime, pour un résultat que ce loser magnifique qualifie de tragicomique. Les mélodies et les paroles sont, on le sent, sincères et travaillées et cet album brut de rock lo-fi démontre déjà le grand talent qui s'y trouve. En définitive, ces douze chansons suffisent amplement à ce que l'on s'attache à ce grand brun à lunettes et à ce qu'on lui souhaite un avenir radieux dans la musique.

Pauline Lorcy

M83 - Junk



Cet album aux sonorités surprenantes prouve la capacité de M83 à expérimenter et se renouveler continuellement. Un bijou de travail et de maîtrise. L'Américain d'adoption nous livre une heure de sons frais qu'il est plaisant de redécouvrir en plein été. Certes inégal, cet opus de quinze titres est un véritable O.V.N.I. Indéniablement une surprise pour cette première moitié de l'année 2016. Cinq ans après le grand Hurry Up, We're Dreaming, M83 s'affirme un peu plus comme l'un des maîtres de la musique éléctronique française.

Nicolas Fayeulle

Lorenzo - Empereur du sale



Un rappeur presque autant Youtuber qui fait des vidéos dans un délire qui va très loin - lui et son célèbre ami Le Poto Rico ne reculent devant aucune mise en scène pour filmer leurs coups de folie tournant essentiellement autour des drogues douces et du sexe comme tout rappeur qui se respecte. Rien ne fonctionnerait s'il n'y avait que ça, mais ses sons sont largement à la hauteur de ces promesses, avec de bons rythmes et de bonnes instrus mais surtout, surtout... des textes de bonne qualité et intelligibles. Nous pourrions citer, parmi tant d'autres exemples : « avale, avale, c'est riche en omega-3, cavale, cavale sur mon cheval de Troie » ou bien « je vais plus en boîte, j'me parfume plus au Axe, tu étais ma Cendrillon, j't'enfilais tes Air Max ». Lorenzo, qui est affilié au groupe Columbine est hors du commun, hors des circuits. Il s'est fait connaître en deux mois et son premier album est disponible gratuitement sur HauteCulture. (que du sale).

Christelle Perrin

Pauline Croze - Bossa Nova



Cela faisait quatre ans que nous étions sans nouvelles de Pauline Croze. Mais en ce premier semestre de 2016, elle a déposé chez nos disquaires de quoi se rappeler les raisons pour lesquelles nous l'aimions tant. Son nouvel album sobrement intitulé Bossa Nova est une pure merveille. Bien qu'il ne soit composé que de reprises des grands tubes de ce genre musical, l'album est un vent de fraîcheur, un souffle de nouveauté. À chaque parole expirée, Pauline Croze nous apporte le soleil du Brésil et réchauffe notre âme. Sa voix, son grain si particulier, teinté d'accents rugueux et d'aigus angéliques, a enfin trouvé sa raison d'être. Bien sûr, elle s'était déjà illustrée avec brio dans des titres folk, mais rien de mieux que la bossa nova pour donner tout son éclat au timbre de Pauline Croze. D'anciennes chansons, telle que Tita, annonçaient déjà la prédisposition de la chanteuse pour ce style. Elle a aujourd'hui atteint son apogée en nous livrant ce qui semble être la plus belle bouffée d'air frais de cette saison musicale.

Sofia Touhami

EXPO DU MOIS

PAUL KLEE, L'IRONIE À L'OEUVRE

Enigmatique : c'est ainsi que le fils de Paul Klee définissait l'art de son père. Naïf sans être brut, intuitif et subversif sans être tout à fait surréaliste, l'art de Klee est à la fois cubiste et abstrait, constructiviste à ses débuts, teinté de spiritualisme parfois, mais nulle part défini. Alors que dire sur Paul Klee ? C'est à travers le prisme de l'ironie romantique que le Centre Pompidou a choisi d'aborder l'œuvre monstrueuse de ce génie polymorphe du vingtième siècle. Jusqu'au 1er août à Paris.

Cléo Schwindenhammer

L'ironie romantique est un jeu sur les antagonismes. Elle est, selon Friedrich Schlegel, théoricien du concept, « la forme du paradoxe ». Socrate, lui, juxtaposait deux discours contradictoires afin de faire advenir une substance supérieure grâce à leur confrontation destructrice. Inspirés par le rhéteur, les romantiques élaborèrent une dialectique hégélienne de l'art, ou thèse et antithèse devaient mener au dépassement du réel. Cette démarche est symptomatique de l'art de Klee, pour qui « l'ironie est un jeu sérieux », d'après Angela Lampe, commissaire de l'exposition. L'oeuvre du peintre allemand consiste en un double jeu théâtral, c'est-à-dire à la fois mise en scène du réel et mise en scène de l'art. Son mouvement créateur pose ainsi simultanément « le principe et la transgression du principe », selon les termes du compositeur Pierre Boulez. Le réel, Klee s'en moque. Il s'en saisit, le renverse et le déborde, libérant la



Art

pensée, l'imagination, la création. « Nul n'a besoin d'ironiser à mes dépens, je m'en charge moi-même », moquait l'artiste, affirmant le pouvoir subversif de son art.

Déçu par sa formation académique en Italie, Paul Klee décide de devenir autodidacte et s'empare du genre de la satire. Ses nus caricaturaux, inspirés de Rodin, ses sculptures suggérant Daumier moquent l'homme et sa société. Son Couple mauvais genre, cette Femme pleine de bons sentiments ou encore ce Nu féminin faisant ses besoins étonnent, amusent et exaspèrent parce qu'ils nous renvoient à un « je » abject. Klee ne respecte rien, pas même la religion. « Je suis Dieu », note-il dans son journal. De même, quand il représente Adam et Eve, ils ont l'apparence d'un père et de sa fille.

En 1911, Klee découvre le cubisme. Il se lance alors dans une recherche picturale originale, parodiant les figures prismatiques de ses contemporains. Pourtant, en se saisissant du cubisme, il le détruit et crée ainsi quelque chose de fondamentalement différent. C'est un cubisme sans mathématiques, enfantin et distancié qu'il peint sur ses toiles – ce qui n'est pas sans évoquer son attitude vis-à-vis de Picasso, qu'il admire et concurrence à la fois : après sa rencontre avec le maître, il réalisera la série Influence et le tableau Poison, dans lesquels il mime le trait de l'espagnol en racontant leur relation qui prend la forme d'un duel amoureux.

Toute sa vie, Klee défendra l'imagination et la subjectivité comme fondements de toute création. Lorsqu'il est contraint par le Bauhaus, où il enseigne, à se plier à la nouvelle ligne constructiviste de l'école, il se débrouille pour n'aborder ce dogme que de façon formelle, en en déjouant la rigidité – il tente, par des biais détournés, d'introduire dans ses travaux des éléments irréguliers. L'imagination est parfois poussée jusqu'à la féérie, jusqu'au mystique. Se mettant lui-même en scène, Klee s'amusait à inventer un mythe autour de sa propre personne, se rêvant des origines arabes qui lui confèreraient l'aura d'un mage.

Vis-à-vis de son art comme à l'égard de son temps, Klee adopte une attitude essentiellement subversive. Ce n'est que par la destruction de l'ancien qu'adviendra enfin quelque chose de neuf et de pur, semble-t-il déclarer. Aussi, lorsqu'il s'inspire de ce qui est déjà, c'est toujours par le biais du de la parodie et du mime. Il mime Daumier, les cubistes, l'art primitif, le constructivisme. Sa démarche est admirablement résumée par ce journal sur lequel il peint les lettres de l'alphabet : posant le réel comme départ obligé de l'œuvre, il l'exagère et le transgresse afin de faire surgir quelque chose de fondamentalement moderne.



BERLIN CITY GUIDE

Marie Puzenat

Vivante, dynamique, jeune, verte… est-il possible de résumer la capitale allemande à ces quelques mots ? Berlin est une ville aux multiples facettes. Que vous aimiez l'histoire, l'art, le street art, la nature, faire la fête ou encore bien manger, vous y trouverez votre compte.

La ville est avant tout marquée par son passé, et il est passionnant de découvrir, disséminés un peu partout, des morceaux de l'histoire du mur. Le mémorial du mur de Berlin, situé dans Prenzlauer Berg (Gedenkstätte Berliner Mauer), est très intéressant : on y découvre un important morceau du mur, avec no man's land et mirador. Le mémorial de l'Holocauste, la Potsdamer Platz et le cimetière juif (Jüdischer Friedhof) sont également des lieux chargés d'histoire et incontournables.

Les férus d'art trouveront à coup sûr leur bonheur dans cette ville en effervescence. Pour les plus classiques, l'île aux musées regorge de merveilles (l'Alte Nationalgalerie remporte ma préférence). Quand aux amateurs de street art, ils trouveront leur bonheur en se baladant dans Berlin car la ville est truffée de petites perles. Si l'East Side Gallery est un classique en la matière, Kreuzberg et Scheunenviertel recèlent de trésors.

Si vous êtes à Berlin le dimanche, ne manquez pas d'aller aux puces de Mauer Park. Par la même occasion, vous pourrez assister, voire participer à un karaoké géant ou tout simplement vous poser dans l'herbe avec une bière. Dans la même veine, Raw Temple est un autre endroit de rassemblement pour les berlinois le dimanche. On peut y manger, écouter de la musique et profiter d'un dimanche cool au rythme des habitants de la ville.

Serait-il possible de clôturer cet article sans évoquer les nuits berlinoises ? Que vous aimiez la techno et l'électro ou le jazz, Berlin est une ville idéale pour sortir le soir : on s'y sent en sécurité et le métro circule toute la nuit durant le week-end. Pour ceux qui n'aiment pas les boîtes de nuit, l'été, les soirées en plein air sont nombreuses et les biergarten sont ouverts jusqu'au petit matin.

Pour conclure, disons que la capitale allemande est une ville brute, vraie, sans faux semblants, alors sautez dans un avion et venez respirer quelques jours au vert, et sentir votre coeur battre au rythme - très cool - de la vie berlinoise.

Les petits plus :

Berlinische Galerie, Alte Jakobstraße 124-128 : nichée dans Kreuzberg, ce musée à taille humaine vaut vraiment le détour
Yaam, An der Schillingbrücke 3 : bar de plage à l'ambiance jamaïcaine
Acud Gallery, Veteranenstraße 21 : un centre culturel de quartier avec des expositions très intéressantes
Deck 5, Schönhauser Allee 79 : un rooftop pour une soirée en douceur
Museum Berggruen, Schloßstraße 1 : une collection impressionnante rassemblant de nombreuses oeuvres de Picasso, Matisse et Klee.
Haus Schwarzenberg, Rosenthaler Str. 39 : une impasse aux multiples tags
Badeschiff, Eichenstraße 4: une piscine flottant sur la Spree

THOMAS HERCOUËT, DEUX BACS EN POCHE

Thomas Dufraine

Thomas Hercouët a 27 ans. Il travaille à la radio et sur Youtube principalement, via sa chaîne L'Originale. Il y a dix ans, il obtenait un baccalauréat scientifique. Cette année, il a obtenu un bac L.



Chloé Vollmer-Lo

Avoir un second bac n'était pas qu'un pari fou. S'il l'a repassé dix ans après, c'était pour deux raisons : « Je n'avais pas d'impératifs pour m'en empêcher, et c'est une expérience très intéressante d'un point de vue sociologique «. Ses créations allient toujours à la fois des connaissances et recherches solides à un humour et un sens de la légèreté à toute épreuve. Pour l'occasion, il ne déroge pas à cette règle et récapitule son expérience sous la forme d'une série de vidéos et lives. Il termine avec un bilan de son expérience d'une semaine. Au cours de cette expérience, il revient sur son absence de préparation, le déroulement des épreuves, le stress, ses étonnements, les marques du pouvoir …

Qu'est-ce qui a été pour toi le plus difficile pour ton second bac ?

Je m'attendais à me prendre un mur, mais en fait ça s'est bien passé. J'ai connu des semaines plus éprouvantes, même s'il faut l'enquiller ce Bac, et ça a été un peu le bordel côté organisation. Le plus dur, c'était finalement de trouver quoi dire pour faire une vidéo par jour sachant qu'il fallait que ce soit à la fois assez ancré dans mon expérience et à la fois assez analytique. Du coup, prendre du recul sur le bac, c'est peut-être ça qui a été le plus coton. Ça et les maths.

Avec 10 ans de recul, est-ce que tu penses que tu étais bien préparé pour ton premier bac ?

Ah, pour le premier, absolument, mais j'étais un mec qui faisait le taf sans plus, du coup j'avais de bonnes bases mais j'étais du genre à pas avoir envie de me fouler sous prétexte que ça me donnerait une mention. Là, arriver avec rien du tout, c'était, bon, plus chaud, mais quand il n'y a pas d'enjeu, c'est du caviar en compote ! Comme une colonie de vacances un peu cheloue.

Quels sont, d'après toi les facteurs, les plus décisifs de la réussite au bac ?

Pendant le premier bac, je pense que le contexte familial est déterminant. La façon dont on éprouve une vie quotidienne que l'on a pas choisie fait que notre cerveau est plus ou moins mobilisable sur le long terme, et ce long terme m'a l'air bigrement important. Pour le second bac, en candidat libre, je pense que c'est la gestion du stress. C'est bête, mais stresser, ça fait faire des erreurs bêtes. C'est pas déterminant en soi, mais si on se laisse dominer, ça peut nous faire rentrer dans un cercle bien vicieux.

Dans tes rêves les plus fous d'univers parallèle idyllique, le bac existe encore ? Ça ressemble à quoi?

A une compétition de Mario Kart Double Dash.

Dans 10 ans, le bac ES ?

Pourquoi pas ! Non, surtout, est-ce que ça sera encore pertinent de partager ce genre de choses ? Et comment ? Et à quoi ça ressemblera dans 10 ans ? Donc oui peut-être, on ne sait pas, c'est la surprise !



Pourquoi pas vous ? maze.fr/recrutement

Directeur de la publication
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein

Directeur éditorial
Benoît Michaëly

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directrice de la communication
Louison Larbodie

Directrice-adjointe de la communication
Sofia Touhami

Secrétaire de la rédaction
Kevin Dufrêche

Coordinatrice générale de la rédaction
Amélie Coispel

Chargée de communication interne
Mélanie Nguyen

Rédaction en chef des rubriques
Paul de Ryck, actualité
Marie-Madeleine Remoleur, musique
Adam Garner, cinéma
Marie Daoudal, littérature
Yannis Moulay, écrans
Myriam Bernet, art
Marie Puzenat, style

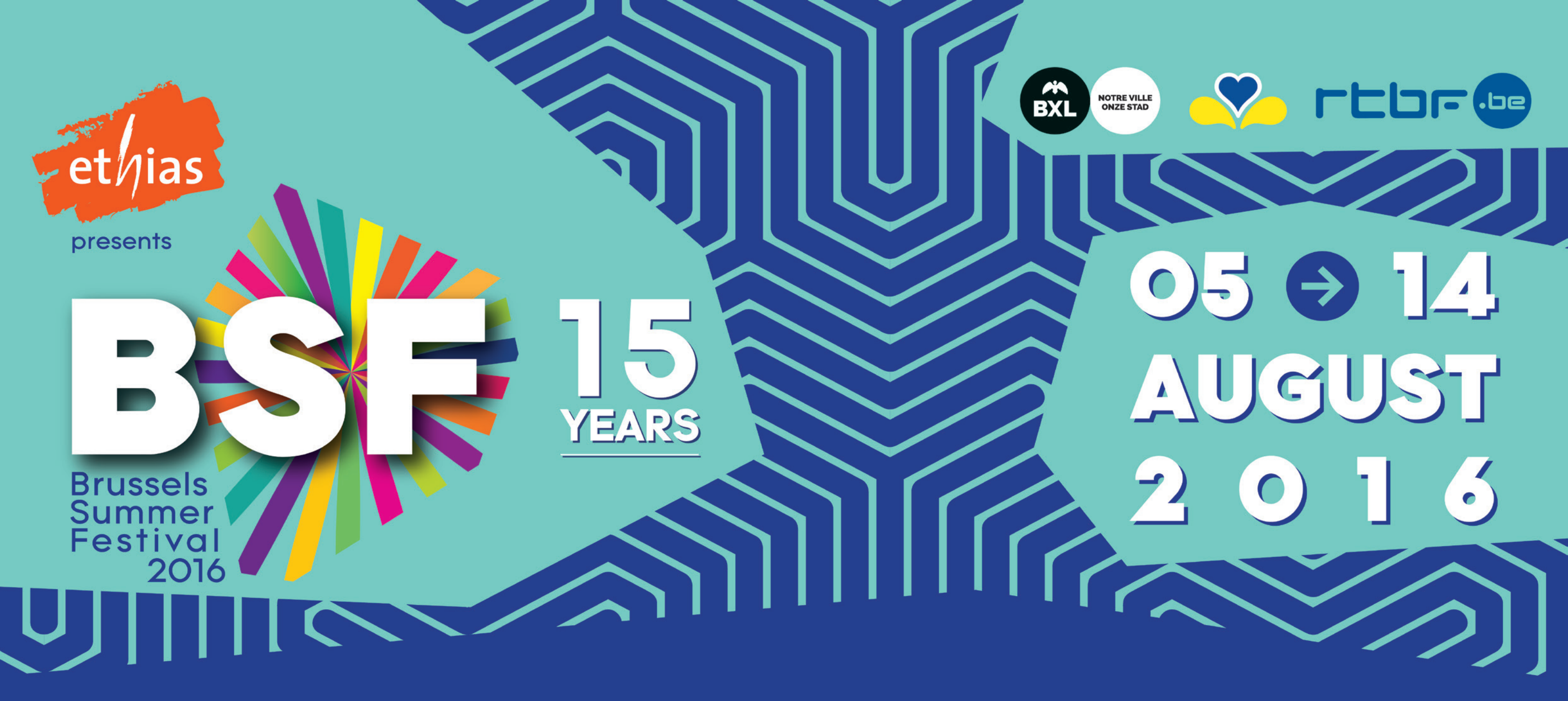
Secrétariat de rédaction
Amélie Lequeux
Anaïs Alle
Emma Henning
Johanne Lautridou
Kevin Dufrêche
Lisette Lourdin
Marion Bothorel
Marion Zitoli
Sarah Francesconi

Rédaction
Agathe Hugel | Albane Akoun | Alénice Legoux | Alexandre Caretti | Alix L'hospital
Amélie Lequeux | Anaëlle Féret | Anthony Blanc | Antoine Delcours | Ariel Ponsot
Arthur Martineaud | Arthur Sautrel | Astrig Agopian | Camille Poirier | Cassandre Tarvic
Céline Quintin | Cécile Truy Charlotte Gaire | Charlotte Jouhanneau | Clémence Thiard
Clément Delalande | Cléo Schwindenhammer | Dearbhla O'Hanlon | Diane Lestage
Dorian Le Sénéchal | Eléna Koch Eloïse Bouré | Eloïse Prével | Enora Héréus | Florent Norcereau
Florian Salabert | François Leclinche | Frédérique Patry | Guillaume André | Jason Stum
Juliette Krawiec | Justine Madiot | Laura Dulieu Lauranne Wintersheim | Lisa Tigri | LIsha Pu
Lola Fontanié | Louise Desplaces | Ludovic Hadjeras | Marine Roux | Marion Bothorel
Marion Collot | Marion Danzé | Marion Zitoli | Mathieu Champalaune | Mélanie Nguyen
Nicolas Renaud Nicolas Fayeulle | Noa Coupey | Pauline Lorcy | Roxane Thébaud
Thomas Courtin | Thomas Philippe | Victor Demenge | Victor Jayet-Besnard | Yolaïna Bar

Mise en page, graphisme et illustration
Christelle Perrin | Solène Lautridou | Victoria Stampfer



Plus d'infos sur biches-festival.fr et sur facebook.com/bichesfestival



LOUISE ATTAQUE ♦ PETER DOHERTY
LOST FREQUENCIES ♦ BALTHAZAR
HOOVERPHONIC ♦ LOUANE
ST GERMAIN ♦ FUN LOVIN' CRIMINALS
NADA SURF ♦ FAT FREDDY'S DROP
TINDERSTICKS ♦ COCOON ♦ LA MUERTE
HYPHEN HYPHEN ♦ CŒUR DE PIRATE
FEU! CHATTERTON ♦ THE SORE LOSERS
CARAVAN PALACE ♦ AN PIERLÉ ♦ EMMA BALE
ABD AL MALIK ♦ HF THIÉFAINE ♦ THE SHOES
KEZIAH JONES ♦ LA GRANDE SOPHIE ♦ ...

INFOS & TICKETS: WWW.BSF.BE
























































Ed. Resp./Ver. Uitg.: O. Mees, 14 rue Duquesnoystraat – Bruxelles 1000 Brussel